


AUCTOR PRETIOSA FACIT

BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRE ET VOYAGES

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

VOYAGE

EN CALIFORNIE

PAR

ÉDOUARD AUGER

(1852-1853)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—

1854



VOYAGE
EN CALIFORNIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'océan Atlantique. — *Le Dee.* — Aventures à bord.

La Californie, dont l'appel s'est fait entendre au-dessus du cri révolutionnaire de 1848, attirait à elle, depuis deux ans déjà, les émigrations du monde entier, lorsque entraînés à notre tour, non par la soif de l'or, mais par une ardente curiosité, par un invincible besoin de locomotion et d'imprévu, Albert de X.... et moi, nous prîmes un beau jour nos passe-ports pour San-Francisco.

Plusieurs routes se présentaient pour nous rendre à notre destination. Chacune d'elles fut successivement l'objet d'un profond et sérieux examen, et celle que nous adoptâmes en fin de cause fut dès lors considérée comme étant la meilleure et la seule à prendre. Notre conviction, néanmoins,

pouvant bien n'être pas celle de tout le monde, je ne vois rien de mieux, pour laisser le champ libre aux appréciations, que de mettre en parallèle ces diverses routes, avec les avantages et les inconvénients qui sont attachés à chacune d'elles.

La première et la plus généralement suivie, parce qu'elle est la moins coûteuse, quoique infiniment plus longue et plus monotone, est celle qui passe par le cap Horn. La durée moyenne du trajet est de cent soixante à cent quatre-vingts jours, en ne comptant qu'une seule escale pour prendre des vivres frais, soit au Brésil, soit au Chili, soit au Pérou.

La route par le Mexique consiste, après avoir débarqué à la Véra-Cruz, à se rendre par la voie de terre à Mexico, et de là à un des ports de la côte occidentale. Cette seconde partie du voyage, dont un tiers s'exécute au moyen des diligences qui font le parcours entre la Véra-Cruz et Mexico, et les deux autres tiers à dos de mulet, par des chemins connus seulement des *arrieros* (muletiers) et des *salteadores* (détrousseurs de grande route), dure au moins vingt jours, et n'est pas sans quelques inconvénients.

Je ne cite le passage par Tehuantepec que pour mémoire, parce qu'ayant été jusqu'à présent peu fréquenté par les voyageurs, il présente de nombreuses difficultés. L'isthme de Tehuantepec, situé

dans les États de Oajaca et de Vera-Cruz, a cinquante lieues de large dans sa partie la plus étroite, comprise entre les 16e et 18e degrés de latitude nord, et les 96° 36′ et 97° 30′ de longitude ouest de Paris. La chaîne des Cordillères y éprouve une notable dépression qui a fait songer longtemps à la possibilité d'un canal de jonction entre les deux mers, projet définitivement abandonné comme impraticable. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de rendre navigable le Rio Coatzacoalco, fleuve rempli de rochers et de bas-fonds qui prend sa source dans les Cordillères, et de percer un chemin de fer de plus de vingt-cinq lieues de longueur dans un pays accidenté, couvert de forêts impénétrables, et d'une excessive insalubrité.

Le passage par Nicaragua, compris entre les 11e et 12e degrés de latitude nord et les 85° 30′ et 88° 35′ de longitude ouest de Paris, présentait, d'après une opinion généralement accréditée, des difficultés insurmontables dans la navigation du lac, surtout à l'embouchure de la rivière Saint-Jean; mais cette opinion a perdu tout son crédit depuis que plus de dix mille voyageurs ont été transportés sans accident d'une mer à l'autre, et l'on va même jusqu'à prétendre que Nicaragua deviendra un jour la principale voie de communication entre les deux océans.

Chacune de ces routes nous présentait ou des

lenteurs ou des difficultés de parcours qui les firent successivement rejeter. Restait le passage par l'isthme de Panama; ce fut celui auquel nous accordâmes la préférence, contrairement à une foule d'avis plus ou moins désintéressés qui tendaient à nous faire changer d'itinéraire. En conséquence, nous prîmes résolûment la route de Southampton, où nous arrivâmes un dimanche soir, et le lendemain à midi, nous nous trouvions rassemblés au nombre de plus de cent personnes sur l'étroite plate-forme d'un steamer côtier amarré dans les docks.

Il y avait là un tel encombrement de malles et de caisses, qu'on eût dit un de ces bateaux chargés de merrain[1] qui descendent les rivières. Ce fut un beffroi gros comme une cloche d'église qui donna le signal du départ, et, l'instant d'après, notre packet en miniature gagnait le large pour se rapprocher du *Dee*, noble et beau vaisseau de la compagnie des Indes occidentales, mouillé à une demi-lieue de la côte. Son immense carène nous apparaissait au loin comme un roc immobile à la surface des eaux, et ses mâts effilés, barrés de leurs vergues horizontales, se détachaient comme une fine trame d'araignée sur un horizon sans bornes.

1. Douves de futailles qu'on expédie par radeaux sur les rivières.

Nous accostâmes par l'escalier d'honneur; le capitaine, au milieu de ses officiers en grande tenue, nous attendait dans la vaste embrasure d'un sabord. On échangea de part et d'autre un rapide salut et une poignée de main à la mode anglaise, et chacun se mit en quête de la cabine que lui assignait son ticket.

Notre ticket ou quittance de loyer portait le nº 22, qui nous était échu de par un agent de la compagnie anglaise à Paris. Par mesure de précaution, et pour n'être pas des derniers servis, nous avions arrêté et payé nos places quinze jours d'avance, moyennant quoi il devait nous être réservé une cabine de première classe, de côté.

Il se trouva par le fait que le nº 22 était au contraire au centre du navire, au-dessus du panneau de la salle à manger, ne recevant le jour que par une claire-voie de l'entre-pont, et de capacité suffisante pour contenir nos étroites couchettes, plus une malle unique; encore fallait-il que l'un de nous fût couché pour qu'il fût possible à l'autre de l'ouvrir.

Quelle mystification pour des gens qui s'attendaient à être logés d'une manière à peu près commode et avec cette provision d'air et de lumière que l'on recherche avant toutes choses à bord d'un navire!

Notre désappointement devait être inscrit sur nos

figures cu traits bien caractéristiques, car il nous prit à chacun une folle envie de rire, tout en maugréant contre notre mauvaise étoile. Tout à coup Albert, qui jetait les yeux de côté et d'autre, avisa par une porte entr'ouverte une cabine de côté vide encore. Cette cabine était à quatre lits avec double toilette, secrétaire, large fenêtre sur la mer; enfin tout le confortable d'une chambre d'étudiant, au cinquième, rue de la Harpe.

Saisir une malle, la jeter dedans, puis un paquet, puis une autre malle, fut pour lui l'affaire d'un instant : je le secondai de mon mieux. Au bout de deux minutes, nous étions maîtres de la place, la clef fut retirée de la porte, et nous attendîmes l'ennemi.

L'ennemi, ou le locataire en titre, se présenta bientôt : il fallut parlementer à travers la cloison; l'ennemi était deux, nous étions deux; il insistait pour entrer, nous résistions de pied ferme : le siége menaçait de traîner en longueur. Enfin, le *purser* vint au secours des assaillants : un *purser*, c'est l'administrateur de la cantine, le commissaire aux vivres, le caporal de chambrée. Il se posa majestueusement devant notre porte, et, au nom de son autorité, nous somma d'ouvrir.

Nous entr'ouvrîmes un peu... pour voir.

« *How is it possible*, *how can that be*, *sirs?* »

Tel était le prolégomène de son objurgation, lorsqu'une exclamation partit des deux côtés, une double et franche poignée de main fut échangée entre nos compétiteurs et nous, et coupa court à l'éloquence du purser. Les assiégeants n'étaient autres que deux de nos compagnons de voyage de Paris, deux aimables garçons qui devinrent plus tard nos amis. Nous voyant installés dans leur cabine avec armes et bagages, ils y mirent à leur tour de l'entêtement, et voulurent à toute force se contenter du n° 22 que nous avions dédaigné. Le purser seul murmurait contre cet arrangement; nous l'envoyâmes promener.

Pendant ce déménagement d'une cabine à l'autre, et au plus fort de notre contestation à travers la cloison, un formidable cliquetis de couteaux et de fourchettes, entremêlé d'explosions de champagne ou autres liquides mousseux, avait plus d'une fois attiré notre attention; aussi, lorsque notre prise de possession eut été bien reconnue et légalement constatée, cherchâmes-nous à satisfaire notre curiosité.

Le sujet en valait la peine.

Au-dessous de nous, dans la salle à manger, autour de deux longues tables chargées de jambons, de volailles et de poudings de toutes sortes, se prélassaient dans une glorieuse attitude une quarantaine d'habitants notables de Southampton,

immuables convives, nous dit-on, du capitaine, et toujours prêts, à chaque départ du *Dee*, à venir prendre leur part du festin d'adieu. L'œuvre de réfection de ces fidèles dîneurs s'accomplissait dans un profond silence qui n'était interrompu que par quelques paroles brèves pour réclamer un mets hors de portée. Le champagne et le bordeaux disparaissaient par flots dans leurs gosiers sans fond et altérés comme les sables du désert. On eût dit des assiégés affamés par trois mois de tranchée ouverte.

Cette scène, digne du pinceau de Téniers, captiva quelques moments notre admiration, après quoi nous remontâmes sur le pont.

Les manœuvres étaient en place. L'équipage était à son poste, on n'attendait plus que l'ordre du capitaine pour appareiller. Restaient les notables de Southampton, dont la réfection se prolongeait outre mesure. Enfin un formidable hourra, parti des profondeurs de la salle à manger, nous annonça que la scène touchait à sa fin. Ce n'était toutefois qu'un premier toast à la santé du capitaine. Il fut bientôt suivi d'un second à l'heureux voyage du *Dee*, et enfin d'un troisième et dernier à la vieille Angleterre; après quoi les notables, ravitaillés pour trois mois de siége au besoin, reprirent pesamment et à pas comptés le chemin du steamer côtier.

Les deux navires stationnaient bord à bord, mais en sens inverse. On venait d'échanger de part et d'autre une dernière poignée de main, un dernier signe d'affection ou de politesse, lorsqu'à un ordre donné par notre capitaine les roues du *Dee*, jusque-là silencieuses, firent tout à coup jaillir la mer sous leur puissante impulsion. Le petit steamer exécuta presque simultanément la même manœuvre, et à la triple exclamation d'un hip-hip-hip-hourra poussé à la fois par les équipages et les passagers d'un bord et de l'autre, les deux navires se séparèrent, l'un pour regagner son gîte paisible dans les docks de Southampton, l'autre pour s'élancer dans les espaces infinis de l'océan Atlantique.

Tous les passagers du *Dee* étaient en ce moment réunis sur le pont; on s'observa de part et d'autre, et bientôt quelques groupes se formèrent. Le hasard nous fit trouver presque aussitôt en pays de connaissance, avec des amis de nos amis. C'étaient trois ex-officiers de l'armée d'Afrique, plus un docteur en médecine, qui allaient tenter fortune en Californie. Avant de quitter Paris, ces messieurs, en vrais mousquetaires, et l'imagination remplie d'aventures périlleuses, avaient adopté chacun le nom d'un des pourfendeurs du roman de M. Dumas.

Le vicomte d'O..., de belle mine, de haute pres-

tance et d'un majestueux embonpoint, s'appelait Portos.

M. D..., de petite taille, huché sur des talons régence, très-précautionneux de ses blanches mains, et d'un esprit caustique, avait choisi le nom d'Aramis.

Celui de d'Artagnan semblait être fait tout exprès pour M. de W..., jeune, alerte, fougueux et d'une bravoure poussée jusqu'à la témérité.

Quant au docteur, chargé du personnage d'Athos, il avait, je dois en convenir, peu de ressemblance avec son brillant modèle. En somme, il complétait le quatuor.

Ces quatre mousquetaires avaient à leur suite une célèbre machine, un alambic merveilleux inventé à Paris tout exprès en vue des terrains aurifères de la Californie, et, nouveaux argonautes, ils marchaient à la conquête de toisons d'or non moins fabuleuses que celle de la Colchide.

Trois autres Français et trois Parisiennes partant pour San-Francisco furent signalés le même soir. Total : douze émigrants californiens.

Le *Dee* transportait encore quelques-uns de nos compatriotes, dont le voyage se bornait à divers points de l'Atlantique. Ils ne trouveront pas mauvais, j'ose l'espérer, que je fasse connaître leurs noms, car ils nous ont laissé de chers souvenirs.

C'était d'abord M. C. Toscan de Caracas, dont

le noble cœur et l'esprit enjoué avaient gagné nos plus vives sympathies; puis M. de Palezieux-Falconet, homme d'une rare distinction et doué des formes les plus séduisantes du monde élégant. Leur société fut pour nous une immense ressource, et les heures s'écoulaient rapides dans nos réunions de chaque jour, où l'un apportait son lot de franche gaieté et de chaleureuse expansion, l'autre les charmes toujours nouveaux d'une instruction profonde et d'un esprit élevé.

La plus grande partie des passagers se composait d'officiers appartenant aux garnisons anglaises des Antilles, de colons et de commerçants, dont quelques-uns étaient accompagnés de leurs familles. A la suite de cette reconnaissance superficielle du personnel de notre société, nous voulûmes connaître d'une manière plus approfondie l'intérieur de notre demeure flottante.

Le Dee est un des plus anciens bâtiments de la ligne des Indes-Occidentales. Il jauge deux mille tonneaux, c'est-à-dire deux mille mètres cubes, sans compter la place occupée par la machine à vapeur, dont la force, de quatre cent cinquante chevaux seulement, est insuffisante pour le poids et la masse du bâtiment. Aussi *le Dee* borne-t-il aujourd'hui son parcours aux Antilles.

Le Dee est construit à trois ponts, sans compter sa plate-forme supérieure. Le premier pont au-des-

sous de cette plate-forme, ou l'entre-pont, contient les cabines de première classe, sur quatre rangs, partant de l'arrière jusqu'à la cheminée; deux qui élongent de chaque côté la muraille du navire avec un sabord ou fenêtre extérieure pour chaque cabine, les deux autres sur une ligne parallèle au centre, assez mal éclairées par des claires-voies et des portes vitrées. Ce quadruple rang de cabines aboutit par une extrémité à un petit salon ou parloir garni de divans et de glaces, et par l'autre à un salon de passage.

Les cuisines sont sur l'avant, un peu au delà du centre, et adossées à la paroi de la cheminée. Au delà des cuisines, et sur la même ligne que les cabines de première classe de côté, sont situés les logements du docteur, du purser et des officiers inférieurs. Plus loin encore sur l'avant sont les magasins de réserve.

Cet entre-pont, soutenu par de nombreuses épontilles et des courbes de fer d'une force extraordinaire, est percé de chaque côté dans l'épaisseur des bordages de trois larges sabords pouvant donner issue à des bouches à feu de 60 à la Paixhans. Cette disposition est imposée, à tous les steamers sortant des chantiers de la compagnie, par l'amirauté anglaise, qni se réserve la faculté de les armer en cas de guerre, et y entretient en tout temps des lieutenants de vaisseau en retraite

chargés de l'administration internationale des steamers à l'étranger, et de la responsabilité postale.

Immédiatement au-dessous de l'entre-pont se trouve le second pont, dont la moitié, à partir de l'arrière, est occupée par une immense salle à manger garnie de siéges et de buffets; puis viennent les offices, et enfin, de l'autre côté de la cheminée, à bâbord ou sur le flanc gauche, une étable renfermant une vache laitière avec sa progéniture; à tribord, ou à droite, la boucherie, et dans le centre deux larges ouvertures circulaires avec des rampes d'appui, par où jaillissent les pistons de la machine à vapeur. Entre ces ouvertures sont pratiqués deux escaliers tournants par où l'on descend dans le troisième pont, occupé par les cabines de seconde classe sur deux rangs parallèles de chaque côté de la muraille.

Trois puits pratiqués dans l'épaisseur des ponts, perpendiculairement les uns aux autres, au pied de chaque mât, donnent passage aux manches, longs boyaux en toile destinés à renouveler l'air dans les parties inférieures du bâtiment. Ces ventilateurs ont environ trois pieds de diamètre, et leur entonnoir, taillé en biseau, est maintenu du côté du vent par des attaches aux hunes de chaque mât.

C'est une chose vraiment merveilleuse à observer que ces gigantesques constructions où l'art et

l'expérience des hommes semblent avoir épuis leurs efforts, dont chaque partie, depuis le tron immense dans lequel sont encastrés les pieds de mâts, jusqu'à la plus imperceptible cheville, a ét l'objet d'un long et consciencieux calcul, où l forme, le poids, les proportions, sont rigoureusement calqués sur d'immuables théories. *Le De* surtout est remarquable par la carrure de sa co que, son apparence athlétique et les soins apportés à sa construction. Son seul défaut consiste, j l'ai déjà dit, dans l'infériorité de sa machine à vapeur, qui retarde en tout temps sa marche; e l'oblige à faire usage de sa voilure, pour peu qu le vent soit favorable.

A quatre heures moins un quart, un premie coup de cloche vint nous avertir qu'il était temp de mettre ordre à notre toilette pour prendre plac à table. Tel est l'usage à bord des navires anglais, où l'on n'admet pas qu'un gentleman s présente en société autrement que cravaté, boutonné et en bottes, même par une chaleur d quatre-vingt-dix degrés Réaumur. Il n'en est pa ainsi à bord des navires français, où l'on pass assez facilement par-dessus certaines négligence de toilette, où l'on tolère même le débraillé. Lequel vaut le mieux? A cette question déjà si souvent débattue sans résultat, on pourrait répondre, je crois, qu'une nuance du formalisme anglais ne

nuirait pas aux Français, et qu'une bonne dose de l'abandon et de la gaieté de ceux-ci rendrait les Anglais infiniment plus supportables.

A un second coup de cloche, chaque convive, en tenue irréprochable, prit gravement place aux deux tables présidées l'une par le capitaine, l'autre par le docteur. On eût pu se croire à un festin de noces aux Vendanges de Bourgogne ou à tout autre célèbre cabaret, tant à cause de la quantité que de la variété des mets. Malheureusement, il faut le reconnaître, la cuisine anglaise brille par l'apparence aux dépens de la sensualité, et, à part quelques honorables exceptions, telles que le roastbeef, le roast-mutton et l'éternel pouding, leurs élucubrations culinaires manquent de délicatesse et ne constituent, depuis le potage jusqu'au ragoût le plus élémentaire, que des reliefs sans mérite, d'un parfum suspect et d'une saveur brutale. La gastronomie anglaise serait à plaindre, en vérité, si elle n'avait pour se consoler nos plus fins produits de Bordeaux et de Champagne.

A l'issue du dîner, nous remontâmes sur le pont. Les côtes fertiles de l'Angleterre s'enfuyaient rapidement derrière nous; à notre gauche l'île de Wight, parée de ses sombres forêts, semblait abandonner au soleil et à la mer les sables d'argent de sa rive. Nos regards s'arrêtaient sur ce brillant paysage avec un indéfinissable sentiment de tristesse. Pour nous

l'île de Wight, c'était l'extrémité de l'Europe, et dans la nuit nous devions la perdre de vue.

Le ciel était d'une sérénité admirable, et le soleil couchant illuminait de reflets d'or et de pourpre quelques blanches nuées légères comme des flocons de neige. Unie comme un lac, la mer scintillait çà et là d'éclairs nacrés, et dans le lointain commençaient à se rider de petites houppes d'écume, avant-coureurs de la brise.

Abrités sous un immense dais de toile tendu de l'arrière jusqu'au centre du navire, nous étions là tous immobiles, silencieux, distraits, en présence de ces merveilles de la création, et reportant, malgré nous, notre pensée vers cette terre, berceau de notre enfance, asile de nos souvenirs, où chacun laissait une famille, des amis, et peut-être une de ces chaudes illusions du cœur qui retiennent l'âme captive, lorsque le corps est à des milliers de lieues.

Un nouvel avertissement de la cloche coupa court à notre méditation : il fallait encore se mettre à table. Le temps, à bord des navires anglais, se passe à manger : on mange par désœuvrement, en guise de distraction, et l'oisiveté engendre le despotisme du ventre. Aussi ne mesure-t-on pas le jour autrement que par une succession de séances gastronomiques, dont la première indique neuf heures, la seconde onze, la troisième quatre, et la quatrième

six. Je ne compte pas le thé et le café que les *stewarts* ou garçons de chambre portent à chaque passager à sept heures du matin dans son lit.

L'ennui est, pour tout passager, l'affection morale, comme le mal de mer est, pour quelques-uns, l'affection physique inséparable d'une traversée. On guérit de la seconde : la première est incurable. On a beau causer, lire, se promener, se livrer à différents jeux, l'ennui s'associe à toutes ces distractions, et, de guerre lasse, on se laisse absorber par le sensualisme. Aussi voit-on des passagers qui dorment du matin au soir et du soir au matin, et ne se réveillent que pour manger.

Un soir, un violon se fit entendre.

« Dansons! » s'écria une voix.

Un hourra général accueillit cette proposition. Le racleur fut sommé de jouer une contredanse, grimpé sur le cabestan, et les amateurs firent leurs invitations. Sur douze dames que possédait *le Dee*, huit accordèrent leurs mains à autant de cavaliers, et un quadrille de seize personnes prit place entre l'habitacle et le mât d'artimon.

La salle de bal était splendidement illuminée : au-dessus de nos têtes, dans un ciel resplendissant d'étoiles, la lune promenait son disque argenté et semblait sourire à notre petite fête. La mer était d'un calme profond, et à la chaleur accablante du jour avait succédé une tiède atmosphère, dans

laquelle se jouaient quelques souffles rafraîchissants.

On dansa, je ne dirai pas à l'instar du bal Mabile ou de toute autre académie de même renom, et la science chorégraphique eût trouvé, sans aucun doute, à redire au rhythme, à la mesure et à certains ronds de jambe par trop développés; mais chacun y allait de tout cœur, et le cavalier seul en avant finissait par retrouver à peu près son point de départ. L'enthousiasme était général : perchés dans les enfléchures des haubans, les matelots applaudissaient avec transport. Il n'y avait pas jusqu'au Paganini lui-même qui ne grinçât de fougueux accords sur son stradivarius de Mirecourt, et ne se crût un moment le chef d'un orchestre de géants, où les roues du *Dee* et son immense cheminée remplissaient l'office de contre-basse et de trombone.

A la contredanse succédèrent le galop, la polka, l'anglaise. Il y en eut pour tous les goûts, et tout le monde un moment fut heureux; les dames principalement, qui ne jouent ni aux dominos ni aux cartes.

Notre bal improvisé dura jusqu'à minuit; c'était une grave infraction à la règle, et M. Allen, notre capitaine, dont le caractère aimable se pliait à toutes nos fantaisies, pour nous consoler de nous envoyer coucher sans lumière, voulut bien nous

faire les honneurs d'un ambigu de conserves et de dessert étalé sur le pont et arrosé de force champagne.

A partir de ce jour la glace fut rompue : à la froide réserve qu'avaient observée jusqu'alors nos voisins d'outre-Manche succédèrent de leur part la franchise, l'abandon et parfois des entrains folâtres d'une grande originalité. Les dames elles-mêmes daignèrent s'humaniser et accueillir nos prévenances le sourire sur les lèvres, chose rare, en vérité; mais de quoi n'est-on pas capable, lorsqu'on vient de danser à la barbe des requins et autres poissons peu débonnaires, sur ces gouffres sans fond qui récèlent la tempête, et à mille lieues de distance de toute terre habitée?

Je viens de prononcer le nom du capitaine du *Dee*. Il a été pour nous, Français, d'une bonté et d'une condescendance que nous nous sommes rappelées bien des fois avec un sentiment de reconnaissance et d'affection. De son côté, il doit se souvenir de nous et de ce voyage où sa gravité fut mise à de rudes épreuves. Plus d'une fois il lui est arrivé de rire comme un collégien un jour de sortie; et notez bien qu'il ne comprenait pas un mot de français.

Aussi le dimanche matin, lorsque ce digne capitaine, entouré de ses officiers et de son équipage, lisait les prières de l'Église anglicane sur le

cabestan transformé en autel, il pouvait voir tous les Français assister à cette pieuse cérémonie avec la tenue et le décorum les plus convenables.

Rien ne saurait rendre le caractère sublime de cette prière accentuée par la voix humaine au milieu du désert de l'Océan, sans autres témoins que le soleil et l'immensité, sous la voûte éclatante du ciel, arrondie comme la coupole d'un temple. La faible voix de l'homme semblait imposer le silence aux éléments, et l'on eût dit que l'humble prière de la créature retentissait forte et puissante jusqu'au trône élevé du Créateur.

A mesure que nous approchions du tropique, le ciel devenait moins bleu, et les couches d'air dilatées par le voisinage de l'écliptique semblaient se confondre dans les espaces invisibles.

Chaque matin, le lever du soleil s'annonçait par des teintes empourprées à l'horizon, et par l'évaporation de blanches vapeurs qui gravitent, semblables à la rosée de la terre, à la surface de l'Océan.

Le soir, son coucher, splendide comme l'illumination d'un palais féerique, éclairait tour à tour d'immenses portiques de jaspe, de porphyre et d'émeraude, autour desquels se jouaient des monstres fantastiques changeant de formes et de teintes à mesure que le soleil s'abaissait derrière l'horizon.

Puis arrivait la nuit, non la nuit sombre, glau-

que, brumeuse de notre hémisphère boréal, mais une nuit claire, transparente, sous un ciel bleu parsemé d'étoiles scintillantes, comme un manteau d'azur secouant ses paillettes d'or.

Le matin du dix-neuvième jour de notre départ de Southampton, M. Allen nous envoya réveiller par les stewarts de la chambre. Chacun s'habilla à la hâte et accourut à son appel. Le capitaine se promenait à l'arrière, sa longue-vue sous le bras.

« Voilà! » nous cria-t-il, et de la main il nous montrait au loin, dans le sud-ouest, un groupe de rochers arides blanchis par le ressac. C'étaient les Iles-Vierges, retraites sonores des mouettes et des goëlands, ces bohémiens de la mer, dont les cris perçants dominent la tempête, et qui s'embusquent sous le ciel sombre, à cent lieues de leurs aires, pour surprendre le poisson volant qui s'élance hors de la mer pour échapper à la dorade et à la bonite, ses éternels ennemis.

Au déclin du jour, on signalait les feux de la rade de Saint-Thomas et de son unique cité groupée sur les trois mamelons qui font face à la baie. Nous virâmes pour enfiler la passe, et bientôt *le Dee*, pavoisé de fanaux à chacun de ses mâts, et faisant une double salve de ses caronades de 18, entra triomphalement dans la rade.

Il était exactement, ou à peu de minutes près,

neuf heures et demie lorsque *le Dee* laissa tomber son ancre à une encâblure du chantier de charbons. Je précise l'heure où cette manœuvre fut exécutée, parce qu'il en résulta un gain de deux cent quarante schellings pour un officier passager; voici comment :

La veille, on avait mis en loterie l'heure précise où *le Dee* mouillerait son ancre dans la rade de Saint-Thomas. En conséquence, les douze heures de jour ou de nuit avaient été divisées en quarante-huit quarts, représentés chacun par un billet du prix de cinq schellings. Ces billets furent immédiatement tirés au sort, et, le lendemain, au moment où l'ancre tomba à la mer, le chronomètre donnait gain de cause au n° 9 1/2. L'officier porteur de ce numéro reçut aussitôt les deux cent quarante schellings, environ trois cents francs de notre monnaie.

Saint-Thomas, colonie danoise, fait partie du groupe des Petites-Antilles ou îles du Vent. Sa population actuelle ne dépasse pas douze mille âmes. Petite, montagneuse, c'est à peine si elle produit assez de sucre et de café pour sa consommation intérieure. En fait d'arbres fruitiers, elle ne possède que quelques maigres cocotiers : les autres productions tropicales lui viennent des îles voisines.

Saint-Thomas ne figure même pas sur les vieilles cartes, et pourtant cette île est célèbre comme

ancien repaire de pirates et de boucaniers. On y voit encore au sommet d'une montagne escarpée les ruines d'une tour construite jadis par ces hardis aventuriers. Embusqués dans cette aire inaccessible, ils surveillaient le passage des navires, et, entonnant leur chant de guerre, ils se mettaient en chasse sur leurs agiles brigantins. Rien ne résistait à leur bouillant courage; implacables lorsqu'ils avaient un ennemi armé à combattre, ils massacraient l'équipage, mettaient le feu à leur prise, et s'en revenaient vers leur retraite gorgés de sang et de richesses.

Aujourd'hui l'île de Saint-Thomas est importante par son port franc ouvert à toutes les nations, par ses vastes entrepôts de marchandises accumulées de tous les points du globe, et qui vont alimenter le commerce de la côte ferme et des Antilles. Elle ne l'est pas moins comme point d'escale des grandes lignes transatlantiques.

A l'extrémité gauche de la ville, et diagonalement à l'entrée de la rade, s'élève le fort Danois, occupé par une garnison de cent hommes. L'apparente bonhomie de ce fortin grand comme un môle, et de ses défenseurs paisibles comme des épiciers retirés du commerce, a trompé plus d'un capitaine de mauvaise foi, essayant de déguerpir sans avoir payé ses dettes à terre. A peine son ancre était-elle virée à pic, que le fortin lui adres-

sait en forme d'avertissement un premier coup de canon chargé à poudre. Si le capitaine persistait, un second avis accompagné d'un boulet en bois l'invitait à ne pas pousser plus loin la plaisanterie. Enfin, si le malheureux s'obstinait encore, une douzaine de boulets en fer de gros calibre le coulaient sur place. Peu de temps avant notre passage, un navire américain, nous dit-on, était parvenu à s'échapper de la rade sans avoir soldé ses comptes; mais il emportait cinq boulets dans sa coque, et on n'en a jamais entendu parler depuis.

Notre chargement de charbon nous retint à Saint-Thomas trois jours, pendant lesquels il ne nous arriva rien de remarquable, si ce n'est que notre ami d'Artagnan faillit servir de pâture à un énorme requin. Voici comment la chose se passa :

D'Artagnan, malgré les avertissements du capitaine, voulut à toute force prendre un bain dans la rade. Le requin est un animal fabuleux, mais dont la morsure est très-dangereuse, nous répétait-il d'après je ne sais quelle charge du théâtre du Palais-Royal; en conséquence, il s'était élancé du beaupré à la mer, en piquant une tête, comme cela se dit en termes de natation. Quelques secondes après nous le voyons reparaître, fendant l'eau d'un élan vigoureux, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, et se livrant à la capricieuse gymnastique d'un nageur accompli.

Accoudés sur le bastingage, nous le suivions du regard, applaudissant à ses prouesses, lorsqu'une main convulsive étreignit mon bras. Je me retournai : c'était le capitaine, pâle comme la mort. Du doigt il me montrait, à quelques brasses tout au plus du nageur, un triangle sphérique, de couleur sombre, oscillant à la surface de la mer, tantôt à droite, tantôt à gauche, selon que le nageur s'élançait dans l'une ou l'autre de ces directions.

Ce triangle, c'était la nageoire dorsale d'un énorme requin; réveillé sans doute dans ses sombres retraites par la chute d'un corps pesant dans l'eau, il s'était aussitôt mis en chasse et suivait chaque mouvement d'une proie qu'il convoitait avec la précision d'un soldat qui suit les conversions de son chef de file.

Il n'est pas de mots pour exprimer la terreur dont nous fûmes tous saisis. Ce n'était plus notre ami seul que nons observions. Nos regards pleins d'effroi suivaient avec anxiété chaque mouvement du monstre, dont le corps, long de quinze pieds au moins, se rapprochait peu à peu de sa victime. Prévenir d'Artagnan de ce redoutable voisinage, c'était peut-être, par l'effet d'un soudain effroi, paralyser ses forces et le vouer à une mort certaine.

Nous étions encore dans cet état d'affreuse incertitude, pendant que le capitaine et quelques-uns des passagers se précipitaient dans l'entre-pont pour

saisir leurs armes et tirer sur le requin, lorsque d'un violent coup de talon d'Artagnan fit tout à coup jaillir l'onde entre lui et son ennemi, et jetant en même temps ses bras nerveux du côté de la terre, en vingt brasses il eut atteint la plage.

Nous respirâmes! Quant à d'Artagnan, dont la prompte manœuvre nous avait rassurés, il nous lança un sourire narquois, et se retournant vers le requin, très-intrigué sans doute de cette manœuvre insolite, il lui fit ce signe bien connu du gamin de Paris, qui consiste à poser le pouce d'une main sur le nez, en agitant l'autre en manière d'éventail. Je ne puis affirmer que le requin ait ressenti l'humiliation de cette insulte. Le fait est qu'il disparut presque aussitôt.

Je dois ajouter, à la gloire de d'Artagnan, qu'il n'avait pas le moins du monde l'air ému.

C'est à Saint-Thomas que nous nous séparâmes de tous nos compagnons de voyage de l'Atlantique. MM. Toscan et de Falconet étaient du nombre : l'un se rendait à Caracas, l'autre au Mexique. Leur départ laissa un vide immense dans notre société. Dans cet étroit espace qui s'appelle un navire, l'habitude de se voir chaque jour, de vivre pour ainsi dire côte à côte, fait naître bien vite les sympathies comme les aversions; les instincts naturels se révèlent en dépit des formes du monde et de la volonté, et chacun obéit sans s'en douter à cette loi

générale des affinités et des antipathies, qui le pousse vers l'un et l'éloigne de l'autre.

Le Dee avait complété sa provision de charbon, et nous reprîmes la mer. De soixante passagers que portait le steamer à son départ de Southampton, il n'en restait plus que douze, auxquels venaient de s'adjoindre deux charpentiers français de Porto-Rico, attirés aussi par le mirage californien. La gaieté avait disparu du bord : plus de musique, plus de danse, plus de jeu; la préoccupation se lisait sur tous les visages. Ce qui l'augmentait encore, c'était la nouvelle apportée par un steamer en retour de Chagres que l'isthme était en proie au plus affreux choléra.

Je connais des gens parfaitement calmes en présence d'une foule de dangers, et que la seule appréhension d'une épidémie quelconque suffit pour frapper de consternation. Lorsque cette idée s'empare d'eux sous la zone tropicale, par exemple, il leur en survient tout de suite une autre relative aux scorpions, aux mille-pieds, aux cancrelas et autres insectes peu connus, mais venimeux, qu'engendre cette terre fertile. Être déchiqueté, même après la mort, par cette tourbe impure, est pour ces gens-là une perspective plus alarmante cent fois que la mort même. Ils ne rêvent plus que scorpions et autres scarabées visqueux ou rampants. Le fait est que tout le monde avait la physionomie passablement rechignée.

Cinq jours après notre départ de Saint-Thomas, on signala de nouveau la terre. Cette fois, c'était le continent américain méridional. Pendant la nuit, nous avions doublé le cap de Galinas, et *le Dee* marchait parallèlement à une côte basse, dentelée de marécages et cachée sous un pâle manteau d'arbustes rampants, triste image de la solitude et de la désolation.

Le soir, à dix heures, nous atteignîmes Sainte-Marthe. *Le Dee* annonça son arrivée à coups de caronades, les roues cessèrent de tourner, et le canot, suspendu aux palans de pistolet, fut affalé le long du bord avec son équipage de cinq rameurs, le lieutenant d'administration et le sac aux lettres. Quelques-uns d'entre nous auraient bien voulu faire partie de cette expédition, mais le capitaine nous prévint que le canot ne resterait à terre que le temps strictement nécessaire à l'échange des paquets.

Sainte-Marthe, siége d'un épiscopat de la république de Bogota, est une petite ville de six mille âmes de population, avec un port vaste, mais peu fréquenté. Son commerce est de médiocre importance, malgré ses facilités de communication par terre avec Carthagène, et avec Santa-Fé par la ligne de bateaux à vapeur établie depuis peu sur la rivière de la Magdalena. On y remarque deux bonnes sinécures, ce sont les consulats de France et d'Angleterre.

Le lendemain matin, à onze heures, *le Dee* saluait d'une salve les forts de Carthagène, et s'arrêtait à l'entrée du goulet de Bocca-Chica pour attendre un pilote.

Carthagène, surnommée jadis la reine des Indes, si fière alors de son commerce qui s'étendait sur toute la côte, de sa baie profonde et bien abritée, de ses créneaux hérissés de canons, est aujourd'hui bien déchue de son importance et de sa souveraineté. Fondée en 1533 par Pedro de Heredia, elle fut prise par les Français en 1544 et en 1697. En 1833, notre escadre n'eut qu'à se montrer devant ses forts pour obtenir sans combat la réparation de l'insulte faite au consul français. Depuis lors Carthagène n'a fait que dégénérer de jour en jour. Les tremblements de terre ont lézardé ses formidables remparts, et des cinq cents bouches à feu qui les défendaient, il n'en reste peut-être pas dix en état de service. Toute cette artillerie jonche aujourd'hui le sol, ensevelie sous les hautes herbes, à côté de ses affûts pourris et profondément incrustés par la rouille, cet éternel cancer des régions tropicales.

Le port de Carthagène n'est accessible que par deux passes : l'une, appelée *Bocca-Chica* (petite bouche), parsemée de bas-fonds et de roches aiguës, à travers lesquels il faut louvoyer avec précaution, bien que le courant n'y soit pas rapide,

est défendue par deux forts à feux croisés, dont le dernier surtout est remarquable par une longue batterie à fleur d'eau démunie de canons.

L'autre passe (Bocca-Grande), beaucoup plus large, a été comblée par des môles et des carcasses de navires chargées de pierres, de façon à la rendre impraticable à des bâtiments de plus de six pieds de tirant d'eau. La rade est vaste, abritée par de hautes montagnes, et battue, sans compter les remparts de la ville, par quatre forts de terre : San-Fernando, San-Felipe, San-Jose et Angel; celui de Popa, sur le plateau le plus élevé de la ceinture de montagnes qui enveloppe la baie, a été récemment transformé en télégraphe.

Le pilote qui nous était venu de terre fit décrire au *Dee* une série de courtes bordées dans ce canal rempli d'invisibles dangers, et bientôt, lui imprimant une dernière abattée dans les eaux profondes de la baie, le plaça en embossage par le travers de la ville.

Construite sur une presqu'île ou langue de terre étroite, Carthagène, avec son immense rempart dont le pied est battu par la vague, semble s'être élevée au sein des eaux. Imposante encore malgré l'aspect délabré de ses fortifications, ses tours en ruines, ses chétives habitations, elle est comme un souvenir vivant d'une grandeur déchue. Ces murailles massives, ces couvents à tours carrées et à

machicoulis n'ont pas moins de quatre siècles d'existence ; à leur sombre aspect on se croit transporté vers ces temps reculés de la conquête du nouveau monde, et l'imagination évoque les ombres des héros espagnols, compagnons de Pizarre, et des flibustiers, ces tyrans invincibles des mers.

M. Allen voulut bien me permettre d'accompagner la poste à terre. J'avais quatre heures devant moi, et, malgré la chaleur étouffante de l'atmosphère, malgré un soleil capable de fondre une cervelle de nègre sous son crâne épais, je pris ma course à travers les rues de la ville.

Ces rues étaient désertes, par la raison toute simple qu'à l'heure que j'avais choisie pour me promener, tout le monde faisait la sieste, sans en excepter même les chiens, qui dormaient étendus sur les dalles de pierre au seuil des maisons. Parfois, j'entrevoyais à travers une porte entr'ouverte une forme blanche ensevelie dans les replis d'un hamac aux vives couleurs, puis, dans l'entablement de larges fenêtres, projetant leur grillage sur la rue à hauteur d'appui, des groupes étendus nonchalamment : ici une jeune fille au pâle visage encadré dans les tresses soyeuses d'une longue chevelure ; là des négresses accroupies sur leurs talons, et balançant leurs têtes crépues à l'instar des magots de la Chine. Toute cette population,

perchée en haut et en bas comme les oiseaux d'une volière, momifiée pour ainsi dire par une torpeur léthargique, me rappelait les habitants de ce château enchanté, que la baguette d'une fée tenait endormis depuis des siècles.

Les rues de Carthagène sont, en général, sombres et étroites; c'est à peine si le jour y pénètre, grâce au rapprochement des étages supérieurs des maisons, qui ont trois et même quatre pieds de saillie de chaque côté de la rue. Ces maisons, dont quelques-unes sont en pierre, mais la plupart en bois ou en torchis, sont sales, déjetées et dépourvues de confortable à l'intérieur. Le seul luxe qui m'ait frappé consiste en grossières peintures à fresque, représentant des jardins potagers et des fleurs, objets d'agrément dont l'absence se fait cruellement sentir, il faut le croire, puisqu'on cherche à les remplacer par l'illusion.

Les rues ne sont jamais balayées; ce sont les gallinasos ou vautours noirs qui se chargent du nettoyage. Ces oiseaux, de la grosseur d'un dinde ordinaire, sont d'une extrême voracité et vivent uniquement d'insectes, de serpents et de détritus corrompus qu'ils vont enlever jusqu'au seuil des maisons; sans eux, la ville ne serait pas habitable, la peste et les reptiles y régneraient bientôt en maîtres absolus. Aussi les vautours jouissent-ils d'une telle considération, que le meurtre d'un seul

de ces oiseaux est puni d'une amende de cinq piastres, et même de la prison.

Carthagène a la réputation d'être un séjour salubre; on ne s'en douterait pas à voir la chétive apparence des indigènes et le teint maladif des Européens qui l'habitent. C'est à ce titre pourtant que les fiévreux de l'isthme y vont pour changer d'air. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que l'isthme est encore plus malsain que Carthagène.

Cette excursion faite en plein jour avec un vêtement européen et une température de four à chaux fut cause qu'aussitôt mon retour à bord je me jetai sur mon lit, où je ne me réveillai que le lendemain matin. Depuis longtemps nous avions perdu la terre de vue, et *le Dee*, s'écartant de cette profonde échancrure qui, sous le nom de golfe de Darien, pénètre dans le continent américain méridional, se dirigeait en droite ligne sur Chagres.

Le 30 septembre, avant la fin du déjeuner, M. Allen demanda du champagne, et, debout à sa place, nous fit une allocution traduite à mesure qu'il la prononçait, pour nous exprimer son regret de nous quitter et ses vœux pour notre future prospérité. Ce digne capitaine avait la larme à l'œil, et ce fut d'une voix étranglée par l'émotion qu'il termina son *speach* par les paroles françaises « A vos santés, messieurs! » Nous l'entourâmes aus-

sitôt, nous choquâmes nos verres contre le sien, et l'un des passagers, qui savait un peu d'anglais, lui répéta à son tour nos paroles d'affection et de reconnaissance.

Dans ce moment *le Dee* tourna lentement sur son axe, et ses caronades, que nous ne devions plus entendre, semblèrent nous envoyer un dernier adieu de leurs bouches de fer. Notre voyage sur l'océan Atlantique était terminé. A un mille de nous apparaissait, au fond d'une petite échancrure du vaste continent américain, la première étape de la route périlleuse que nous avions à parcourir pour atteindre les rives de l'océan Pacifique.

CHAPITRE II.

La Nouvelle-Grenade. — Le *Rio de Lagartos*. — Voyage de Chagres à Panama.

La ville ou le bourg de Chagres[1] est scindé en deux parties par l'embouchure d'une large rivière. La rive gauche, inhabitée avant 1848, est devenue, du premier jour où l'émigration californienne a essayé la route de Panama, d'abord un hameau de quelques maisons, puis un bourg, enfin une petite ville fondée et presque exclusivement habitée par des Américains, ces Tyriens de notre siècle, colporteurs infatigables du commerce et de l'industrie. Ce sont de jolies constructions en bois, régulières ét alignées au cordeau de manière à former des rues et des places carrées.

La rive droite, occupée par le vieux Chagres, qui fut primitivement fondé par les compagnons de Pizarre et de Balboa, n'est qu'un amas informe de maisons glauques, tortueuses, entassées sans ordre

1. *Chagres*, sur la mer des Antilles, dans la Nouvelle-Grenade, et sur l'isthme de Panama, à 70 kilomètres N. E. de Panama.

ni symétrie sur un sol bas et fangeux. A quelques pas plus loin, sur la crête d'une falaise qui surplombe la mer, s'élève l'antique fort de Chagres, envahi par les plantes grimpantes qui s'échappent de toutes ses crevasses, humide séjour des reptiles et des gallinasos, ces hideux convives de la putréfaction. Sur l'arrière-plan du village indigène, un épais rideau de verdure, dentelé de palmiers et de cocotiers confondant leurs vastes coupoles, se détache en formant un sombre soubassement sur un ciel ardent comme une fournaise.

Rien de plus désolant que l'aspect de cette terre inhospitalière, tous les ans dévastée par le typhus, par la fièvre jaune et par une consomption endémique. La mer sombre et immobile qui la baigne ressemble au noir Achéron, et au-dessus de cette mer gravite à perpétuité comme un voile funèbre une nappe de vapeurs nauséabondes dans laquelle on voit tourbillonner des myriades de moustiques et de maringouins, insectes qui vivent du sang des hommes et des animaux.

Chagres est l'endroit le plus fiévreux peut-être du globe entier. Sur dix habitants (j'en excepte les nègres), neuf ont invariablement la fièvre. C'est une chose vraiment curieuse à observer que cette population minée sans relâche par une lèpre qu'elle doit au climat, chétive, exténuée, luttant contre un mal inévitable avec cette énergie qu'inspire la soif

de l'or. On dirait autant de cadavres galvanisés par d'invisibles ressorts. Et qu'on ne croie pas que j'exagère cette peinture; j'en appelle à tous ceux qui ont habité Chagres et qui vivent encore.

Aujourd'hui que le chemin de fer entrepris par une compagnie américaine a atteint le bourg de Gorgona, celui de Chagres est bien déchu de son importance; les passagers ne remontent plus la rivière, et les bateaux à vapeur de Southampton et de New-York s'arrêtent régulièrement à Navy-Bay, îlot de l'Atlantique relié au continent par une double ligne de pieux sur lesquels reposent les rails du nouveau chemin de fer. Cette voie n'est pas non plus sans dangers, car elle traverse, sur une longueur de près d'un mille, de profonds marécages, et il suffirait, pour y engloutir tout un convoi, du moindre dérangement des rails posés sur des pieux vacillants et mal assujettis. On n'a pas à redouter de rencontre, il est vrai; mais les déraillements sont fréquents, et dernièrement un convoi de cinq grands wagons, occupés par des Chinois revenant de San Francisco, a été précipité dans une petite rivière; les eaux étaient basses, fort heureusement, et les voyageurs en ont été quittes pour une douche forcée. Je tiens ce fait d'un témoin oculaire, qui riait encore en se rappelant le désespoir comique et les incroyables contorsions de ces bons Chinois, surpris par un bain de siége et gro-

gnant tous à la fois d'une façon très-extraordinaire.

Une autre particularité digne de remarque, c'est que toute la partie du chemin de fer qui est construite sur pilotis, et qui relie Navy-Bay au continent de l'isthme, sert en même temps aux convois et aux piétons, et, comme il n'existe pas de passage sur les côtés extérieurs des rails, les piétons n'ont d'autre moyen, pour éviter un train qui part ou qui arrive, que de se jeter promptement au milieu des charpentes qui soutiennent les rails, et d'attendre que le convoi ait passé au-dessus de leurs têtes.

L'île de Navy-Bay a environ six à sept milles de circonférence; elle était boisée de mangliers avant l'occupation américaine. Cette végétation a été entièrement détruite au moyen du feu, et à sa place s'élève aujourd'hui Aspinwal-City, petite ville déjà importante par son commerce, et dont la population s'augmente de jour en jour.

La recherche du chemin le plus court pour aller d'un océan à l'autre est une question de si haute importance, qu'elle préoccupe encore aujourd'hui les hommes les plus éclairés de l'Europe et des États-Unis. On pense que le chemin de fer de l'isthme de Panama, entrepris dans les plus mauvaises conditions d'éxécution et d'utilité, ne se terminera jamais; bien plus, au lieu d'avancer, il

rétrograde, ou, pour mieux m'exprimer, il se détériore à mesure qu'il s'étend. Depuis plus d'un an ce chemin est ouvert jusqu'à *Barbacoas*, à un tiers environ de la distance totale de Navy-Bay à Panama ; et déjà toute la partie exploitée à partir de Navy-Bay se trouve dans un tel état de dégradation, qu'il est indispensable de la refaire en entier.

Avant la mise en œuvre de cette entreprise, la compagnie américaine qui s'en était chargée un peu en désespoir de cause avait projeté d'établir sa ligne entre Panama et Porto-Bello, à dix-huit milles au nord de Navy-Bay; mais les propriétaires ne voulurent à aucune condition se dessaisir de leurs terrains, et il fallut de toute force se rejeter sur Navy-Bay. Porto-Bello, ainsi que l'indique son nom, est un port magnifique, dont l'entrée est défendue par deux forteresses à feux croisés : sa distance par terre de Panama n'est pas de plus de vingt-sept lieues; son climat est presque salubre, comparativement à ceux de Chagres et de Navy-Bay, et l'établissement d'un chemin de fer n'y aurait rencontré aucun des obstacles qui rendent presque impossible celui qui part de Navy-Bay.

Il existe, assure-t-on, un passage par eau entre le golfe de Darien, dans l'océan Atlantique, et le *Rio San-Miguel*, dans le Pacifique, au moyen de deux rivières navigables dans tout leur parcours. M. Gib-

son, ingénieur anglais, fut même, il n'y a pas longtemps, chargé d'en faire l'étude; mais à peine avait-il eu le temps d'établir son observatoire sur la côte, qu'assailli à coups de fusil par les Indiens, il fut forcé de se rembarquer au plus vite. Ces Indiens à moitié civilisés, quoique élevés dans les principes de la religion chrétienne et soumis à la république de la Nouvelle-Grenade, vivent dans une grande indépendance et se gouvernent par leurs propres lois. L'aspect imprévu de M. Gibson, armé de son graphomètre, les avait singulièrement émus, et persuadés que les Anglais n'avaient d'autre but que de s'emparer de leur pays et de les réduire en esclavage, ils étaient venus en armes au-devant d'eux et les avaient forcés à regagner le large.

On n'a pas encore renoncé à l'espoir d'établir entre les deux mers un canal navigable pour les bâtiments d'un grand tonnage; j'ajouterai même que des hommes sérieux sont loin de considérer ce projet comme une utopie. et ne voient pas un obstacle sérieux dans la différence de niveau des deux océans. Mais ils ne paraissent pas tenir compte de l'impossibilité matérielle d'organiser une entreprise sérieuse dans une contrée où les hommes ne travaillent pas et où toute espèce de travail qui demande une certaine activité peut être considérée comme un suicide.

A peine étions-nous débarqués des canots du

e, à peine avions-nous donné une dernière poignée de mains aux jeunes officiers qui venaient de nous conduire à terre, que nous nous trouvâmes au point central d'un rassemblement de nègres et de mulâtres qui se disputaient nos personnes et notre bagage. L'un nous tirait à gauche, l'autre nous poussait à droite; c'étaient de toutes parts les appels, des cris, une gymnastique furibonde qui semblait ne devoir se terminer que par une bataille générale; pourtant il n'en fut rien.

Nous avions à choisir entre une trentaine de pirogues échouées tout le long de la grève ou amarrées dans une espèce de chenal échancré par les débordements de la rivière. Presque toutes ces embarcations étaient longues, étroites, creusées dans un tronc d'arbre comme celles que construisaient jadis les Caraïbes, avec un palanquin de roseaux sur l'arrière pour abriter les voyageurs du soleil et de la pluie. Ces pirogues m'étaient familières, je m'en étais jadis fréquemment servi aux Antilles. Je savais qu'elles marchaient vite, mais aussi qu'il suffisait du moindre choc, d'un simple dérangement d'équilibre pour les faire chavirer.

Albert était habile nageur; je suis à même de me tirer d'affaire au besoin. Mais, des deux compagnons que nous avions associés à notre voyage à travers l'isthme, aucun ne savait nager. La rivière était dangereuse par la violence de son courant,

qu'il fallait remonter, et, une fois chavirés, il s'agissait pour nous de gagner au plus tôt la rive, sous peine de faire une connaissance trop intime avec les caïmans.

Les caïmans, et ils foisonnent dans cette rivière, comme l'indique son nom primitif de *Rio de Lagartos*, sont timides et inoffensifs à terre, mais féroces et agressifs au fond de l'eau. Il y a peu d'années encore, on en rencontrait par centaines tout le long des rives, paresseusement vautrés dans la vase, et sommeillant, leur énorme gueule ouverte; mais, depuis l'émigration californienne, les Américains leur ont fait une telle chasse qu'ils se montrent rarement pendant le jour, et c'est à peine si l'on en rencontre par-ci par-là quelques-uns dans les criques les plus cachées ou flottant sur l'eau comme des troncs d'arbres, le matin, au lever du soleil. Une partie de natation dans la rivière pouvait donc avoir ses inconvénients.

Nous arrêtâmes, en conséquence, deux embarcations : l'une, pirogue étroite et allongée, devait transporter le gros de notre bagage; l'autre, canot large et peu profond de quille, était réservée à nos personnes et à nos effets les plus précieux. Les prix débattus et arrêtés avec les deux patrons, nous fûmes trouver l'alcade pour faire ratifier notre double marché. Mais ce respectable magistrat, absorbé en ce moment par la savante combinaison

d'un grog au genièvre, où il cherchait à faire entrer le moins d'eau possible, après nous avoir garanti l'équipage de la pirogue, refusa obstinément d'intervenir dans notre marché avec celui du canot. C'étaient des gens qu'il ne connaissait pas, nous dit-il, et nous ne devions compter que sur nous-mêmes pour faire valoir nos droits.

C'était nous donner carte blanche. L'équipage du canot se composait de trois individus : nous n'étions, en réalité, que deux, c'est-à-dire Albert et moi; mais une excellente carabine de Gastinne Renette, une paire de pistolets et un solide couteau de chasse, dont nous étions armés chacun, mettaient la raison de notre côté en cas de dissidence.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le choléra décimait la population de Chagres, et quelques commis de maisons de commerce de Panama, que le devoir forçait de séjourner à Chagres, nous pressaient vivement de nous embarquer. Ils avaient perdu la veille un de leurs camarades emporté en trois heures de temps par le terrible fléau, et leurs physionomies décomposées valaient pour nous la meilleure des recommandations.

Il était deux heures de l'après-midi lorsque nous nous embarquâmes. Notre pirogue avait pris l'avance, et il ne restait derrière nous que six de nos compagnons, occupés encore à débattre leur marché; quatre partirent quelques instants après nous, les

deux autres couchèrent à Chagres, et ne se mirent en route que le lendemain. C'étaient les deux charpentiers de Porto-Ricco recrutés à Saint-Thomas. La fièvre les gagna dans ce court espace de temps, et ils moururent l'un à quelques lieues de Panama, l'autre peu de jours après son arrivée.

Nous avancions avec lenteur sous les efforts de deux rameurs et du patron manœuvrant sa pagaye à l'arrière. Assis à quatre sur un étroit matelas placé en travers de nos malles, nous étions obligés de nous tenir dos à dos pour conserver le libre emploi de nos bras et de nos jambes. Quant au drap de lit usé que le patron avait tendu au-dessus de nos têtes en guise de palanquin, et qui devait, selon lui, si bien nous abriter du soleil, nous n'eûmes pas fait un mille, qu'il fallut l'abattre pour ne pas gêner la manœuvre.

Le fond de notre canot contenait, outre une ample provisions de *puros* de la Havane achetés à Saint-Thomas, des oranges, des citrons doux, une vingtaine de boîtes de conserves alimentaires passablement décomposées par la chaleur, et dont le souvenir me donne encore des nausées, trois caisses de vin de Bordeaux et quelques bouteilles de cognac, plus un sac de biscuits de mer. Nous ne courions donc le risque de mourir ni de faim ni de soif.

La rivière de Chagres, très-large à son embou-

chure dans l'Atlantique, se rétrécit à mesure qu'on la remonte, de manière à n'avoir plus, à quelques lieues au-dessus de Chagres, que quarante à cinquante mètres d'une rive à l'autre. Ses eaux, presque partout encaissées entre des berges escarpées, s'exhaussent souvent de plus d'un mètre à la suite d'un orage et forment alors sur chaque dépression de terrain de larges nappes parsemées de dunes de sable. Le milieu du courant devient en même temps d'une extrême violence; il sape avec fureur la berge, tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, et déracine de grands arbres qui tombent en travers de la rivière et forment des barrages. Mais cet obstacle est bientôt emporté, et des troncs énormes, entraînés par une violence irrésistible, s'élancent dans le lit du courant, fracassant tout ce qui se trouve sur leur chemin et ne s'arrêtant que lorsque l'Océan, ce souverain maître des fleuves et des torrents, les reçoit à son tour dans ses vagues puissantes, et, après les avoir ballottés au gré de son caprice, les rejette sur des bords inconnus.

Nous avancions à force de bras entre une double haie de roseaux entremêlés de tiges de riz et d'indigotiers. Derrière cet abri, d'immenses forêts impénétrables au jour entrelacent en nœuds inextricables les rameaux des arbres et les frêles tiges des arbustes et des plantes grimpantes. Une végétation dévergondée s'élance en folles paraboles

de cette terre en gestation perpétuelle, et se fait jour à travers une haute couche de détritus amoncelés à plusieurs pieds au-dessus du sol. Des sources d'eau limpide bruissent sous la feuillée, et des lianes, suspendues en guirlandes aux aisselles des branches les plus élevées, secouent au-dessus de la rive leurs tubes échevelés.

Il n'est pas d'expression pour peindre cette nature élémentaire, spontanée, capricieuse, d'une puissance de reproduction éternelle, et renaissant de sa destruction comme le phénix de sa cendre. Nos yeux étaient éblouis par la diversité des nuances qui se dessinaient en relief sur un fond obscur, ou qui éclataient subitement au milieu d'une clairière illuminée d'un rayon de soleil couchant.

Des fleurs d'un rouge sanglant, jaunes comme la topaze d'Afrique, ou d'une blancheur plus éclatante que la neige, secouaient leurs bouquets au-dessus de nos têtes, et tout le long des rives, nobles échantillons de la richesse tropicale, apparaissaient tour à tour des mimosas au feuillage argenté, des mahoganys tortueux, des goyaviers affaissés sous le poids de leurs petites pommes d'un vert lustré, le jasmin à large fleur, le datura en arbre et les liliacées aux suaves parfums ; enfin, dans chaque dépression du terrain, des touffes de bambous gigantesques, droits comme des mâts

de navire, perçaient de leurs extrémités affilées toutes ces coupoles de verdure.

Ce spectacle tout nouveau pour nous captivait notre attention à tel point que nous ne remarquions pas que le soleil s'abaissait rapidement à l'horizon. Nous voguions au milieu d'un profond silence, interrompu seulement par le bruit des rames frappant l'eau en cadence.

Tout à coup, et comme à un signal donné, la forêt jusqu'alors muette sembla s'animer d'une nouvelle vie. Des perroquets, des aras au plumage étincelant volèrent d'une rive à l'autre en poussant des cris discordants; de petites cigognes blanches, aux formes sveltes, et jetant en arrière leurs longues pattes jaunes, s'échappèrent d'un fourré et passèrent devant nous en phalange serrée sur trois rangs de front, tandis qu'une vingtaine de toucans au maintien magistral, échelonnés en vedette sur un tronc d'arbre renversé, nous regardaient passer de l'air de gens qui se mettent aux fenêtres après dîner.

Dans les régions tropicales, il n'y a pas de crépuscule; la nuit succède brusquement au jour. A peine l'obscurité nous eut-elle enveloppés de son voile sombre que des sons inconnus s'élevèrent du sein de la forêt. C'étaient de sourds rugissements poussés par des tigres, par des panthères, et par une espèce de lions sans crinière, appelés

pumas, qui se retirent pendant le jour dans le cavernes naturelles ou dans d'épais fourrés, atten dant la nuit avec impatience pour venir s'abreuve aux cours d'eau limpide qui s'épanchent dans l rivière, puis le grognement saccadé de grands sin ges qui font leur demeure au haut des arbres, e une espèce de chant plaintif qui sort du gosier de caïmans.

Nos canotiers paraissaient très-familiarisés ave cette mélopée d'un genre tout nouveau pour nous Leur sécurité nous eût fait rougir de la moindr apparence d'appréhension, aussi les interrogeâ mes-nous longuement sur les différentes espèce d'animaux qui vivent au milieu de leurs forêts.

Le plus dangereux de tous, nous dirent-ils, c'es le tigre, qui n'hésite pas à attaquer l'homme lors qu'il est pressé par la faim ou lorsque sa femelle des petits. La panthère se défend contre l'homme et l'attaque rarement; le puma l'évite toujours, e ne fait la chasse qu'aux daims, aux chevreuils e aux sangliers.

Pour l'homme qui s'aventure au milieu de hautes herbes de la savane, il existe d'autres ani maux bien plus à craindre, ajoutaient-ils : ce son le *cascabel*, serpent à sonnettes; la *vivora ciega*, vipère aveugle, et le *coral*, reptile de huit ou di pouces de longueur, nacré de rose, de brun e d'azur, qui se cache sous le pli d'une feuille, e

dont la morsure est suivie d'une mort presque instantanée. Quant aux caïmans, disait Jose Caseda, le patron de notre barque, je m'engage à en prendre un par le bout de la queue, lors même qu'il aurait vingt pieds de long, et à le forcer, à grands coups de pied, à se rejeter à l'eau.

Le susdit Caseda fumait nos cigares et buvait notre eau-de-vie avec ou sans notre permission, bien entendu, lorsque nous n'étions pas là. Aussi se montrait-il très-bien disposé pour nous et suffisamment poli. Je crois aussi que la vue de nos armes et l'usage qu'il nous en avait vu faire ne contribuèrent pas peu à le maintenir dans ces bonnes dispositions.

Llegamos (nous arrivons), s'écria-t-il tout à coup en donnant un vigoureux coup de pagaye qui poussa notre canot jusqu'au pied de quelques marches en bois; c'est par là qu'on monte au plateau de Gatun, au-dessus duquel les lumières brillaient à travers les arbres.

Gatun est un hameau de quelques feux, sur la rive gauche de la rivière. Notre patron nous indiqua, comme le seul endroit où nous trouverions à manger et à coucher, un cabaret tenu par un Américain. Nous y entrâmes, il était vide. C'était une vaste grange à deux compartiments, palissadée en bambous et couverte en feuilles de cocotier. Une bougie tirant à sa fin brûlait sur l'unique

table de ce réduit, et les bancs, au lieu d'être sur leurs pieds, se trouvaient dans un coin, renversés sens dessus dessous comme à la suite d'une orgie.

Ce fut en vain que nous appelâmes le maître de la maison, que nous frappâmes sur la table avec la crosse de nos pistolets : personne ne se présenta. Enfin, l'un de nous entendit comme une lamentation qui partait d'une espèce de soupente obscure à neuf ou dix pieds au-dessus du sol. Je me décidai à l'escalader au moyen de l'échelle qui s'y trouvait appuyée.

Sur un grabat gisait un homme dont il était difficile de distinguer les traits dans la pénombre produite par la lumière d'en bas. Il ne parut pas s'apercevoir de ma présence, et, pour toute réponse à mes questions, d'abord en français, puis en espagnol et puis en anglais, il ne fit entendre qu'une espèce de gémissement entrecoupé de hoquets. Son linge était maculé de grandes taches de couleur foncée, et répandait une odeur fétide. Je supposai que c'était notre Américain profondément ivre, et cuvant son vin et son eau-de-vie. Comme il n'y avait rien à tirer de lui, je redescendis auprès de mes compagnons, et nous nous décidâmes à chercher un gîte ailleurs.

Les autres huttes dont se composait le hameau paraissaient encore plus misérables que celle que

nous venions de quitter. Après avoir erré quelque temps dans ce labyrinthe d'enclos et de cabanes dévastées, nous frappâmes à une porte entr'ouverte derrière laquelle brillait une lumière. « Entrez, » dit une voix de femme dès que j'eus prononcé les paroles sacramentelles de *Ave, Maria purissima*, auxquelles elle répondit par les paroles suivantes : *Sin peccado concebida.*

Pour entrer, il nous fallut écarter à coups de pied trois ou quatre bassets qui aboyaient avec fureur en flairant nos jambes d'une façon peu rassurante.

Le premier objet qui s'offrit à nos yeux fut une vieille négresse assise dans son lit à baldaquin et passant à la hâte une robe blanche à volants et à dentelles en loques. Sa toilette terminée, elle nous sourit de l'air le plus agréable, et nous demanda en langue espagnole ce que nous désirions.

« A manger et à coucher, lui répondis-je dans la même langue.

— Vous êtes les bienvenus, seigneurs, nous dit-elle; voici des peaux de bœuf et un hamac, usez-en comme chez vous.

— Très-bien, ma bonne dame, répliquai-je, voilà pour le coucher, mais n'avez-vous rien à manger ?

— A manger? non. Est-ce que vos seigneuries manqueraient de provisions? Dans ce cas, ajouta-

t-elle, et si vos seigneuries daignaient attendre un peu.... une petite demi-heure.... le temps de le faire cuire. Pepe! Pepe! »

A cet appel, un jeune drôle de treize à quatorze ans parut devant nous.

« *Trahe l'iguana para esos señores que quieren comer*, » lui dit sa mère.

Le jeune garçon fouilla un moment dans les feuilles qui lui servaient de lit, et nous montra un lézard de trois pieds de long, dont la vue fit promptement reculer mes compagnons jusqu'à la porte.

« Comment! m'écriai-je, vous n'avez pas autre chose à manger que cette horrible bête?

— Il est tout frais, me dit-elle, mon fils l'a tué ce matin seulement en allant au bois.

— Assez! assez! répondis-je un peu brusquement; emportez bien vite votre gibier, et, si vous n'avez rien de mieux à nous offrir, nous nous contenterons du coucher. »

Il fallut, de nécessité, nous jeter sur nos fameuses conserves, dites de Lapeyre, autant qu'il m'en souvient : c'était du bœuf à la daube de la plus exécrable odeur. Mes camarades s'en délectèrent en affamés qu'ils étaient. Quant à moi, je n'eus garde d'y toucher; j'aurais, je l'avoue, préféré le lézard.

Nous expédiâmes notre modeste provende, non

sans offrir un verre de bordeaux à notre bonne hôtesse, qui se montra très-satisfaite de ce galant procédé, après quoi nous étendîmes sur le sol les peaux qui devaient nous servir de lit, avec notre matelas en guise d'oreiller. Le plus jeune de la société eut les priviléges du hamac, et nous nous endormîmes à la clarté d'une bougie qui continua à brûler tout le reste de la nuit.

Un contraste que l'on rencontre à chaque pas dans les anciennes colonies espagnoles, sous le lambris comme sous le chaume, c'est cette alliance de luxe et de pauvreté. Notre hôtesse, par exemple, brûlait pour son ordinaire des bougies à cinquante centimes la pièce, dans un chenil dont les chiens se seraient difficilement contentés. Elle se pavanait le lendemain, lorsque nous lui fîmes nos adieux, dans son éternelle robe de gaze à volants et à manchettes, usée à force de blanchissages; ses pieds nus se prélassaient dans des babouches de satin bleu de ciel, et, à part le fameux lézard tué la veille, son garde-manger ne contenait pas une seule poignée de riz ou de manioc.

A cinq heures du matin, le patron Jose Caseda vint nous réveiller. Suivant nos conventions, il avait passé la nuit à bord du canot avec l'équipage, abrité sous des peaux de bœufs. Nous sûmes par lui que le maître de l'hôtel américain venait de mourir des suites d'une *cuchillada* qu'il avait

reçue deux jours auparavant dans une rixe avec un Carthagénois auquel il avait gagné tout son argent au *monte*.

Nous voguâmes pendant près d'une heure dans les ténèbres. Tout à coup la forêt s'illumina d'un brillant reflet de lumière. C'était le lever du soleil. Des cris perçants retentirent au-dessus de nos têtes, poussés par les mêmes oiseaux que nous avions aperçus la veille, et des caïmans endormis dans les criques se précipitèrent brusquement dans la rivière. L'orage de la nuit avait augmenté la violence du courant, et les eaux chargées de limon roulaient avec fureur d'énormes troncs d'arbres, dont le moindre choc eût mis notre embarcation en pièces. Bientôt les rames furent impuissantes à nous faire avancer, et il fallut remonter à la perche.

A partir de ce moment commencèrent nos tribulations. Notre canot, large de coque, peu profond de quille, n'avançait que pouce par pouce. Bientôt même, les efforts réunis des deux hommes d'équipage ne suffisant plus, le patron fut obligé de leur venir en aide, tandis que l'un de nous manœuvrait le gouvernail. Nous étions forcés de côtoyer le rivage tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, entraînés à la dérive chaque fois que nous tombions dans le courant. Il fallait alors des efforts inouïs pour regagner le chemin perdu; c'était une

fois un arbre déraciné, couché en travers de la rivière, qu'il s'agissait de contourner en se halant le long des branches; une autre fois un bas-fond de sable sur lequel s'échouait notre canot, et alors il fallait se jeter à l'eau jusqu'à la ceinture pour l'alléger et le remettre à flot.

La chaleur était étouffante; tantôt le soleil dardait sur nos têtes ses rayons brûlants, tantôt des avalanches de pluie nous trempaient jusqu'aux os, et, cette trombe passée, le soleil reparaissait plus radieux, plus torréfiant que jamais. Dix fois dans cette journée nous fûmes mouillés comme si on nous eût trempés dans la rivière, et à chaque fois, au bout de dix minutes, nous étions secs comme s'il ne fût pas tombé une seule goutte d'eau.

Bientôt nos hommes furent rendus de lassitude, et leurs efforts, au lieu d'être simultanés, se neutralisèrent mutuellement. Comme il ne manque jamais d'arriver quand il n'y a pas d'ensemble et qu'une chose va mal, il en résulta entre eux et le patron une vive altercation, puis des menaces, puis enfin des voies de fait. Heureusement le canot était ensablé; sans cela, Dieu sait ce qu'il en serait advenu. Debout sur leurs bancs, les rameurs, leurs perches ferrées en arrêt, et le patron, armé de son *machete*[1], se préparaient à nous donner une

1. Grand coutelas que chaque Indien ou métis porte à sa ceinture.

représentation de gladiateurs, lorsque nous nous levâmes brusquement, Albert et moi, nos pistolets à la main, menaçant de brûler la cervelle à celui qui ne déposerait pas les armes.

Mis hors de garde par cette brusque intervention, nos gens s'arrêtèrent, l'œil menaçant encore, et tout prêts sans doute à faire retomber sur nous-mêmes la fureur dont ils étaient animés; mais notre attitude ferme leur imposa, et, après avoir hésité un moment, ils reprirent tranquillement leur travail. Le canot fut remis à flot, grâce à nos efforts réunis, et comme l'équipage se montrait alors d'une entière docilité, nous prîmes les perches, Albert et moi, pour leur procurer un peu de répit.

Au bout d'une heure, cet exercice, avec lequel nous étions peu familiarisés, nous avait cruellement écorché l'intérieur des mains et nous avait brisés de lassitude. Aussi étions-nous arrivés au dernier degré de prostration, lorsque notre canot prit terre dans une crique, au pied d'un escarpement derrière lequel, au dire de nos gens, devait se trouver une ferme américaine.

C'était une vaste grange palissadée en bambous, avec une espèce de vérandah ou d'auvent soutenu par des troncs de fougère mâle. Des animaux de ferme de toute espèce encombraient le seuil de cette demeure, et il fallut l'intervention du propriétaire pour les forcer à nous livrer passage. Ce

fermier était un Américain de la Nouvelle-Orléans, sachant quelques mots de français. Il s'était établi là avec sa femme et deux enfants; tout ce monde avait la fièvre. Nous demandâmes à souper et un abri pour la nuit : pour ces deux articles, il ne réclamait qu'une piastre par tête; nous les lui accordâmes.

Le couvert fut mis sous la vérandah. Il restait là cinq à six cochons faisant la sieste, avec lesquels il fallut en venir aux voies de fait pour les forcer à déguerpir. La lutte fut longue, opiniâtre de part et d'autre; pourtant le fermier finit par avoir le dessus; dans ce mémorable engagement, je perdis mon mouchoir de poche. Me fut-il volé par les enfants de la fermière, qui ne cessaient de rôder autour de nous, ou l'un des fuyards l'emporta-t-il en guise de dépouille opime? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

La table se couvrit bientôt de tranches de jambon grillées dans du beurre rance, et d'une sébile remplie de ce même beurre, auquel ses marbrures vertes et une exhalaison nauséabonde assignaient une date des plus reculées. Ces deux plats avec un assortiment de galettes extraites, je le suppose, d'une carrière voisine, plus un liquide noirâtre d'une saveur inconnue, que notre hôte affirmait être du pur moka, complétèrent notre festin.

Nous en étions à savourer ces reliefs sans pareils,

lorsque nous nous entendîmes héler par des voix venant de l'endroit où était amarré notre canot. C'étaient quatre des passagers du *Dee*, deux jeunes gens et deux femmes, partis de Chagres quelques heures après nous, et qui avaient jusque-là vainement tenté de nous rejoindre. Ils étaient totalement dépourvus de provisions et n'avaient rien mangé depuis la veille : aussi, en reconnaissant notre canot, se mirent-ils à pousser des cris de vautours affamés.

Ils accoururent vers nous comme le voyageur du désert vers la source qui doit lui rendre la vie. En leur honneur de nouvelles tranches de jambon furent jetées dans la poêle, et le moka reçut une addition d'eau chaude qui n'en altéra, je dois en convenir, ni la qualité ni le parfum. Cette petite société était tout heureuse de se trouver en pays de connaissance, aussi notre réunion fut-elle des plus gaies. Ces dames chantèrent des morceaux qui n'étaient pas de l'Opéra, et nous aidèrent à faire une notable brèche à notre provision de bordeaux. Il était bien près de onze heures lorsqu'il fut enfin décidé qu'on se coucherait.

Huit hamacs avaient été suspendus parrallèlement aux travées du faîte; chacun se vautra dans le sien, et quelques instants après nous dormions d'un profond sommeil, en dépit de la pluie qui pénétrait à travers les fentes de la toiture et

nous arrosait comme des plantes dans une serre chaude.

Il était je ne sais quelle heure de la nuit, lorsque de violentes secousses qui ébranlèrent les poteaux de notre chambre à coucher, les sourds mugissements des bêtes à cornes, le souffle bruyant des cochons et les aboiements des chiens nous réveillèrent en sursaut. Que se passait-il donc au dehors? Telle était la question que chacun de nous se fit à voix basse d'un hamac à l'autre, et à laquelle personne ne put répondre.

Dans ce moment, le compartiment où couchait l'Américain avec sa famille s'éclaira des lueurs d'une bougie. Nous l'entendions aller et venir, remuer différents objets, et enfin le son que produit un batterie de fusil que l'on arme arriva distinctement à nos oreilles. A qui diable en avait-il ?

« Holà ! ho! l'ami, m'écriai-je, vous ne voulez donc pas que nous fermions l'œil cette nuit? »

Tout le monde était attentif à la réponse. Elle ne se fit pas attendre. La porte s'entr'ouvrit et nous montra notre fermier tenant en main sa longue carabine.

« C'est un tigre ou une panthère, nous dit-il fort tranquillement, qui rôde autour de la ferme dans l'espoir d'enlever quelqu'une de mes bêtes, et je vais tâcher de lui envoyer en place un lingot de

plomb. A votre service, messieurs, ajouta-t-il, si l
cœur vous en dit. »

Au seul mot de tigre, ces dames avaient laiss
échapper une exclamation d'effroi; mais, lors
qu'elles nous entendirent nous lever et chercher
tâtons nos armes dans l'obscurité, leur terreu
n'eut plus de bornes; elles sautèrent à bas de leur
hamacs et nous supplièrent de ne pas les abandon
ner, se persuadant que le tigre ne rôdait là qu'
leur intention, tout prêt à venir les trouver aussitô
que nous serions sortis.

Dans cet instant, comme pour venir en aide à
leurs protestations, un rugissement prolongé (on
eût dit la note la plus basse d'un orgue de cathé-
drale), retentit dans le silence de la nuit, et leu
arracha un nouveau cri d'angoisse.

Quelques-uns de nous avaient senti leur cœur
bondir dans leur poitrine; mais nous n'hésitâmes
plus à courir au secours de notre hôte. La bougie
fut rallumée, et chacun prit ses armes après
s'être assuré qu'elles étaient en bon état, et prêtes
à faire leur service.

Nous nous dirigeâmes résolûment vers la porte
extérieure sans plus écouter les supplications de
ces dames; mais à peine cette porte qui donnait
sur la vérandah fut-elle ouverte, que le plus
avancé de la troupe fut brusquement renversé,
en même temps qu'un, puis deux, puis trois ani-

iaux de couleur sombre, et fort gros, ma foi! ruèrent dans notre chambre à coucher avec es hurlements gutturaux des plus extraordinaires t en renversant tout ce qui se trouvait sur leur assage.

Cette irruption avait été tellement soudaine, que hacun, par un instinct machinal, s'était prestement acculé dans une encoignure, sa carabine en rrêt, le doigt sur la détente, prêt à faire feu.... ur n'importe quoi. La table avait été bousculée, la bougie éteinte, et une profonde obscurité rendait otre position vraiment critique. Quant aux dames, convaincues cette fois qu'elles étaient en tête-à-tête avec des tigres, elles poussaient des ris à faire fuir un tigre lui-même, s'il se fût présenté.

« Ce sont les cochons, » exclama une voix. Un mmense éclat de rire accueillit cette découverte, t presque aussitôt parut l'Américaine avec une bougie, qui éclaira cette scène de confusion vraiment comique.

Les deux Parisiennes étaient accroupies dans un coin, dans les bras l'une de l'autre, les yeux obstinément fermés pour ne pas voir les dents formidables et les griffes acérées qui devaient les mettre en pièces. Un des cochons s'était presque étranglé dans les mailles d'un hamac qu'il avait arraché de ses crampons, et les deux autres s'étaient encastrés

côte à côte entre les pieds de la table renversée sens dessus dessous. Le retour de la lumière et la présence de l'Américaine finirent par calmer ces dames. Quant aux cochons, il fallut leur faire la chasse pour les obliger à déguerpir. Nous profitâmes de ce moment pour faire notre sortie.

A peine dehors, nous nous orientâmes pour retrouver notre hôte; devant nous coulait la rivière, par derrière s'étendait la forêt. Ce fut de ce côté que nous nous dirigeâmes. Le ciel, moins sombre que les objets qui étaient à notre niveau, nous permettait de distinguer le sommet des arbres en masse serrée dont nous étions éloignés de trois cents mètres au plus. L'intervalle entre ces arbres et la ferme était rempli par des touffes de hautes herbes et des taillis semés çà et là d'épais massifs.

Nous appelâmes l'Américain, il nous répondit, et un moment après nous étions auprès de lui, à l'extrémité du petit enclos qui entourait la ferme. Sa carabine en avant, il attendait le moment où le froissement des hautes herbes, les éclairs qui jaillissent des yeux du tigre, lui permettraient d'ajuster.

« Il est par là, nous dit-il à voix basse, en nous désignant un fourré obscur sur la lisière de la forêt. Un moment j'ai cru voir briller ses yeux, mais peut-être n'étaient-ce que des mouches à feu. Pla-

cez-vous à quelques pas les uns des autres, sur la même ligne que moi; ayez l'œil constamment ouvert sur ce bouquet noir que vous apercevez là-bas, et, si vous voyez s'agiter le sommet des branches ou luire deux points lumineux qui ne changent pas de place, faites feu et tirez bas. Peut-être l'atteindrez-vous, et alors il se retirera. Sans cela il passera la nuit ici jusqu'à ce qu'il ait enlevé quelqu'une de mes bêtes. »

Nous fîmes comme il nous le recommandait, et, placés en vedette à huit ou dix pas les uns des autres, nous nous tînmes immobiles, prêts à faire feu sur tout ce qui brillerait ou qui remuerait.

Une demi-heure s'écoula ainsi dans le plus profond silence.

« Ah bah! dis-je enfin à l'Américain auprès duquel je m'étais placé, il n'y a pas de tigre; vous l'aurez rêvé, et nous vous avons cru sur parole. Venez prendre un grog, cela vaudra mieux que de rester ici à s'enrhumer pour rien. »

Je n'avais pas fini de parler qu'un rugissement solennel, et puissant comme le souffle de la tempête qui s'échappe du sein des nuages, retentit à cent pas de nous, répercuté dans l'espace par les sinuosités de la rivière et par les profondes vallées.

Je ne sais ce qui se passa chez les autres, mais un rapide frisson me parcourut des pieds à la tête. Quant à l'Américain, je le vis lever lentement la

crosse de sa carabine juqu'à son épaule, et tirer. Ce fut comme une commotion galvanique qui se communiqua de l'un à l'autre, et sept ou huit détonations partirent presque simultanément.

Cet accent de bête fauve, entendu à une distance de quelques pas, nous avait brusquement saisis comme lorsqu'on se réveille en sursaut au milieu d'un cauchemar, et chacun, croyant voir des yeux étincelant dans l'ombre et les hautes herbes broyées sous une puissante étreinte, avait fait feu au hasard.

Mais le fourré resta silencieux; il ne s'en éleva aucune plainte, aucun accent de rage; les hautes branches ne s'agitèrent pas au-dessus d'une redoutable agonie.

« Bon! me dit l'Américain, me voilà condamné à rester sur pied toute la nuit. Le tigre n'est pas plus blessé que vous; il a faim et il fera assaut de patience avec moi jusqu'au lever du soleil. La nuit prochaine, ce sera à recommencer. Damnation! Il faudra que demain j'aille demander à mon voisin de se mettre en chasse avec moi; peut-être parviendrons-nous à nous en débarrasser. »

La pluie recommençait à tomber de plus belle, et nos fatigues de la veille, toute émotion de tigre à part, nous faisaient entrevoir nos hamacs comme le meilleur des asiles. Une dernière décharge fut faite plus ou moins dans la direction de l'ennemi;

après quoi nous retournâmes vers le logis, laissant là notre hôte avec sa longue carabine.

Lorsque nous nous rembarquâmes le lendemain, le soleil était déjà élevé au-dessus de l'horizon, et notre hôte, qui ne s'était pas couché, endossait de grandes calzas en drap, bariolé, avec des éperons à mollettes larges comme des soucoupes à café, pour se rendre à cheval auprès de son voisin. Nous lui souhaitâmes une prompte délivrance de son visiteur de nuit.

Les deux pirogues marchèrent quelque temps de conserve; mais celle de nos compagnons, plus légère que la nôtre, prit bientôt les devants et finit par disparaître dans les sinuosités de la rivière. A une heure nous étions arrivés au promontoire et au hameau de *las dos Hermanas*, étape que nous n'avions pas pu atteindre la veille. Nous nous y arrêtâmes pour nous rafraîchir et faire reposer notre équipage rentré dans la plus complète soumission. Cette pointe de *las dos Hermanas*, ou plutôt une crique qui se trouve à une demi-lieue plus bas, est devenue célèbre par un événement tragique qui y eut lieu quelques jours après notre passage.

Une grande pirogue chargée de sept passagers, deux Français, deux Américains, une femme avec ses deux enfants, remontait la rivière aux approches de la nuit. Il avait été convenu entre le patron et les passagers que l'on coucherait cette nuit à

las dos Hermanas, mais on était encore à près d'une lieue au-dessous de cet endroit, et le courant, grossi par l'orage, opposait une résistance inaccoutumée aux trois meilleurs rameurs de Chagres. Ils s'appelaient Rafaël Quintana, Jacinto Medrana et Jose Radillo; quant au patron, André Soberano, il avait abandonné son poste à l'arrière pour pousser à la barre avec son équipage.

La pirogue était arrivée vis-à-vis de la crique dont je viens de parler. Les rameurs, rendus de lassitude, demandèrent à s'y arrêter; mais les passagers s'y refusèrent : c'était une plage déserte à l'entrée de la forêt, la pluie tombait par torrents, et les passagers exigeaient, comme c'était leur droit, qu'on arrivât jusqu'à las dos Hermanas; mais l'équipage ne voulut pas aller plus loin.

Une altercation s'ensuivit, dans laquelle le patron prit parti pour les passagers. Dans ce moment, un des Américains, exaspéré, porta la main sur un *revolver*[1] qu'il avait au côté. Ce mouvement lui coûta la vie : Rafaël Quintana lui enfonça aussitôt le fer pointu de sa barre dans la poitrine. Cette soudaine attaque jeta le désordre dans la petite troupe des passagers; mais, avant qu'ils eussent pu se mettre en défense, Raphaël Quintana, Jacinto Medrana et Jose Radillo, leurs longs couteaux à la

1 Le revolver est un pistolet tournant à cinq coups, de Colt, arquebusier.

main, s'étaient jetés sur eux et les avaient égorgés. La femme seule fut épargnée avec ses deux enfants; quant au patron, André Soberano, il s'était glissé dans la rivière dès le commencement de l'action, et avait pris pied sur le rivage bien au-dessous de la crique.

Les assassins firent échouer la pirogue à terre et forcèrent la femme avec ses deux enfants, tout couverts du sang des victimes, à descendre avec eux. Cette malheureuse mère se jeta à leurs pieds, les suppliant de laisser la vie aux deux pauvres innocents qui, agenouillés à ses côtés, tendaient vers les bourreaux leurs petites mains suppliantes. Mais ces misérables, craignant de laisser vivants des témoins de leur crime, plongèrent leurs couteaux fumants encore dans le sein de ces pauvres enfants, après quoi ils se ruèrent sur cette femme étendue sans connaissance sur le sol, et la poignardèrent avant qu'elle eût repris ses sens.

Cette exécution terminée, les assassins prirent les sept cadavres, les portèrent sous les arbres de la forêt, et creusèrent une grande fosse où ils les jetèrent après les avoir dépouillés. Puis ils comblèrent cette tombe avec la terre qu'ils en avaient extraite. Mais cette œuvre s'accomplit avec tant de précipitation qu'un bras de la femme, qui avait été la dernière ensevelie, resta exposé à l'air.

Les malles et les caisses des passagers furent

transportées à terre; les meurtriers les défoncèrent et se partagèrent ce qu'elles contenaient. Le canot était maculé de sang; ils effacèrent ces traces dénonciatrices, et ayant ainsi fait disparaître tout ce qui pouvait dévoiler leur crime, ils allumèrent une bougie dont ils étaient munis et passèrent le reste de la nuit à jouer au *monte*.

Le lendemain, les trois assassins quittèrent la crique; mais, au lieu de revenir directement à Chagres, ils remontèrent la rivière jusqu'à San-Pablo, où ils passèrent la journée, et ne revinrent à Chagres que la nuit d'après.

Pendant quelques jours, le crime resta dans l'ombre; Rafael Quintana, Jose Radillo et Jacinto Medrana, de retour à Chagres, paraissaient, il est vrai, beaucoup mieux vêtus que d'habitude; ils exposaient au monte des sommes beaucoup plus considérables que n'en possèdent ordinairement des gens de leur profession; mais nul ne s'en préoccupa, et le sort des passagers fût sans doute resté à jamais ignoré, si le hasard n'avait fait découvrir les cadavres enterrés dans le bois.

Voici comment eut lieu cette découverte.

Une grande barge de transport remontait la rivière; arrivés en face de la crique, des passagers remarquèrent dans cet endroit une affluence extraordinaire de vautours, dont les uns planaient au-dessus des arbres en poussant des cris aigus,

tandis que d'autres rasaient la terre et tourbillonnaient autour d'un même point. Chacun fut curieux de connaître la cause de ce rassemblement inusité d'oiseaux de proie, et la barge vint aborder le rivage à l'endroit même où l'assassinat avait été commis. Les passagers s'avancèrent au milieu des arbres, et quelle ne fut pas l'horreur dont ils furent saisis en apercevant au-dessus du sol bouleversé un bras de femme en putréfaction, et déjà à moitié dévoré par le bec des vautours !

L'équipage de la barge fut aussitôt appelé. Il apporta des crocs et des leviers, et la tombe fut de nouveau ouverte. On découvrit d'abord le corps de la femme, puis les six autres cadavres, ayant encore une partie de leurs vêtements et portant les traces violacées des profondes blessures qui avaient causé leur mort. A quelques pas de là, on découvrit parmi les arbres des ais de malles brisés, des effets d'habillement et des liasses de lettres. Ces différents objets furent portés à bord de la barge, et les passagers, après avoir rendu à la terre les cadavres exhumés, continuèrent leur voyage jusqu'à Cruces.

Quelques jours après, le gouvernement de Panama communiquait aux consuls de France et des États-Unis les lettres trouvées dans le bois. Elles faisaient connaître les noms des victimes et celui du packet qui les avait transportées de New-York à Chagres.

Une enquête fut ouverte aussitôt. Le consul américain fit armer vingt de ses compatriotes établis à Panama, et partit avec eux pour Chagres. En passant devant la crique, ils descendirent à terre, firent de nouveau exhumer les cadavres, et constatèrent le genre de mort, après quoi ils continuèrent leur route vers Chagres.

A Chagres, les premières investigations firent retrouver le patron de la pirogue sur laquelle les victimes avaient pris passage, et qui se tenait caché, non à cause du meurtre auquel il n'avait pris aucune part, mais par crainte de ses compagnons, dont il redoutait la vengeance. Interrogé par l'alcade, il dénonça Rafaël Quintana, Jacinto Medrana et Jose Radillo.

Les deux derniers furent aussitôt saisis, et on retrouva en leur possession différents objets qui avaient appartenu à leurs victimes. Quant à Rafaël Quintana, que l'arrivée subite du consul américain et de sa petite armée avait mis sur ses gardes, il avait pris la fuite.

Jose Radillo et Jacinto Medrana furent pendus, l'un à Chagres, l'autre à Cruces; ce ne fut que six mois plus tard que l'on parvint à s'emparer de Quintana. Ce dernier fut jugé à Panama et condamné à être fusillé. J'étais de retour dans cette ville lorsque eut lieu son exécution sur la grande place, derrière la caserne, presque sous mes fenêtres.

J'ai présente encore à la mémoire la physionomie impassible de ce brigand, exposé au poteau en présence d'une nombreuse population. Avant de mourir, il obtint la permission de parler, et ce fut d'une voix assurée qu'il demanda à Dieu et aux hommes le pardon de son crime. Chacune de ses paroles retentissait sonore et distincte au milieu d'un profond silence, et ce fut la tête haute et les yeux fixés sur les soldats placés à quelques pas en avant de lui qu'il s'écria : *Al pecho*, *amigos* (au cœur, mes amis); et l'instant d'après sa tête retombait inerte sur sa poitrine traversée de six balles, pendant que son corps privé de vie restait encore debout, retenu par les liens qui l'enchaînaient au poteau.

Ce nom de Quintana était déjà célèbre dans la contrée. Lors de la révolution de Carthagène, Pedro Quintana, père de Rafaël, brigand redoutable par son audace et sa cruauté, après avoir incendié un village de l'intérieur, força l'alcade, vieillard à cheveux blancs, à assister au meurtre de son fils et au déshonneur de sa fille, après quoi il lui donna la mort. Plus tard, jugé pour ses crimes et condamné à mort, Pedro Quintana se pendit dans sa prison.

Après avoir pris une heure de repos à las dos Hermanas, nous remontâmes en canot. Trois heures après nous touchions à Palenquilla, où un Amé-

ricain me fit payer une demi-piastre pour un doigt de genièvre. A San-Pablo, où nous couchâmes le soir après une journée de fatigue, il nous arriva un événement qui pouvait couper court à notre voyage en Californie et nous obliger à reprendre *le Dee* pour retourner en Europe.

Il n'avait pas cessé de pleuvoir toute la nuit; à quatre heures, Albert se réveilla et sortit pour observer le temps et donner un coup d'œil au canot. Ce canot était à la même place où on l'avait amarré la veille, le temps s'était éclairci. Albert rentra et nous proposa de partir, mais nous nous récriâmes tous contre cette brusque détermination, vu nos fatigues de la veille, et il fut décidé qu'on partirait à cinq heures.

A cinq heures, nous dormions profondément; à six, un métis, puis un second, puis un troisième entrèrent successivement et se mirent à chuchoter avec notre hôtesse en nous observant du coin de l'œil. J'avais les yeux ouverts, j'interpellai l'un de ces hommes, et je lui demandai: *Que hai? — Que hai?* répéta-t-il après moi; *hai que su barco a sido llevado por una creciente de agua.*

« Comment! m'écriai-je, et mes trois compagnons se levèrent en sursaut, notre embarcation a été emportée par une crue d'eau? »

— *Si*, *señor*, me répondit le même individu, qui m'avait très bien-compris : *Y sus marineros son*

ahora buscandola (vos matelots sont à présent à sa recherche). »

Nous étions anéantis. Le canot contenait non-seulement nos principaux effets, mais encore tout notre argent. Ce que nous avions sur nous suffisait tout au plus pour nous faire arriver jusqu'à Panama ou pour revenir jusqu'à Chagres.

L'instant était mal choisi pour se faire de mutuels reproches. « Courons, m'écriai-je, courons le long du rivage ; peut-être retrouverons-nous le canot, si toutefois il n'a pas pris fantaisie à nos hommes de se sauver avec lui. »

Nous suivions depuis une heure les sinuosités de la rivière, désespérant de plus en plus de retrouver notre embarcation, lorsque le métis qui m'avait appris la fatale nouvelle, et qui nous accompagnait dans notre recherche, s'écria tout à coup : *Aqui la canoa !*

Je l'aurais volontiers embrassé pour ce mot, ce qui l'eût, je suppose, médiocrement flatté. Au lieu de cela je lui donnai une piastre, dont il se montra parfaitement satisfait.

En effet, c'était notre canot monté par nos hommes; ils l'avaient trouvé pris entre les branches d'un grand arbre tombé en travers de la rivière. En nous apercevant, le patron agita sa rame d'un air de triomphe. Il eût mérité d'être puni pour avoir abandonné son poste pendant la nuit, car il

avait, ainsi que ses compagnons, couché à terre ; mais nous étions tellement heureux de revoir nos malles, notre argent, enfin tout ce que nous possédions, qu'ils obtinrent notre absolution et quelques bouteilles de vin par-dessus le marché.

Si notre embarcation, au lieu d'être un canot, eût été une pirogue, elle eût certainement chaviré avec tout son contenu, et nous n'en aurions jamais entendu parler, pas plus que de notre équipage, que la crainte d'un châtiment mérité eût sans doute engagé à prendre la fuite.

Nous partîmes de San-Pablo, l'esprit allégé, plus joyeux à coup sûr que s'il ne nous fût rien arrivé. C'est ainsi qu'est fait le cœur humain : il n'apprécie le bien que parce qu'il a ressenti le mal, et il lui suffit d'un instant de bonheur pour racheter un siècle de souffrance.

A midi, nous débarquions à Gorgona, bourg de mille à douze cents âmes ; on nous y avait indiqué un hôtel français tenu par un Français. Nous y courûmes. Sur le seuil de la porte se tenait un gros homme à face réjouie.

« Salut à mes compatriotes ! s'écria-t-il d'aussi loin qu'il nous aperçut. Entrez ! entrez ! messieurs, vous êtes les bienvenus. J'ai ici tout ce qu'il faut pour vous refaire. Un bon bifteck, hein ?

— Oui, oui, lui dis-je, un bon bifteck.

— Une bonne omelette au lard, hein ?

— Oui, oui, une bonne omelette au lard.

— Et du bon bordeaux, ajouta-t-il en pressant le bout de ses doigts contre ses lèvres, du bon café et...

— Bon, bon, m'écriai-je, donnez tout cela, mais promptement, car nous mourons de faim.

— Voilà! voilà! messieurs, » cria-t-il, aussi bien qu'eût pu le faire un garçon de la Maison-d'Or.

Une demi-heure après, nous étions à table en face de biftecks savoureux, d'une omelette aux fauves reflets, et d'un dessert varié! M. Boudreau se tenait derrière nous, la serviette sur le bras, sa bonne grosse figure s'épanouissant à chaque louange que nous donnions à sa cuisine.

Le choléra sévissait à Gorgona, mais nous y étions déjà tellement habitués, que nous n'y faisions plus attention. Avant de nous rembarquer, nous fîmes la rencontre d'un Français de la Nouvelle-Orléans, M. Giraud, que nous retrouvâmes quelques jours après à Panama, et plus tard en Californie. Il était arrivé la veille à Gorgona avec onze Américains, et ils se disposaient à se rendre à pied à Panama. Cette route, d'un parcours de dix lieues environ, est très-praticable dans la belle saison, mais fort mauvaise pendant l'hiver. Des douze voyageurs, il n'en arriva que cinq à Panama; les autres moururent en route et furent successivement enterrés sur les bords du chemin.

Pressés d'arriver le même soir à Cruces, il fallut renoncer aux délices de Capoue et à la cuisine de M. Boudreau. Un de nos hommes était tombé malade de la fièvre; M. Boudreau le remplaça par un nègre de six pieds, espèce d'Hercule qui faisait voler notre canot comme une plume : aussi était-il à peine cinq heures lorsque nous débarquâmes sur la plage de Cruces.

Nous avions enfin atteint cette dernière étape de notre voyage par eau. Nous en remerciâmes la Providence. C'étaient trois jours de fatigues et de privations; mais nous n'avions pas trop à nous plaindre, car les quatre mousquetaires, partis de Chagres avant nous, n'atteignirent Cruces que six jours après.

Nous fîmes porter nos malles à un hôtel français tenu par un Marseillais du nom de Massotti, abandonnant le reste de nos provisions à notre équipage; il nous manquait, il est vrai, quelques objets de peu d'importance, entre autres une centaine de cigares qui durent se retrouver plus tard à coup sûr dans les vastes poches de maître Caseda; mais nous dédaignâmes de faire aucune recherche à ce sujet.

Le bourg de Cruces est construit sur un plateau des Cordillères; son nom lui fut donné par Pizarre, qui y planta la croix en 1525. Avant 1848, sa population ne s'élevait pas à plus de cinq ou six cents nègres métis ou indiens. Depuis lors, elle a

doublé, et le bourg est devenu d'une certaine importance comme entrepôt de toutes les marchandises expédiées à Panama par la voie de Chagres, et des richesses métalliques des deux continents, dirigées par la voie de l'isthme sur l'Europe ou sur les États-Unis.

Le monument le plus curieux, ou, pour mieux dire, le seul monument de Cruces, c'est une espèce de tour qui s'élève au milieu de la place. Ce bâtiment, tout en moellons, et dont les murs et la voûte ont au moins six pieds d'épaisseur, est percé de trois meurtrières étroites et d'une espèce de soupirail fermé par une épaisse plaque de fer avec une serrure dont le pêne est de la grosseur du bras d'un homme. C'est dans cette tour que la compagnie anglaise met en dépôt les lingots d'or et d'argent qu'elle expédie d'une mer à l'autre.

Notre hôte vint au-devant de nous. Je crus voir Lazare sortant du tombeau, tant il était décharné, tant ses traits me semblèrent flétris par suite de cette décomposition organique, qui est le résultat ordinaire d'un long séjour dans cette contrée; les sources de la vie s'y épuisent, le corps humain s'y dessèche et devient semblable à ces momies que l'on retrouve encore dans quelques cryptes mexicaines, et qui offrent le poids et la consistance de ballons gonflés d'air. Ce pauvre homme fit des

efforts inouïs pour articuler quelques paroles de bienvenue, mais il n'en put jamais venir à bout.

C'était un vendredi que nous débarquâmes à Cruces; à peine fûmes-nous installés dans notre hôtel, que nous nous occupâmes de trouver des mules pour le lendemain. Il n'y en avait pas une seule dans le bourg en état de faire la route, et les loueurs nous remirent tous au lundi. Il fallait en prendre son parti.

Le choléra sévissait à Cruces avec plus de violence encore que partout ailleurs; on n'entendait que le son funèbre des cloches, et encore cette expression est-elle bien ambitieuse : depuis son origine, Cruces n'a jamais possédé qu'une seule et unique cloche, qui, à force de servir, a fini par se casser. Notre hôtel était situé juste en face de l'église, et nous pûmes voir les carillonneurs frapper avec des pierres sur trois de ces fragments d'inégale grosseur, suspendus au moyen de cordes à la toiture du perron qui précède l'église.

Une Américaine avec ses deux enfants, débarquée trois jours avant nous, atteinte du fléau, était morte la veille, et de ses enfants également frappés, l'un venait d'expirer le matin même et l'on désespérait de sauver l'autre. Une certaine consternation régnait dans le bourg par suite de cette épidémie.

Le soir, après un médiocre souper où dominait

l'ail, que notre maître d'hôtel, en sa qualité de Provençal, accommodait à toutes sauces, on nous parqua dans deux granges séparées. Je me trouvai seul dans l'une de ces granges, en compagnie de trois Américains, dont l'un mourut pendant la nuit. On ne s'en aperçut que le lendemain matin. Les plaintes qu'arrachait la souffrance à ce pauvre homme, pour le soulagement duquel je ne pouvais rien, me tinrent presque constamment éveillé, sans compter le bruit que faisait un animal courant tout le long de la cloison, qui sauta deux fois sur mon lit, et que je supposai être un gros rat. Point du tout : c'était un lézard de quinze à dix-huit pouces de longueur. J'eus la satisfaction de l'observer tout à mon aise, le lendemain, au premier rayon de soleil. Il était accroupi sur le rebord d'une espèce de vasistas donnant sur la campagne, d'un air placide et familier qui établissait incontestablement ses droits au titre de locataire de la grange.

De mon cadre, sur lequel je m'étais couché tout habillé, car il n'y avait ni draps, ni oreiller, absolument rien que le fond sanglé, j'assistai à une scène étrange : les deux Américains s'obstinaient à vouloir réveiller le troisième, qui était mort.

Aussitôt levé, j'avais déclaré à M. Massotti que je ne voulais plus coucher dans cette grange. Il comprit ma répugnance, et le soir il me fit dres-

ser un cadre dans sa salle à manger, où je pus, la nuit suivante, dormir tout à mon aise.

Je trouvai à mes compagnons, ce jour-là, la figure toute décomposée. Ils me firent le même compliment. Était-ce le mal ou seulement la peur du mal? Le fait est qu'il se passait en nous quelque chose d'exceptionnel et d'anormal. Peut-être l'influence du climat produisait-elle déjà son effet ordinaire. Le plus jeune de nos compagnons surtout avait la physionomie profondément altérée, et, s'il y eût eu pour lui possibilité de partir à l'instant, il nous eût bien certainement plantés là.

A la fin de notre déjeuner, nous entendîmes dans la rue une *zambacuéca* (danse du pays) des plus gaies exécutée par un fifre, un violon et un tambour. Nous supposâmes que c'était une noce : pas du tout, c'était un enterrement. Le mort était un petit nègre de huit à dix ans, étendu sur une table; il était complétement vêtu des pieds à la tête, il portait même des bas et des souliers, luxe que le pauvre enfant n'avait probablement jamais connu durant sa vie. Il avait le visage découvert, et ses cheveux étaient ornés de faveurs roses. Les trois musiciens précédaient le corps, et cinq ou six personnes le suivaient. Il entra de cette façon dans l'église où l'attendait le curé, et pendant un certain temps nous entendîmes encore la *zambacuéca*.

Le lendemain dimanche était justement la fête du bourg. Dès le point du jour, d'enragés carillonneurs frappaient à tour de bâtons, de pierres et de marteaux sur les fragments de la cloche, tandis que d'autres célébraient ce saint anniversaire par les décharges multipliées de vieux fusils et de pistolets rouillés. Il y avait de quoi devenir sourd.

Assommé de ce vacarme infernal, j'étais allé me promener le long de la plage où stationnent les pirogues, lorsque je vis tout à coup accourir hors d'haleine le garçon de l'hôtel, qui me cria d'aussi loin qu'il m'aperçut que mes compagnons m'attendaient pour partir.

« Comment, partir? demandai-je ; ils ont donc trouvé des mules ?

— Oui, me répondit le garçon, c'est votre camarade, le petit, vous savez ; la peur l'a tellement saisi ce matin, qu'il a fini par obtenir des montures ; mais cela vous coûtera bon, allez ! cent francs par mule d'ici à Panama.

— Cent francs par mule pour faire neuf lieues ? diable ! »

Je rejoignis mes compagnons. Ils avaient déjà enfourché leurs montures. Le plus jeune, c'est-à-dire l'épouvanté, avait même pris les devants.

Nous partîmes.

De Cruces à Panama le chemin est une suite non interrompue de précipices et de marécages ; ce ne

sont que sentiers étroits bordés de fondrières de chaque côté, crevasses profondes entre deux parois de rochers perpendiculaires, droits comme des murailles, où s'engouffrent par flots les eaux pluviales; tantôt des pierres aiguës échelonnées par assises de deux et trois pieds de hauteur, tantôt des palus à surface trompeuse qui engloutissent cavaliers et montures.

Nos mules, pauvres bêtes harassées de lassitude, réduites à l'état de squelettes par des marches forcées et sans repos, accomplissaient leur tâche avec l'énergie du désespoir; leurs flancs amaigris étaient labourés de sillons sanglants que ravivaient encore les molettes larges comme des soucoupes de nos éperons massifs.

Il est des situations dans la vie où l'homme devient vraiment féroce et cruel; notre désir d'arriver le soir même à Panama faisait que nous épuisions les tortures sur nos pauvres bêtes pour les forcer à avancer. Enfin l'une d'elles, la monture d'Albert, tomba pour ne plus se relever. Vains furent nos efforts pour la remettre sur pied, et, quelques minutes après, elle rendait le dernier soupir.

Un toit soutenu par quatre pieux se dessinait au loin sur la déclivité de la montagne; j'y courus en toute hâte, et, par un bonheur inespéré, il s'y trouva une mule, que son propriétaire consentit à

me louer moyennant dix piastres, et que je ramenai promptement vers mes compagnons. On lui fit endosser le harnais de la bête crevée, et nous continuâmes notre route. Mais cette perte de temps nous força de passer la nuit à Goyaval, à l'embranchemént des doux routes de Cruces et de Gorgona, que nous atteignîmes après le coucher du soleil, non sans avoir couru vingt fois le risque de nous rompre le cou.

De Goyaval à Panama, il n'y a pas plus de deux lieues et demie de distance, et le lendemain, à dix heures, du haut de la montagne nous apercevions les hautes tours de la cathédrale de Panama et dans le lointain une mer unie, aux reflets d'azur.

CHAPITRE III.

Panama.

Panama est une ville de dix à onze mille âmes, triste et silencieuse comme une nécropole, construite sur une pointe de rocher qui s'avance dans l'océan Pacifique, et sans aucune espèce de mouillage : aussi les navires sont-ils obligés de stationner très au large.

Après avoir traversé le faubourg de Laraval, où se tient le marché, nous fîmes notre entrée en ville par une ancienne poterne percée dans l'épaisseur du rempart. Arrivés devant l'hôtel de la *Louisiana*, et ne sachant où aller loger, nous nous disposions à descendre de nos mules, lorsqu'un compatriote établi dans la ville voulut bien nous indiquer une maison particulière qu'il nous recommanda. Cette maison était située près de la place, *calle San-Felipe*, chez le seigneur Luis Lasso, vieil Espagnol des plus glorieux.

Nous étions arrivés un jour trop tard : le steamer pour San-Francisco venait de partir la veille, et il

fallait bon gré mal gré attendre un nouveau départ, qui ne devait avoir lieu que dans quatorze jours. Nous nous y résignâmes. Heureusement, Albert, à son départ de Paris, s'était muni d'excellentes lettres de recommandation pour les consuls de France et d'Angleterre, et ces messieurs, je dois le reconnaître, firent le plus gracieux accueil à ces lettres de change tirées sur leur courtoisie, M. Lecomte surtout, qui trouvait le moyen de dépenser très-noblement sa fortune privée dans un poste assez peu rétribué par le gouvernement. Je désire que ces lignes lui tombent sous les yeux pour qu'il sache que je n'ai pas oublié son aimable réception.

Panama possède une assez belle cathédrale et un nombreux clergé; j'y allais quelquefois le soir pour entendre des cantiques chantés sur des airs connus de saynètes et de zambacuécas, avec accompagnement de violon; rien n'est plus original: dans le chœur, de chaque côté de l'autel, des groupes de femmes, la tête ensevelie dans de longs voiles noirs et agenouillées sur leurs talons, chantaient alternativement leur verset; et ce qui nous amusait le plus, c'était le rapide mouvement d'éventails qui commençait de part et d'autre à chaque suspension.

La ville possède encore une salle de spectacle avec un directeur sans troupe; j'y ai pourtant vu

jouer une pièce anglaise par des amateurs de la ville. Elle possède aussi une caserne où sont parqués cent cinquante hommes qui composent la garnison. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'un soldat grenadin? Supposez un immense bonnet de police en forme de mitre, une veste bleue à parements cramoisis, un pantalon *ad libitum*, chaussure *item*; ajustez à cette défroque un nègre, un métis ou un Indien, fluet ou trapu, obèse ou chétif, bossu ou bancal, avec ou sans fusil, tromblon, pistolet, sabre, coutelas ou couteau, mais toujours un cigare entre les dents, et vous aurez le soldat demandé. Il fait bon les voir par rangs de six sur les bancs de la caserne, armés de guitares et chantant des airs lamentables. La paye de ces pauvres diables est de deux réaux (un franc) par jour, ce qui ne suffit pas à les faire vivre; aussi ne se gênent-ils pas pour laisser évader les prisonniers confiés à leur garde, pour peu qu'ils aient quelques piastres à en tirer.

La *pelea de gallos* (combat de coqs) est un des passe-temps favoris des indigènes. Les représentations ont lieu le dimanche, dans un vaste bâtiment contenant une longue table avec un banc de chaque côté. La table sert d'arène aux combattants, les bancs appartiennent de droit aux *gallineros*, propriétaires ou parrains des coqs engagés; en arrière d'eux se tient le public.

Mais l'heure a sonné. Deux coqs sont mis en présence, tenus par leurs parrains ; ils savent le rôle qu'ils ont à jouer, et déjà leurs yeux ardents, l'aigrette de plumes qui se hérisse sur leurs cous allongés comme celui du vautour, leurs ailes entr'ouvertes pour s'élancer, témoignent de la fureur dont ils sont animés.

Dans cet état de paroxysme on leur permet une ou deux passes à fer émoussé, c'est-à-dire sans autres armes que les moignons raccourcis de leurs éperons. Cette rencontre suffit pour exaspérer les deux champions, qui brûlent d'impatience d'en venir au combat à outrance et cherchent à s'élancer l'un sur l'autre, pendant que les parrains leur chaussent au pied droit ou gauche, selon qu'ils possèdent plus de nerfs ou un jeté battu mieux développé dans l'un ou l'autre de ces membres, une longue lame d'acier aiguë et tranchante.

Cela fait, les parrains encouragent leur champion de la voix, lui soufflent bruyamment sous les aisselles pour lui fouetter le sang, et attendent le signal des hérauts d'armes.

On ne se fait pas d'idée de la férocité d'un coq de combat. Son bec entr'ouvert, ses yeux égarés, et les folles divergences de son plumage hérissé, trahissent la haine implacable qui bouillonne au fond de son cœur.

Mais les adversaires sont en présence et les paris

s'engagent de toutes parts. « Une piastre pour le jaune! — Deux pour le rouge! — Mon poncho contre le vôtre! — Ma mule contre vingt piastres! »

Laissez aller! attention! le combat est commencé: les deux adversaires se sont précipités l'un sur l'autre, poitrine contre poitrine, fer contre fer, et aucun des deux n'a obtenu le moindre avantage. Les spectateurs applaudissent. Pendant ce temps, les combattants ont repris du champ et s'élancent de nouveau; mais cette fois, aveuglés par la colère, leurs glaives n'ont frappé que l'air, et pendant un moment ils se trouvent dos à dos, comme autrefois les chevaliers qui, après avoir rompu une lance, achevaient de fournir la carrière.

Silence! le combat va recommencer. Le spectacteur, haletant, les yeux rivés au coq qu'il affectionne, fait des vœux pour son triomphe. On viendrait dans ce moment l'appeler au lit de mort de sa mère, qu'il ferait la sourde oreille, qu'il ne se dérangerait aucunement. Mais une exclamation se fait entendre, c'est l'homme à la mule : il a parié pour le coq rouge, et son champion vient d'être blessé à mort. Dans une dernière passe, le coq jaune, encouragé par un cri de son maître, a fait une volte habile en l'air, et son glaive a disparu tout entier dans le flanc de son ennemi.

Le vaincu reste étendu sur la table rougie de son sang, et son œil, déjà voilé des ombres de la

mort, jette un dernier regard de haine sur son vainqueur glorieux, qui bat des ailes, est applaudi, caressé, baisé par tous ceux à qui il a fait gagner de l'argent. Le coq de combat, à l'exemple des gladiateurs romains, prendra quelque jour pour mourir une pose élégante.

A ce premier combat en succède un autre entre deux nouveaux adversaires, et quelquefois, à la fin de la journée, on fait combattre les deux vainqueurs des joutes; ils marchent dans le sang qui coule de leurs nombreuses blessures. Celui qui survit à cette dernière épreuve acquiert dès ce moment un renom glorieux dans toute la contrée, célébrité qui rejaillit sur son maître, et lui assigne dans les lieux où il se présente cette place d'honneur qu'on accordait jadis aux athlètes qui avaient triomphé cinq fois aux jeux olympiques. Il y a des amateurs qui accourent de vingt lieues de distance pour assister à un combat de coqs ayant quelque réputation.

Cependant le choléra tuait chaque jour beaucoup de monde à Panama. Le maître d'un hôtel situé sur la place profita de cette mortalité pour faire disparaître, les uns disent à l'aide du poison, par l'assassinat, prétendent les autres, bon nombre de voyageurs qui passaient la nuit dans sa maison, et dont on n'entendait plus parler. Un beau jour il disparut lui-même, après avoir donné un tour de

clef à sa serrure. Quelques jours s'écoulèrent; enfin la justice, mise en éveil par certaines rumeurs, fit enfoncer la porte, et visita l'hôtel de la cave au grenier. Elle trouva d'abord une grande quantité de malles vides dont les serrures avaient été brisées, et finit par découvrir, au fond d'une citerne profonde située au fond d'un enclos dépendant de la maison, une vingtaine de cadavres en putréfaction.

La veille de notre départ pour San-Francisco, il y eut à Panama une grande bataille entre les Américains établis dans la ville et les indigènes. Un nègre qui travaillait pour le compte d'un Américain reçut de celui-ci un coup de pied ou de poing, et riposta par un coup de couteau qui tua l'Américain. Cette vengeance accomplie, il se sauva dans Laraval, faubourg qui précède la ville. Aussitôt les Américains se rassemblèrent sur les remparts, armés de leurs *rifles*[1], et tirèrent sur des groupes de nègres et de métis réunis au milieu de la place, dont plusieurs furent tués ou blessés.

Les Français qui habitaient Panama n'avaient pris aucune part à ce conflit. Tout à coup on entendit dans la direction de Laraval un bruit sourd qui se changea bientôt en un affreux tumulte, et, un

1. On donne le nom de *rifle* à une longue carabine dont le calibre très-étroit est à six ou huit pans, et la balle cylindro-conique.

moment après, les Américains se sauvèrent à toutes jambes. C'étaient les nègres, au nombre de plus de deux cents, qui montaient à l'assaut. Les remparts avaient été abandonnés, mais les nègres se ruèrent comme des forcenés dans l'intérieur de la ville et massacrèrent plusieurs Américains. Il fallut que le gouverneur levât le ban et l'arrière-ban de la garnison pour comprimer le désordre. Il en vint à bout.

C'est à Panama que nous vîmes pour la première fois des *gambusinos* ou chercheurs d'or. Ils travaillaient sous les murs mêmes de la ville, au bord de la mer, dont les sables contiennent des parcelles du précieux métal. Je dois dire pourtant que leurs récoltes étaient en général si modiques, que le jeu n'en valait pas la chandelle. Dans le Darien, au contraire, à quelques lieues au sud de Panama, et dans l'intérieur, on a découvert depuis peu de riches gisements aurifères qui sont exploités par plusieurs compagnies françaises, américaines et indigènes.

Dans quelques îles situées à une courte distance de Panama, telles que Taboga et Taboguilla, et surtout dans les îles del Rey, on récolte une grande quantité d'huîtres perlières dont les produits sont livrés au commerce par plusieurs maisons de Panama. La plus importante est celle de M. Hurtado. Cette spéculation est d'un produit assez médiocre.

Dans l'isthme on a découvert également plusie carrières d'émeraudes; mais leur exploitation donné jusqu'à présent de si minces résulta qu'elles sont à peu près abandonnées.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis notre ar vée à Panama, et chacun désirait ardemm s'éloigner de ce séjour pestiféré; enfin *le Tenness* bateau à vapeur de la compagnie américaine s le Pacifique, arrivé depuis deux jours, se disp à repartir pour San-Francisco. Nous étions dé munis de nos tickets de passage, qui heureuseme ne nous coûtèrent que trois cents piastres, au li de quatre cents que nous aurions eu à payer nous étions partis le jour même de notre arrivée un mois auparavant, le billet coûtait cinq cen piastres. Cet abaissement du prix ordinaire ava pour cause le petit nombre de passagers pressé de quitter l'isthme, et le prochain départ d *l'Isthmus*, autre bateau arrivé presque en mêm temps que *le Tennessee* à Panama. Ces même tickets, dans les premiers jours du mois de juillet au plus fort du choléra, s'étaient vendus jusqu' mille piastres, et ceux de l'entre-pont cinq cen (cinq mille et deux mille cinq cents francs).

CHAPITRE IV.

grand Océan. — *Le Tennessee.* — Traversée de Panama à San-Francisco.

Nous étions au plus une trentaine de passagers chambre; l'entre-pont, au contraire, était en-mbré : là tout le monde couchait pêle-mêle dans s espèces d'étagères à trois compartiments gar-s de matelas suffisamment durs et malpropres; ais les américains en voyage n'y regardent pas de près. D'abord ils ont pour habitude de se cou-her tout habillés, le chapeau sur la tête et les ottes aux pieds, et il leur est à peu près indiffé-nt d'avoir un homme, un chien ou un pourceau our compagnon de couchette.

L'arrière du navire, dévolu aux officiers et aux ssagers de goûts plus aristocratiques était occupé r une longue salle à manger flanquée de cabines r les deux côtés. Ces cabines sont très-étroites, contiennent chacune trois couchettes superposées. en résulte que celui qui se hisse à son troisième age est forcé de poser le pied sur le rebord du

lit inférieur, et parfois, si le navire a un peu de roulis, sur la figure du locataire du premier.

De cette salle on descend par un escalier tournant dans un parloir garni de tapis et de divans : c'est le sanctuaire réservé aux dames ; les cabines en sont beaucoup plus spacieuses et plus commodes, dignes enfin de celles qui doivent les habiter. On est tout surpris de voir les Américains, les gens les moins apprêtés du monde et les plus hostiles à toute contrainte, se montrer prévenants et obséquieux auprès du beau sexe ; et ne croyez pas que ce soit chez eux le résultat d'un sentiment chevaleresque ou de cet empressement de mauvais aloi qui s'appelle en France galanterie : cela tient à un système invétéré dans les mœurs nationales, classé dans la catégorie des *proper* et des *improper*, et à un préjugé d'éducation qui s'étend à toutes les classes de la société.

A peine avions-nous débouqué du golfe de Panama, que le capitaine, dans un simple but de distraction, et pour avoir de quoi s'occuper, eut l'heureuse inspiration de faire construire un nouveau rouffle sur le pont. Aussitôt le maître charpentier et ses aides furent mis en réquisition, et l'on procéda sans retard à l'érection de ce monument. Le travail dura jusqu'au jour de notre débarquement ; le capitaine, les officiers, les passagers, tout le monde y mit la main. Chacun trou-

vait tant de plaisir à tailler, à rogner, à scier du bois, qu'on en oubliait tout, excepté les heures de repas. Je ne doute pas que le capitaine, à son voyage de retour à Panama, n'ait fait démolir ce rouffle pour se procurer la satisfaction d'en reconstruire un autre sur un nouveau plan.

Le Tennessee a fait côte il n'y a pas encore un an, destinée trop commune aux navires américains. C'était un excellent pyroscaphe, faisant de douze à quatorze milles par heure. Une seule chose m'étonnait, c'était de ne jamais voir le capitaine faire usage du sextant et pointer sa route sur la carte, comme cela se pratique ordinairement. Seulement je remarquai, comme nous nous trouvions assez fréquemment en vue de la côte, qu'il braquait de temps à autre sa longue-vue, comme si ç'eût été une règle de charpentier, sur certains gisements à lui connus, en observant l'angle que faisait son instrument avec l'axe du navire. De ce mode de relèvement aussi ingénieux que commode, il résulta que nous avions dépassé de près de quatre-vingts lieues l'entrée de la baie de San-Francisco, lorsque le capitaine, qui ne reconnaissait plus ses gisements, se douta de quelque méprise, et fit brusquement virer de bord.

C'est un magnifique panorama que celui de la côte occidentale de l'Amérique centrale et du Mexique. Sous nos yeux défilaient successivement des

promontoires abruptes hérissés de sombres forêts, puis des plages au sable éblouissant, frangées d'arbrisseaux aux vertes coupoles, et à l'extrême horizon, les sommets gigantesques des Cordillères avec leur couronne de neiges éternelles, que le soleil faisait miroiter de teintes nacrées. Il n'y avait pas de jour que l'on ne signalât au large quelque baleinier en chasse, tandis que des baleines et des souffleurs se jouaient dans le sillage du *Tennessee*; d'autres fois notre approche jetait le désordre dans une armée de poissons volants, et il fallait les voir s'échapper de la mer comme les oiseaux effarouchés d'une volière, et chercher un nouvel abri sous quelque vague lointaine.

Douze jours après notre départ de Panama, nous atteignîmes le port de San-Diego, où *le Tennessee* avait à se ravitailler de charbon. San-Diego est une des quatre premières missions fondées par les jésuites en Californie. Sa latitude nord est de 32° 39′ 30″, et sa longitude ouest du méridien de Paris de 119° 37′ 13″. Le climat en est admirable et la température tellement douce, qu'on y récolte en même temps les céréales et les fruits de l'Europe et les principales productions tropicales, telles que le riz, la canne à sucre, le café, l'indigo, le tabac, etc., etc. Le *Pueblo*, ou chef-lieu, est situé à l'extrémité nord-est de la baie, qui forme comme une espèce de lac avec des bancs de sable et des

îlots couverts de roseaux. La hauteur de la marée y est en moyenne de 1^m,50. La mission est éloignée de plus de deux lieues du Pueblo.

Le Tennessee mouilla son ancre à quelques encâblures d'une côte à pic, mais parfaitement abritée. A un demi-mille de notre avant s'ouvrait une anse dominée par une grève sur laquelle apparaissaient des hangars, puis quelques groupes de maisons, et tout à côté un cimetière. Notre *purser* descendit à terre pour faire embarquer du charbon. Il y fit aussi l'emplette de cinq bœufs pour la livraison desquels il eut maille à partir avec le vendeur, qui refusait de s'en dessaisir après en avoir reçu le prix. Enfin l'affaire s'arrangea au moyen de quelques piastres données en sus de la somme stipulée, et d'une escarmouche à coups de poings où tout le monde eut le dessous, grâce à une exorbitante consommation de brandy. On n'a pas d'idée de l'air d'hébétement et de stupéfaction profonde d'un bœuf suspendu à l'aide d'une sangle à un palan de vergue pour être hissé dans l'entre-pont d'un navire; le plus récalcitrant se laisse faire sans la moindre opposition, et reste comme un chevalet planté sur ses quatre pieds à l'endroit où on le dépose.

CHAPITRE V.

La Californie. — Arrivée à San-Francisco. — Sacramento. — Les *placers*. — Mœurs des mineurs. — Procédés d'extraction.

Notre chargement de charbon nous retint trois jours à San-Diego, après quoi nous reprîmes la mer. L'erreur du capitaine, qui prenait une côte pour une autre, retarda de deux jours notre débarquement à San-Francisco. Là, nous étions attendus par des compatriotes, et en mettant pied à terre nous n'eûmes qu'à nous installer dans le logement qui nous avait été préparé d'avance.

Le choléra régnait dans la ville, nous dit-on à notre arrivée; était-ce plutôt le choléra que toute autre maladie endémique? c'est ce que je n'oserais affirmer. Le fait est qu'il y mourait une trentaine de personnes par jour. Cette circonstance diminua quelque peu l'attrait que nous offrait un séjour acheté au prix de tant de fatigues, et il fut décidé que nous remettrions à une époque plus favorable l'étude de cette merveilleuse cité, bazar de toutes les nations du globe, création spontanée comme

une de ces œuvres fantastiques des *Mille et une Nuits*. Notre principale ambition, d'ailleurs, était de voir avant tout cette terre produisant l'or par efflorescences, comme en Europe se produit l'herbe des champs, ces fleuves semblables au Pactole, et ces ruisseaux qui naissent comme les puissants de la terre, dans des couches d'or. En conséquence, huit jours après notre arrivée, nous arrêtions notre passage à bord d'un des nombreux bateaux à vapeur qui font le trajet entre San-Francisco et Sacramento, notre intention étant de commencer notre exploration par les *placers* du nord, avant de visiter ceux du sud, en remontant le San-Joaquim.

Sacramento est la seconde ville de Californie; sa population actuelle dépasse quarante mille âmes. Construite sur la rive gauche du fleuve, à l'endroit même où se groupèrent les tentes et les habitations rustiques des premiers chercheurs d'or, elle est devenue, par son heureuse situation, l'entrepôt des denrées du nord et le marché par où s'écoulent la plupart des marchandises qui arrivent à San-Francisco. Rien n'est comparable à l'activité qui règne dans cette future capitale de l'intérieur; c'est un mouvement perpétuel d'hommes et d'animaux de trait. Les quais sont encombrés de tonneaux et de caisses, et, sur un espace de plus d'un quart de lieue, le fleuve est obstrué de navires et de bateaux de toute grandeur.

Deux jours après nous étions rendus à Marysville, cité de quinze mille âmes, construite à l'embranchement des rivières la *Plùme* et la *Yuba*. Nous cessâmes là notre navigation sur le fleuve pour entreprendre un premier voyage d'exploration dans l'intérieur. A Marysville, nous vivions déjà au milieu des mineurs qui se rendaient chaque matin à leurs *claims*, établis à proximité des rivières que je viens de nommer et de leurs affluents. Sur toutes ces rives, le sol violemment tourmenté, des excavations profondes, les eaux détournées de leur cours naturel par des barrages, des endiguements, des travaux gigantesques qu'une avidité frénétique pouvait seule faire entreprendre et accomplir, témoignent du passage des chercheurs d'or : de distance en distance, et dans le lointain, jusqu'à perte de vue, apparaissent des tentes, des huttes de feuillage et des camps entiers, où chaque travailleur trouve un abri contre les chaleurs du jour et un lieu de repos pour la nuit.

Rien de saisissant, de pittoresque comme l'aspect soudain de ces villes improvisées où règne le silence durant les heures de travail, illuminées de feux pendant la nuit, et où retentissent à ces heures consacrées au repos les clameurs bruyantes des mineurs qui cherchent dans le délire de l'ivresse l'oubli des fatigues de la journée, tandis que d'autres y célèbrent leurs succès.

Des détonations d'armes à feu se mêlent fréquemment à ce tumulte de l'orgie, et le plomb meurtrier, dirigé au hasard, va souvent frapper le travailleur paisible endormi sous sa tente.

Chacune de ces habitations reste constamment ouverte, quoique la fortune de son propriétaire, sa poudre d'or, y soit exposée à tous les yeux, renfermée dans un sac en peau de daim suspendu à l'une des solives du faîte, et il est presque sans exemple qu'un étranger ait osé pénétrer sous une tente pour commettre un vol. Ce respect de la propriété d'autrui est dû à la mise en vigueur de la loi de *Lynch*, dont j'aurai occasion de parler plus loin.

Dans chaque camp on trouve des restaurants, des cafés, des magasins fournis de toute espèce de marchandises, dont les patrons sont spécialement chargés de la surveillance du camp durant les heures de travail. Ces divers établissements absorbent à eux seuls la plus grande partie des bénéfices des mineurs; car ils vendent leurs articles à des prix très-exagérés, nonobstant la concurrence. Mais ce qui ruine à leur tour ces industriels, c'est le jeu, dont la passion produit encore plus de ravages dans les campagnes qu'à San-Francisco, où elle s'est considérablement refroidie.

Chaque soir, les tables de *monte* sont assiégées par des masses compactes de joueurs de toute nation,

dont la prunelle est rivée aux cartes que retourne le banquier. Des sommes énormes en monnaie, en lingots, en poudre d'or, disparaissent sur le tapis vert, sans qu'il s'échange une parole, sans qu'un signe, une simple contraction des muscles du visage trahissent la joie ou le désespoir des joueurs. Dans les premiers temps de l'occupation, des mises de dix et même de vingt mille piastres sur une seule carte n'étaient pas rares, et le perdant ne paraissait pas plus affecté que s'il se fût agi d'une simple bagatelle. Les enjeux sont beaucoup moins élevés aujourd'hui, et la masse d'une banque ne va guère au delà de dix mille piastres.

Les plus intrépides de tous les joueurs sont sans contredit les Mexicains. Il est aisé de les reconnaître à leurs vêtements déguenillés, sur lesquels retombe un *sarape* aux vives couleurs, symbole d'orgueil et de pauvreté, qu'ils drapent avec une majesté antique. Un *sombrero* aux larges bords s'abaisse sur leurs yeux, et voile un regard aigu comme une lame de poignard, qui se promène alternativement du banquier qui taille au monceau d'or rassemblé devant lui. Leur main crispée serre convulsivement le manche de la *navaja* passée dans leur ceinture, et malheur au banquier s'ils découvrent ou même soupçonnent la moindre fraude dans sa manière de tirer les cartes.

La *navaja* (long couteau) et le *revolver* (pistolet tournant à cinq coups) ensanglantent fréquemment ces drames de chaque nuit. Rien n'arrête le Mexicain qui se croit atteint dans son orgueil ou dans son intérêt; il frappe, et sa main est sûre comme son coup d'œil. Quant au banquier, il ne possède pour défendre son or, objet de toutes les convoitises, que l'éternel revolver, ce compagnon inséparable de l'Américain aux mines. Cette arme est toujours à sa portée, le plus souvent même sur la table, à côté de sa masse, et il n'hésite nullement à en faire usage au moindre signe d'hostilité. Ces maisons de jeu sont, en général, de véritables coupe-gorges dont on ne sort qu'après avoir été détroussé par les banquiers, sans compter les détrousseurs de la rue qui vous attendent au premier carrefour, pour peu que la fortune vous ait été favorable.

Les *placers*, ou terrains aurifères, portent le nom de mines du Nord et de mines du Sud, selon que vous remontez la vallée du Sacramento, ou que vous descendez dans celle de San-Joaquim, plus étendue que la première, et de plusieurs milliers de pieds moins élevée au-dessus du niveau de la mer.

Les travaux sont généralement suspendus dans les mines du Nord pendant toute la saison d'hiver, à cause des pluies continuelles. L'or s'y trouve en-

foui dans la terre à différentes profondeurs; on le trouve même à la surface, par fragments isolés ou adhérents au quartz. Cette terre est partout d'une couleur jaunâtre et mélangée de gros gravier. Des filons de schistes, disposés par couches verticales, parcourent les parties montagneuses du plateau, et dans leurs anfractuosités se rencontrent parfois des amas de métal du poids de plusieurs livres.

Ces fragments affectent, en général, la forme capricieuse des scories des forges ou de plomb fondu qui jaillirait au hasard; cela semble confirmer la supposition qu'ils sont le résultat d'une fermentation volcanique qui, après les avoir mis en fusion dans le sein de la terre, les fait transsuder à la surface.

Dans les *placers* du Sud, au contraire, l'or se montre plus rarement par fragments détachés, tant dans la vallée du San-Joaquim que dans la partie montagneuse. On le rencontre presque toujours par filons encastrés dans des couches granitiques, d'où on ne parvient à l'extraire qu'à l'aide de la mine.

Les rivières et les torrents qui arrosent les deux plateaux roulent également des paillettes et des fragments d'or, dont la grosseur varie depuis la tête d'une petite épingle jusqu'à des morceaux du poids de plusieurs onces. Leur volume augmente à mesure qu'on remonte ces rivières, phénomène

dont l'explication est des plus simples; car ces eaux, qui prennent toutes naissance dans la Sierra-Nevada ou dans les hauteurs qui l'avoisinent, entraînent au loin les parcelles légères du métal, laissant sur place celles d'un poids plus considérable.

Les rivières sont presque toutes aurifères. Pour les explorer, on commence par détourner les eaux de leur cours naturel au moyen de digues et de barrages, et on leur creuse un lit nouveau. Ce travail une fois accompli, il reste encore à enlever de l'ancien lit d'épaisses couches de sable et de vase à travers lesquelles l'or, par sa pesanteur spécifique, s'est infiltré pour se déposer sur le roc qui en fait la base. Cette opération présente presque toujours de si grandes difficultés, qu'elle ne peut être accomplie que par des sociétés nombreuses. Ceux qui entreprennent ce travail dans une partie montagneuse se contentent souvent de détourner une petite portion des eaux, qu'ils font retomber en cascades sur des assises échelonnées en escaliers, où elles déposent en passant des parcelles et de la poudre du précieux métal.

Les grandes associations de travailleurs sont généralement formées d'Américains, doués de plus d'activité, de persévérance et de ressources pécuniaires que les travailleurs des autres nations. Une de ces associations a exécuté un barrage gigantesque sur

l'American-river, et a pu employer pendant trois mois, à raison de six et huit piastres par jour, de nombreux travailleurs étrangers, parmi lesquels on comptait beaucoup de Français.

Nos compatriotes ont également tenté maintes fois de se réunir pour entreprendre de grands travaux; mais ils ont toujours cédé au découragement qui remplaçait chez eux une ardeur immodérée ou aux divisions intestines qui les séparaient brusquement au moment de recueillir les fruits de leur entreprise. Une seule de ces sociétés avait résisté à ces deux dissolvants. Établie sur le Stanislaüs-river, non loin du camp des Sonoriens, elle commençait déjà à s'enrichir, lorsqu'une horde américaine de la secte des Mormons s'empara de ses travaux après un combat sanglant où plusieurs Français restèrent sur la place.

Pour séparer l'or de la terre et des graviers auxquels il est mêlé, on se sert de la *battée*, espèce de cuvette peu profonde, en bois ou en fer battu. Celui qui est chargé de la manœuvrer la remplit d'abord de terre, sur laquelle il verse fréquemment de l'eau pour la délayer, et imprime à l'instrument, comme à un crible, une série de secousses uniformes qui forcent les parties légères à monter à la surface, tandis que le métal reste au fond. Il faut au moins cinq ou six lavages consécutifs pour obtenir le résidu épuré d'une battée. Cet exercice devient

très-fatigant au bout de quelques heures, et un homme exercé ne peut guère épurer plus de cent battées dans sa journée. Parmi les Mexicains de la Sonora, on en voit pourtant qui vont jusqu'à cent cinquante et au delà, dans le même espace de temps.

L'emploi de la battée exige ordinairement l'association de deux individus, dont l'un creuse la terre qu'il met en tas, pendant que l'autre la crible. Un autre instrument dont on se sert aussi pour séparer l'or de la terre, est le *rocker*, appelé également *berceau*, parce qu'il en a la forme et qu'on lui en imprime les oscillations. Il est divisé en trois compartiments horizontaux, dont le dernier est un assemblage croisé de bandes de fer assez rapprochées pour ne laisser échapper que l'eau et la vase qui tombent d'en haut. Le compartiment du milieu est un assemblage à peu près semblable, mais plus espacé. La partie supérieure est un crible en tôle destiné à recevoir la terre et le sable, qu'on arrose continuellement.

L'instrument le plus en vogue aujourd'hui sur le bord des rivières est le *long-tom*, qui est une espèce de coffre très-allongé. Un crible forme l'une de ses extrémités, l'autre plonge dans l'eau. Le mineur, armé d'une large pelle, jette continuellement du sable et de l'eau contre ce crible, qui surplombe un baquet divisé en trois degrés, dont le premier arrête les parcelles de métal les plus lourdes, le

second celles plus légères que le flot a enlevées au premier; du troisième, on n'obtient que de faibles résidus à peu près inappréciables.

Ce sont les seuls instruments dont on se serve en Californie pour séparer l'or des matières auxquelles il est mêlé. Toutes les autres méthodes qu'on a voulu leur substituer ont dû être abandonnées, et l'on en est revenu au rocker, à la battée et au long-tom. En Angleterre, en France, aux États-Unis même, on s'est évertué à inventer des instruments qui devaient, assurait-on, simplifier le travail, et y ajouter toutes les garanties et l'infaillibilité de la science. Aucun d'eux n'a réussi. Les nouveaux instruments, une fois mis en jeu, ne fonctionnaient plus ou fonctionnaient mal, par la raison toute simple qu'ils avaient été construits pour la plupart en vue des rivières de l'Europe, dont les richesses minéralogiques se bornent en général à de vieille ferraille.

J'ai parlé précédemment de quatre Français embarqués avec nous à bord du *Dee*, et connus sous les noms des quatre Mousquetaires : ces messieurs emportaient avec eux une machine, un alambic merveilleux, qui digérait tout, excepté l'or. Ils semblaient tellement convaincus du succès qui les attendait en Californie que, si on leur avait alors offert un million pour renoncer à leur voyage, ils l'auraient certainement refusé.

Tout le monde se rappelle cette machine qui a eu l'honneur de figurer en plan, coupe et élévation sur la quatrième page de tous les journaux de Paris, avec un prospectus magnifique où l'on énumérait des milliers d'épreuves faites sur des atomes d'or ensevelis dans des montagnes de sable, et toujours intégralement retrouvés.

Après avoir échappé aux dangers de la terre et de la mer, la machine arrive enfin saine et sauve en Californie. Transportée quelques jours après sur les rives de la Yuba, et dressée à grands efforts aux regards stupéfaits des habitués du rocker et de la battée, on lui donne sa pâture favorite, de la terre saturée d'or.

La roue tourne : rien ne paraît, ni sable ni or. Trois jours se passent ainsi en essais infructueux; la machine avait perdu ses facultés digestives. Enfin, le quatrième, un des associés, impatienté, lui donna un croc-en-jambe, et la fit rouler au fond d'un précipice, où elle restera jusqu'à ce que le temps et les orages en aient fait justice.

Plus tard, j'ai retrouvé ces messieurs; leur association s'était brusquement disloquée avec la perte de leurs espérances. D'Artagnan seul avait tenu bon, et, sur le champ de bataille témoin de sa défaite, il avait vaillamment saisi la battée et travaillé à refaire sa fortune avec les seules ressources de deux bras solides et d'un courage à toute

épreuve. Porthos s'était fait sommelier dans un hôtel de San-Francisco. Aramis tenait boutique à Marysville, et le docteur avait pris passage sur un bâtiment qui retournait en Europe.

Peu de mois avant cette épreuve, une drague gigantesque, qui devait rendre inutiles les barrages, les endiguements et autres travaux préparatoires, avait été transportée en Californie aux frais d'une compagnie formée pour l'exploitation des rivières aurifères. Cette drague avait coûté des sommes normes, tant à établir qu'à transporter à travers l'isthme. Son succès semblait si peu douteux, qu'à Panama des spéculateurs américains en offrirent jusqu'à deux cent mille piastres (un million de francs). L'offre fut rejetée.

La drague, une fois arrivée en Californie et mise à l'épreuve, fut presque aussitôt abandonnée. Elle enlevait très-bien, il est vrai, la vase et le sable des rivières peu profondes, mais pas le moindre atome d'or, parce que ce métal, comme je l'ai dit plus haut, s'infiltre à travers les couches supérieures et se dépose sur le roc qui leur sert de base.

Jusqu'en 1851, chaque mineur étranger, pour avoir le droit de travailler sur le terrain des mines, était tenu de payer au gouvernement une somme de vingt piastres par mois. Moyennant cette redevance, on lui permettait l'exploitation d'un *claim*, terrain de trente pieds de façade le

long d'un cours d'eau, et d'une longueur illimitée en arrière. La redevance a été abaissée et n'est plus que de trois piastres, ce qui occasionne des troubles assez fréquents, parce que les shérifs, ne comprenant pas les langues étrangères, emploient presque toujours la force brutale pour lever cette dîme; mais la délimitation n'en subsiste pas moins.

Le mineur jouit de son terrain aussi longtemps que cela lui plaît, à la seule condition de ne pas le laisser en friche, parce qu'un autre alors aurait le droit de s'en emparer. Il peut également changer de *claim* et s'établir sur un autre point, toujours en se renfermant dans la limite prescrite, et en n'empiétant sur les terres d'aucun de ses voisins. Il lui suffit, pour indiquer qu'il a fait choix d'un autre emplacement, d'y déposer ses outils de travail, où d'y afficher la date de son entrée. Cette prise de possession est valable pour trois jours seulement, au bout desquels, s'il n'a pas commencé ses travaux, un autre a le droit de s'emparer de sa place.

Si un mineur a détourné le cours d'un ruisseau, l'exploitation du lit mis à sec lui appartient en entier. Il en dispose à son gré et peut le vendre comme une propriété légalement acquise. J'ai connu un Français qui avait vendu pour une somme de quatre mille piastres le lit mis à sec d'un petit ruisseau tributaire de la Plume.

Nonobstant les divers usages que je viens de citer, et qui ont force de loi sur le territoire des mines, la justice, qui devrait être la même pour tout le monde, favorise généralement les Américains aux dépens des étrangers. Un *trou* productif est toujours convoité par ceux qui exploitent un *trou* voisin qui l'est moins. De là des altercations, des voies de fait, et parfois des batailles rangées que se livrent les propriétaires des claims limitrophes, assistés de leurs nationaux qu'ils sont allés recruter de tous côtés. Si dans ces engagements les Américains ont le dessous, ce qui leur arrive à peu près toutes les fois qu'ils ne sont pas en nombre supérieur, ils trouvent encore le moyen, soit en gagnant les shérifs, soit par une ruse quelconque, de s'approprier le bien d'autrui. Mais selon leur maxime :

Dolus an virtus, quis in hoste requirat?

Il y a deux ans environ, cinquante Français, propriétaires d'un claim très-productif situé au sud de Mokelumnés, furent attaqués par deux cents Américains qui voulaient s'emparer de leur terrain. Après plusieurs combats où les Américains furent très-maltraités, ceux-ci, bien résolus à s'approprier l'objet de leur convoitise, usèrent de ruse, et proposèrent aux Français de faire décider la question en litige par le juge de paix.

Cette offre fut acceptée, et pendant que les Français, sans défiance et forts de leurs droits, se rendaient désarmés au chef-lieu pour y entendre la sentence prononcée par le juge, les deux cents Américains s'emparaient de leur terrain, après avoir tué ou blessé le petit nombre de Français qui le gardaient. Cette affaire eut un grand retentissement dans toute la Californie; le consul français s'en mêla, et le gouverneur de San-Francisco voulut bien reconnaître que le droit n'était pas entièrement du côté des Américains. Le résultat fut pourtant que ces derniers restèrent en possession du terrain.

Tout ce qui a été rapporté jusqu'à présent sur le produit des terrains aurifères de la Californie est entaché d'exagération, quand l'imagination seule n'en a pas fait les frais. On a parlé de quinze ou vingt piastres par jour, que chaque mineur devait naturellement recueillir de son travail. L'importance des résultats est, en moyenne, bien inférieure à ce chiffre. Qu'un mineur récolte pendant quinze jours, un mois, mettons deux mois, si l'on veut, la valeur d'une once d'or ou même au delà par jour, cela n'a rien d'impossible; mais il est à parier que pendant les mois suivants ses récoltes journalières ne s'élèveront pas à plus d'une piastre, parce que le terrain est épuisé.

Il arrive parfois qu'un mineur, après avoir travaillé toute une saison, ne recueillant d'or que ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim, tombe par hasard sur ce que les Américains appellent *pocket*, une poche, un trou contenant plusieurs livres pesant d'or. A l'instant, toutes ses misères sont oubliées, et il se remet au travail avec une nouvelle ardeur. Malheureusement les poches bien remplies sont rares, et le mineur dépense à en chercher une nouvelle tout l'or qu'il a retiré de la première.

La plus belle trouvaille que j'aie pu constater pour l'avoir vue a eu lieu dans les placers du Sud, à Mokelumnés. Quatre Français, des méridionaux, arrivés la veille, venaient d'arrêter un claim. Au troisième ou quatrième coup de pioche, l'un d'eux mit à découvert un bloc d'or d'une finesse et d'une pureté admirables. Deux des associés se détachèrent aussitôt pour aller vendre leur *pepite* à San-Francisco, pendant que les autres continuaient les fouilles.

Le morceau d'or pesait plus de neuf livres, et fut vendu de quatorze à quinze mille francs, dont une partie fut employée à l'achat de nouveaux outils et de provisions pour l'avenir. De retour à Mokelumnés, les associés reprirent la pioche avec l'espoir d'une nouvelle aubaine; mais la fortune se montra sourde à leurs vœux, et au bout de

quelques mois il leur restait de leur premier coup de filet à peine de quoi vivre.

Ce fait et mille autres prouvent que les mines d'or de la Californie ne sont autre chose qu'une loterie dont un travail forcé et la perte de la santé sont l'enjeu. On compte les gagnants, le nombre des perdants est incalculable.

Les mineurs favorisés de la fortune sont ceux qui se retirent à la fin d'une saison avec deux ou trois mille piastres de bénéfice, et il y en a peu; il en est de plus favorisés, mais le nombre en est moins grand encore : ce sont ces mineurs que la fortune aveugle a conduits vers un des réservoirs naturels où l'or, échappé des fournaises volcaniques, s'est coagulé en masses du poids de quinze ou vingt livres. La ville de San-Francisco s'en émeut pendant un mois, et les curieux se succèdent sans interruption devant le comptoir du banquier qui a eu le privilége d'échanger des espèces contre les lingots.

Les bruits de trouvailles miraculeuses qui circulent de temps en temps en ville, mais dont on serait embarrassé de donner la preuve, ne sont le plus souvent qu'un appât pour encourager les émigrations aux mines; cela fait aller le commerce. Les Américains font de la publicité à leur manière, et ce n'est pas la plus mauvaise.

Ainsi, lorsqu'ils annoncent à grand renfort de

journaux que dans le courant du mois ils ont expédié pour vingt millions de matière d'or, ils se gardent bien d'ajouter que c'est la récolte de près de deux cent mille travailleurs, et qu'à ce compte chacun de ces travailleurs n'aurait pas recueilli la valeur d'une piastre par jour.

Je n'ai parlé ici que des mineurs réguliers, d'hommes soumis aux lois de la société des mines. Il en est d'autres encore, bandits de profession, chercheurs d'or occultes, qui vivent au centre des forêts ou retirés dans des gorges inaccessibles, convicts de Sydney ou assassins échappés des *presidios* du Mexique ; ils ne marchent qu'armés d'une longue carabine, le pistolet dans la ceinture et le couteau à la guêtre. A eux les trésors les plus cachés que recèle la terre ! à eux la dépouille du voyageur qui s'égare dans des sentiers inconnus !

Au milieu de la nuit, dans ces maisons de jeu qu'alimentent les camps et les villes nouvellement fondées, on se trouve quelquefois face à face avec des physionomies accentuées à la manière des bêtes fauves, sur lesquelles le hâle s'est incrusté en couches indélébiles. Une cruauté froide se lit dans leurs regards, que la moindre émotion illumine de lueurs sinistres. Ils jettent l'or à poignées sur ce tapis vert qui engouffre tout. Un moment après vous les cherchez, ils ont disparu ; mais le lendemain, à quelques pas du camp, on

rencontre le cadavre dépouillé d'un joueur attardé, ou bien le bruit se répand qu'une ferme voisine a été pillée dans la nuit, et que le *ranchero* et sa famille ont été assassinés.

L'étendue des régions aurifères constatées jusqu'à présent en Californie peut s'évaluer à environ huit cent milles américains de superficie, compris entre les 37e et 40e degrés de latitude nord, la Sierra-Nevada à l'est et les monts Californiens à l'ouest. Le nombre des mineurs ne s'élève pas à moins de cent cinquante ou cent quatre-vingt mille, au nord et au sud.

Outre les mines d'or, la haute Californie possède encore des mines de mercure, dont quatre sont en ce moment en pleine voie d'exploitation; on les désigne sous les noms d'Almaden, de Guadalupe, de San-Antonio et de Chabonia; cette dernière est réputée la plus productive. Ce sont des compagnies américaines qui ont entrepris cette exploitation, et l'on évalue déjà les bénéfices à des sommes considérables.

De vastes prairies émaillées de fleurs blanches et des forêts de chênes gigantesques s'éparpillent de toutes parts sur l'immense plaine qui renferme les terrains aurifères. La végétation y est d'une force et d'une activité merveilleuses. Il n'est pas rare d'y rencontrer des arbres de quarante et même cinquante pieds de circonférence.

Des troupeaux de daims, d'antilopes et de chevreuils parcourent cette riante vallée et viennent, au déclin du jour, s'abreuver aux sources d'eaux limpides qui jaillissent du sein des montagnes. On y rencontre aussi des ours noirs et bruns qui cheminent assez souvent par couples; bonnes gens au fond, mais irascibles et chatouilleux sur le point d'honneur, il ne faut pas les déranger si l'on n'est en nombre et parfaitement armé.

Le plus terrible, le plus implacable de ces tyrans des forêts est certainement l'ours gris, dont le nom seul fait frémir les chasseurs les plus intrépides. Endormi pendant des semaines et même des mois entiers dans une caverne pavée de débris d'ossements, il n'en sort que pour attaquer tout ce qui se présente à lui.

L'homme est l'ennemi auquel il s'acharne de préférence, comme s'il devinait en lui le seul être de la création capable de lui résister et de le vaincre. Pour le poursuivre, il abandonne une proie assurée; aucun obstacle ne l'arrête; sous sa patte puissante, il brise les jeunes arbres, les bambous épais qui s'opposent à son passage; il traverse les fleuves à la nage et fracasse les embarcations les plus solides. Malheur à l'homme qu'il est parvenu à atteindre : d'un seul coup de griffe il lui arrache la moitié de la tête avec une

épaule, ou bien il le saisit entre ses muscles d'acier et lui fait craquer les os dans un suprême embrassement.

Les Américains, en général, mais surtout ceux qui viennent du Kentucky, sont remarquables par leur habileté au tir, non au vol ou à la course, mais à la posée, sur un but immobile. Armés du *rifle*, dont la portée ordinaire est de plus de mille mètres, ils s'embusquent pour attendre l'ours, et lui tirent au cœur. Bien rarement il suffit d'une seule décharge pour abattre ce monstrueux animal. Quoique blessé à mort, il marche droit à ses assaillants, et ne cesse de combattre que lorsque la perte de son sang ou de nouvelles blessures le font tomber sans vie. J'ai mangé ma part d'un ours brun pesant plus de douze cents livres. C'était un vieil ours, un des patriarches de la forêt; il avait le cœur traversé comme un crible, et les chasseurs m'ont assuré qu'il s'était défendu près d'une heure encore après avoir reçu cette terrible décharge.

Les placers étaient naguère encore le plus beau pays de chasse du monde; le gibier semblait y renaître à mesure qu'on l'exterminait. Aussi fallait-il voir les rues de San-Francisco les jours de marché: c'étaient des ours par demi-douzaines, des daims, des chevreuils par rangées de trente et quarante, des montagnes de lièvres, de perdrix, d'oies

et de canards sauvages. Cette surabondance ne fait que décroître de jour en jour, et pour trouver du gibier les chasseurs sont obligés de s'écarter de plus en plus des endroits habités.

Il existe une tradition très-répandue parmi les chasseurs des *placers*, c'est celle d'un vieux chasseur américain du nom de Lennox, qui a passé la plus grande partie de son existence au milieu des forêts de la Californie, chassant avec les Indiens, qui le vénèrent comme un être surnaturel, et doué d'une adresse sans égale à la carabine. On raconte de lui des choses merveilleuses, telles que la destruction, à l'aide de sa seule carabine, d'une peuplade tout entière d'Indiens féroces.

La vieillesse, assure-t-on, n'a éteint chez lui ni la vigueur ni l'agilité, et il franchit des espaces immenses avec la rapidité d'une antilope. On ne le rencontre que dans les lieux les plus déserts, loin des habitations des hommes blancs, et toujours vêtu d'un costume pittoresque entièrement composé de peaux de daims, avec une plume d'aigle à son chapeau.

Un danger inséparable des expéditions à travers les forêts et les hautes herbes des prairies, c'est la morsure du *cascabel* ou serpent à sonnettes. On en rencontre très-fréquemment, tapis auprès des troncs d'arbres ou roulés sur eux-mêmes au soleil,

sur les plateaux élevés. Leur morsure devient plus dangereuse à mesure que vous avancez vers le sud. Dans le nord, ils semblent engourdis, et le venin qui coule à travers leurs incisives n'est pas toujours mortel. Dans une chasse que nous avions entreprise aux environs de Springfield, un de nos compagnons fut piqué au doigt par un serpent à sonnettes, au moment où il essayait de se hisser au sommet d'un rocher. Au cri qu'il poussa, nous accourûmes. Le pauvre garçon nous montrait son doigt ensanglanté ; il paraissait très-effrayé. Heureusement nous avions avec nous un ancien élève en pharmacie, insupportable bavard, qui décorait d'un nom grec toutes les mauvaises herbes que nous rencontrions, et sentait le laboratoire à une lieue de distance. Cette fois pourtant, sa science plus ou moins vraie nous fut d'une grande utilité, car il parvint à rassurer et même à guérir le malade avec des infusions ou des compresses d'alcali. Plusieurs morsures de serpents à sonnettes ont été guéries par l'application de ce seul remède.

Le puma, appelé encore catamont, espèce de lion sans crinière; le jaguar, le renard bleu, rouge et noir ; le loup des prairies, le blaireau, le porc-épic, le hérisson et le coati, petite bête farouche à queue touffue, à grosse tête et dont l'aboiement est bref et aigu, animaux que l'on rencontre de temps en temps sur les placers, fuient tous à

l'approche de l'homme. Les écureuils gris sautent de branche en branche et se réunissent en conciliabules au faîte des arbres; des oies, des canards sauvages volent par longues phalanges au haut des airs, et le bruit de vos pas fait lever des compagnies entières de petites perdrix huppées et de courlis au cri plaintif. Le dindon sauvage, le *wapo* (petite espèce d'autruche de prairie), le faisan commun et doré, le coq de bruyère font leurs nids au milieu de massifs d'arbres au bas des coteaux et sur le bord des rivières; et, chose merveilleuse! les lièvres, de véritables lièvres avec des oreilles démesurées, vous regardent très-tranquillement passer à côté d'eux, et se dérangent à peine lorsque le plomb meurtrier vient à siffler à leurs oreilles.

CHAPITRE VI.

Description de la haute Californie. — Souvenirs historiques. — Indigènes. — Détails de mœurs.

Notre curiosité avait été d'abord absorbée par les *placers*. Ce ne fut qu'après être revenus de notre étourdissement, que nous songeâmes à observer le pays. Quand la Californie ne produirait pas d'or, elle mériterait d'être explorée pour elle-même. Nous assistions au travail des chercheurs d'or comme on assiste dans la galerie à une partie de jeu frénétique et obstinée; et nous n'en trouvions ensuite que plus de plaisir à étudier les divers aspects de cette contrée si nouvelle pour nous.

La Californie se divise en deux parties, la haute et la basse, appelées encore la nouvelle et la vieille. La première, que nous parcourûmes souvent, s'étend du 32ᵉ au 42ᵉ degré de latitude septentrionale : elle est bornée au nord par le territoire de l'Orégon; à l'est, par une ligne droite partant de la Sierra-Verde, où sont les sources de l'Arkansas, et aboutissant aux monts Taos et Anahuac; au sud, par la rivière Gila et le golfe de Californie;

à l'ouest, par l'océan Pacifique. Elle était, du temps de la domination mexicaine, divisée en quatre districts: ceux de Monterey et de San-Diego au sud, de San-Francisco et de Santa-Barbara au nord. Le siége du gouvernement était fixé à Monterey. Cette petite cité, dont la population ne dépasse pas quinze cents âmes, s'élève sur le penchant d'une colline qui fait face à la mer. Elle se compose de deux rues parallèles et de quelques groupes de maisons dispersées dans la plaine. Rien n'est plus attrayant que son aspect. Une pelouse naturelle, parsemée de fleurs sauvages, s'étend comme un tapis de verdure à partir de ses dernières maisons jusqu'à sa baie arrondie en hémicycle. Sa population, citée jadis comme la plus joviale et la plus hospitalière du monde, est devenue, depuis que les Américains y ont importé leur esprit mercantile et leurs mœurs puritaines, aussi roide et aussi sombre qu'elle était auparavant rieuse et folâtre avec son général brodé sur toutes les coutures, sa garnison de trente-cinq soldats paresseux comme des lézards, ses jolies filles et son clergé tolérant.

Chacun des districts que je viens de citer possédait, outre son chef-lieu, un *presidio*, ou forteresse, qui concourait à sa défense. C'était un rectangle de deux cents mètres de front, environné d'un fossé, avec un rempart de cinq mètres de haut sur un

d'épaisseur, et des bastions percés de meurtrières aux quatre angles. Chaque presidio était muni d'une douzaine de canons de petit calibre, susceptibles de mettre en déroute des Indiens armés d'arcs et de flèches, mais sans défense contre une simple batterie de campagne ou contre le plus petit bâtiment de guerre. Dans l'intérieur se trouvaient une caserne pour les soldats, des logements d'officiers, un arsenal très-bien fourni en vieilles carabines hors de service, et un magasin de vivres où la garnison pouvait danser tout à son aise. Ces presidios n'existent plus qu'à l'état de ruines; leurs bastions démolis jonchent le sol, et leurs canons, dévorés par la rouille, gisent épars à côté de leurs affûts pourris.

La population blanche de la haute Californie, avant l'occupation américaine, était évaluée à cinq mille individus appartenant à diverses nations dans les proportions suivantes :

Californiens descendant d'Espagnols....	4000
Américains des États-Unis............	360
Anglais, Écossais, Irlandais..........	300
Espagnols d'Europe..................	80
Français............................	80
Allemands, Italiens, Portugais, Sandwichiens..............................	90
Colons mexicains....................	90
Total...........	5000

Les Américains étaient généralement fixés à Branciforte, les Anglais et les Espagnols à Monterey et à Santa-Barbara, les Français à Monterey et au pueblo de los Angeles.

Outre les *pueblos* (villes ou bourgades), il y avait encore les *ranchos* (fermes), où habitaient les colons avec leurs familles, leurs domestiques et leurs Indiens cultivateurs, et enfin les missions, au nombre de vingt-deux, fondées par les jésuites en 1698, et dirigées, après l'expulsion de ceux-ci sous le règne de Charles III, par les pères franciscains. Elles avaient été créées dans le but de soumettre les nations indiennes au gouvernement espagnol, en les initiant aux mystères de la religion chrétienne, entreprise téméraire en apparence, mais dont le caractère paisible et bienveillant des Indiens justifia toutes les prévisions. Vingt mille Indiens peuplaient alors les missions; employés à l'agriculture ou à des travaux peu pénibles, ils s'étaient attachés aux bons religieux, surtout depuis la prospérité des missions élevées par leurs mains. Ils ne les appelaient jamais que *mi padre* (mon père), et ceux-ci ne leur répondaient que par le doux nom de *hijo* (fils). Ce mode de conversion, contre lequel on a tant crié, vaut bien, je crois, celui du gouvernement si populaire des États-Unis, qui a inspiré aux Indiens la passion des liqueurs fortes, et a profité de leur ivresse pour les déposséder de

la terre où reposaient les ossements de leurs ancêtres.

La haute Californie renfermait vingt-deux missions, dont voici les noms en allant du sud au nord :

San-Diego, San-Luiz-Rey, San-Juan-Campistrano, San-Gabriel, San-Fernando, San-Buenaventura, Santa-Barbara, Santa-Inès, la Purissima Conception, San-Luiz-Obispo, San-Miguel, San-Antonio, Nostra-Señora-de-la-Soledad, Del-Carmelo, San-Juan-Baptista, Santa-Cruz, Santa-Clara, San-Jose, Dolores-de-San-Francisco, San-Rafaël, San-Francisco-Solano.

Les missions étaient toutes construites sur un plan uniforme. C'était un quadrilatère de cent cinquante mètres de côté, avec une cour intérieure ornée de fontaines et plantée d'arbres. Tout autour régnait une espèce de vérandah, galerie couverte où se trouvaient les logements des moines, les écoles et les ateliers de travail. L'église occupait une des ailes de l'édifice; le long des autres s'étendaient les salles du monastère, dont quelques-unes servaient de retraite aux jeunes Indiennes. Chaque mission avait sa garnison de quatre dragons avec son commandant, logés dans un bâtiment situé en dehors du mur d'enceinte, force militaire qui suffisait à la défendre contre les Indiens maraudeurs. De ces missions il ne reste que des ruines dépeu-

plées; la croix de pierre est encore debout, mais le temple est muet, et lorsqu'en parcourant ces voûtes solitaires on rencontre un pauvre Indien couché sur des haillons, on se demande s'il n'est pas venu revoir une dernière fois l'asile de sa jeunesse et des plus douces joies de son existence.

Les Californiens étaient les gens les plus oisifs et les plus dissipés du monde. Le jeu, la danse, les courses de taureaux et les combats de coqs absorbaient toute leur existence. Une traite de quarante ou cinquante lieues à cheval ne les arrêtait nullement, dès qu'il s'agissait d'un de leurs amusements favoris. Le Californien, dans son costume pittoresque, avec sa carabine en bandoulière, le couteau à la botte et le *lazo* à l'arçon de la selle, partait au grand galop de son rapide coursier, poussant devant lui quatre ou cinq chevaux en liberté. Lorsque sa monture commençait à se fatiguer, il jetait le lazo à un des chevaux en liberté, qu'il montait à son tour, et relayait de la sorte jusqu'au lieu du rendez-vous.

Le lazo, dont l'usage est familier à tous les habitants des *pampas* (plaines) et même aux Indiens guerriers, consiste en une corde en cuir tressé de la grosseur du petit doigt, terminée par un nœud coulant, que chaque cavalier porte accrochée à l'arçon de sa selle, de manière à pouvoir s'en servir au premier besoin. C'est une arme terrible

entre les mains d'un cavalier exercé; maintes fois j'en ai vu qui arrêtaient un cheval ou un bœuf lancé à fond de train, en désignant d'avance le pied ou la corne que devait saisir le nœud coulant. Muni de son lazo, le chasseur ne redoute ni l'ours ni la panthère, et l'ennemi qu'il poursuit, quoique emporté par un coursier agile, n'échappe à sa fatale étreinte qu'en tranchant d'un coup de couteau le nœud coulant, au moment où il plane au-dessus de sa tête; sans cela il est à l'instant même renversé de cheval et étranglé avec la rapidité de l'éclair.

Le costume traditionnel d'un *ranchero* (colon ou fermier) californien consiste en un large pantalon de drap ouvert à partir du genou et flottant sur le bas de la jambe, une chemise blanche brodée, un foulard négligemment noué autour du cou, une veste de drap ornée de passementeries et surchargée de boutons dorés, des souliers en peau de daim écrue, et un chapeau à larges bords surmonté d'un immense galon. S'il fait froid, il s'enveloppe dans le *sarape*, manteau en laine bariolé de couleurs voyantes avec un trou dans le milieu, et qui se passe comme une chasuble. Il y a des *sarapes* qui coûtent jusqu'à quatre et cinq cents piastres.

Les femmes de l'intérieur portent le costume en usage dans les provinces occidentales du

Mexique; c'est une robe de soie ou d'indienne claire, avec un *reboso*, écharpe qui leur couvre la tête et retombe gracieusement sur les épaules, ou bien le petit chapeau de paille rond, coquettement placé sur le sommet de la tête, et sous lequel s'échappent leurs beaux cheveux séparés en deux longues tresses. La plupart de ces femmes montent à cheval aussi bien que les hommes, et quelques-unes même pourraient leur disputer le prix à jeter le lazo.

L'hospitalité a été de tout temps parmi les Californiens un saint devoir. L'étranger n'avait pas besoin de frapper à leur porte; c'étaient eux qui allaient au-devant de lui et le priaient de vouloir bien honorer leur demeure de sa présence. Les Français surtout étaient l'objet d'une prédilection marquée. Leur constante égalité d'humeur, ce caractère folâtre et insouciant qui ne les abandonne jamais, ni dans la mauvaise ni dans la bonne fortune, les faisaient rechercher par tout le monde. Aussi ne les désignait-on jamais par le nom d'étrangers (*estrangeros*), généralement appliqué aux individus des autres nations, mais bien par celui de *amigos franceses*. En 1836, lorsque les Américains cherchèrent à soulever les Californiens contre le gouvernement du Mexique, dans l'espoir de substituer leur autorité à la sienne, les Français établis en Californie déjouèrent toutes leurs tenta-

tives. Peu s'en fallut même, à cette époque, que les Californiens, poussés à bout par un système d'exactions intolérables, ne parvinssent à conquérir leur indépendance. Malheureusement pour eux, ils manquaient d'hommes capables de les diriger et de navires de guerre pour défendre leurs côtes. Un grand nombre de rivières de la Californie ont été baptisées par les Français et ont conservé leurs dénominations primitives, telles que le Beaulieu, la Plume, l'Avoine, le Champagne, le Trou aux liards, etc.

Les fermes et les missions possédaient des troupeaux considérables de bœufs et de moutons. Les bœufs sont de grande taille, et leur chair est de la meilleure qualité; les moutons ont la laine plus frisée que ceux d'Europe; leur grosseur est la même et la qualité de leur chair est peut-être supérieure. Ces deux espèces ont été importées en Californie au commencement du XVIIe siècle, et se sont considérablement modifiées par des croisements successifs.

Les chevaux californiens sont de taille moyenne, mais de belles formes et d'excellente qualité. Ils ont la jambe sèche et nerveuse, la tête petite, l'œil vif et intelligent. Leurs mouvements sont souples et gracieux comme ceux de la race arabe, et leur vitesse est au moins égale. Les plus beaux échantillons de l'espèce sont généralement pos-

sédés par des chefs indiens, qui les dressent d'une manière admirable et leur communiquent l'instinct et la docilité du chien. Dans les vastes prairies à l'ouest de la Sierra-Nevada, par les 34ᵉ, 35ᵉ et 36ᵉ degrés de latitude nord, on rencontre fréquemment des troupeaux de plusieurs milliers de chevaux sauvages (*mustangs*) qui galopent à travers les hautes herbes, la queue au vent et la crinière flottante, émigrant d'un canton à un autre, et quelquefois chassés par des bandes de loups des prairies ou par l'ours gris (*ursus terribilis*), le plus redoutable des animaux que l'on trouve dans ces immenses solitudes.

Le climat de la haute Californie est généralement beau, mais la température y varie d'une manière sensible d'un degré à l'autre. Ainsi, à Monterey situé par 36° 35′ de latitude nord, il règne un printemps éternel; les pluies y sont rares, et l'air qu'on y respire est d'une telle salubrité, qu'il a donné lieu à ce dicton populaire : *El que quiere morir que del pueblo se vaya* (que celui qui veut mourir s'en aille d'ici); tandis qu'à San-Francisco, qui n'est qu'à un degré de plus au nord, on remarque deux saisons bien distinctes, l'une sèche, qui va du mois d'avril jusqu'au mois d'octobre, l'autre humide et pluvieuse, qui dure du mois d'octobre jusqu'à la fin de mars.

La chaleur n'y est jamais insupportable ni le

froid rigoureux; mais la température y subit dans la même journée des transitions tellement brusques du chaud au froid, qu'il en résulte souvent des indispositions pour les personnes qui ne prennent pas la précaution de se vêtir un peu plus chaudement le soir que le matin, parce que tous les jours sans exception, à quatre heures de l'après-midi, s'élève un vent violent du nord-ouest qui refroidit subitement la température.

C'est à ces variations atmosphériques, très-sensibles sur le littoral et qui se font également ressentir dans l'intérieur, que l'on a longtemps attribué les fièvres intermittentes et les dyssenteries auxquelles succombent beaucoup d'individus : mais c'est une grave erreur. Le climat de toute la haute Californie est généralement salubre; ce qui le prouve, c'est que dans les villages de l'intérieur, pendant les plus grandes chaleurs de l'été, un bœuf tué, nettoyé et coupé par tranches, se conserve durant des mois entiers sans avoir été ni fumé ni salé. Il faut donc que ces deux maladies proviennent d'autres causes, et pour quiconque a visité les mines, ces causes sont faciles à deviner : ce sont la mauvaise qualité de la nourriture, l'abus des liqueurs fortes et les imprudences des mineurs. Ainsi j'en ai vu un qui était en parfaite santé se plonger, ayant chaud, dans l'eau de pluie glaciale qui avait comblé son trou, et en ressortir, deux

minutes après, avec un flux de sang des plus violents.

La recherche de l'or a fait longtemps négliger l'agriculture, mais elle reprend peu à peu ses droits; c'est au point qu'aujourd'hui toute la contrée qui longe la route de San-Francisco au pueblo de San-José présente, sur une distance de plus de cent vingt kilomètres, une suite presque non interrompue de champs cultivés. Le temps n'est donc pas éloigné où la Californie pourra se suffire à elle-même. En attendant, elle tire ses farines de l'Europe, des États-Unis et du Chili; la France lui fournit ses vins. Le riz, le sucre, le café, les pommes de terre lui viennent de Manille, des Sandwich, du Mexique et du Pérou. Ses chevaux, ses bœufs et ses moutons sont achetés à grands frais dans l'Orégon et au Mexique.

Il y a deux ans surtout, les expéditions pour la Californie y avaient amené une telle surabondance, que la plupart des denrées s'y vendaient à plus bas prix qu'aux sources mêmes de l'expédition. De là les mécomptes de tant de spéculateurs; de là ces fluctuations extrêmes et imprévues qui faisaient du commerce un jeu rempli de périls et de catastrophes; de là, enfin, ces brusques revirements de fortune en dehors de toute prévision, qui transformaient en quelques heures un millionnaire en mendiant.

Une des causes de ces désastres multipliés s'explique par la surabondance à San-Francisco de maisons de consignation, dont les opérations se bornent à prélever une commission de dix pour cent sur la vente des marchandises qu'on leur expédie, et qui, presque toujours, obligées de rendre leurs comptes trois mois après l'arrivée du navire consigné, vendent forcément au cours de la place, lors même qu'il y a le plus d'encombrement.

Pourtant, il faut bien le reconnaître, chaque jour apporte de notables améliorations dans la situation de la Californie. Le commerce s'établit sur des bases plus larges, et la société, rassurée par un pouvoir mieux organisé, commence à jouir d'une sécurité qui lui a fait longtemps défaut. Encore quelques années, et San-Francisco aura pris les allures régulières des autres grandes cités des États-Unis, où l'industrie, le commerce et l'agriculture suffisent à tous les besoins des populations, sans qu'elles soient forcées de recourir au règne minéral.

CHAPITRE VII.

Excursion dans la basse Californie. — Aspect général. — Les pêcheurs de perles.

La basse Californie ou vieille Californie, comme on voudra l'appeler, s'étend du cap San-Lucar jusqu'au 32° degré de latitude nord. C'est une langue de terre étroite, séparée de la côte occidentale du Mexique par une mer intérieure appelée golfe de Californie, ou encore mer Vermeille (*mar Vermejo*), à cause de la couleur de ses eaux et de sa ressemblance avec la mer Rouge. Ce golfe a une profondeur d'environ trois cents lieues à partir du cap San-Lucar, qui forme son extrémité sud, jusqu'à la baie de Tous les Saints, où se jette le rio Colorado, qui sépare la basse Californie du nord de la Sonora. Sa largeur, à l'entrée, est de soixante lieues, et diminue à mesure qu'on remonte au nord.

La basse Californie est, selon toutes les probabilités, un sol de formation volcanique. Ce qui donne lieu à cette opinion généralement accréditée, c'est

la nature de sa surface, entièrement composée de stratifications calcinées, de scories et de concrétions poreuses, qui ne sauraient provenir que d'une combustion subterranée. A ces preuves, déjà bien suffisantes, on peut ajouter encore la fréquence des tremblements de terre et l'éruption subite, sur divers points, d'eaux sulfureuses et de bitumes liquéfiés. Une chaîne de montagnes basses et de formation essentiellement volcanique parcourt la contrée dans toute sa longueur, du sud au nord, à une distance moyenne de soixante à soixante-dix milles de l'océan Pacifique, et s'arrête brusquement à l'entrée de la baie de San-Francisco.

Toute la basse Californie, à quelques rares exceptions près, est aride et improductive; sa végétation se borne à des cactus clair-semés et à des arbustes épineux au maigre feuillage. Le climat y est excessivement chaud et insalubre, principalement tout le long de la côte baignée par la mer Vermeille. Ce ne sont que marécages sur lesquels s'étend un immense voile de vapeurs, hideux séjour de reptiles de toute espèce, parmi lesquels figurent en première ligne le mocassin d'eau à anneaux gris et le serpent à sonnettes, dont la morsure est suivie d'une mort instantanée. Les scorpions, les araignées venimeuses et les mille-pieds y fourmillent, sans compter des myriades de

maringouins et de moustiques, qui rendent le séjour insupportable. La basse Californie avait été dotée, dès le principe, de missions, la plupart établies sur le littoral du Pacifique; mais ces établissements sont tombés en ruines, et les Indiens qui les cultivaient sont dispersés au loin.

Le golfe californien a été très-fréquenté dans le temps par les pêcheurs d'huîtres perlières, et on en trouve encore aujourd'hui; mais cette branche d'industrie est fort déchue de son importance. Les Indiens Yaquis, que les armateurs allaient recruter à Guaymas comme étant les meilleurs plongeurs de la côte, ont fini par renoncer à cette profession périlleuse et peu productive. Ces Indiens ne recevaient pas plus d'une demi-piastre par douzaine d'huîtres pêchées, et il se passait rarement une semaine sans que l'on eût à constater la disparition d'un plongeur dévoré par les requins. Le *tiburon*, la *tintorera* et une raie appelée *mantaraya* sont l'effroi des plus habiles nageurs; il est presque impossible de se soustraire à leur attaque.

Les huîtres perlières, qui produisent en même temps la nacre, sont beaucoup plus volumineuses que celles connues en Europe, et au lieu d'être, comme ces dernières, adhérentes au roc et agglomérées par couches verticales, on ne les rencontre que disséminées çà et là et couchées à plat sur le sable, ou cachées sous des anfractuosités de

roches d'où il est souvent difficile de les retirer. C'est tout au plus si, sur douze huîtres pêchées, il s'en trouve une qui renferme des perles, et encore sont-elles le plus souvent défectueuses et sans valeur. Pour être tarifée et livrée au commerce, une perle doit avoir au moins une des qualités suivantes : l'orient, la forme, la grosseur; celle qui réunit les trois ensemble est sans prix.

Plusieurs fois j'ai assisté à cette pêche des perles. Les pêcheurs sont au nombre de deux ou trois par canot, et chacun d'eux plonge à son tour pendant que les autres gouvernent l'embarcation, prêts à venir en aide à leur compagnon, aussitôt que celui-ci reparaît à la surface de l'eau. Le plongeur est nu, une corde lui serre les reins : dans cette corde sont passés un mouchoir qui se rattache par-devant et par-derrière, et la gaîne d'un long couteau qui lui sert à combattre le requin. Le spectacle de la pêche est rempli d'anxiétés et d'émouvantes péripéties. Souvent le plongeur reste quatre et même cinq minutes sous l'eau, et enfin il reparaît tenant dans sa main gauche l'huître qu'il a eu tant de peine à trouver. D'autres fois la mer se teint subitement d'un nuage de sang, et alors les canots se rassemblent à ce signal, qui indique un combat à mort entre l'homme et le requin. Presque toujours le requin succombe, frappé sous le ventre d'un coup qui lui

traverse les organes respiratoires. Quelquefois aussi c'est le requin qui surprend le plongeur pendant qu'il est occupé à fouiller parmi les roches sous-marines, et lui arrache un membre, aussitôt broyé entre ses puissantes mâchoires. Alors l'homme est perdu, et ses restes disparaissent à jamais. On a vu des pêcheurs de perles, pour venger la mort de leur compagnon, se précipiter, le couteau à la main, dans le remous sanglant où le requin dévore sa proie, l'attaquer au milieu de son horrible festin, et ne reparaître à la surface qu'après avoir mis à mort leur terrible antagoniste.

La basse Californie, par l'aridité de son sol et l'insalubrité de son climat, est condamnée à rester presque déserte. La haute Californie, au contraire, dont le territoire est presque partout d'une fertilité sans égale et dont la température est des plus saines, est appelée à devenir un des plus grands centres de population du globe. Les États-Unis, ces précurseurs de la civilisation industrielle, avaient si bien compris cette vérité, que, longtemps avant que le sort des armes les eût mis en possession de cette magnifique contrée, ils avaient fait les efforts les plus persistants pour y établir leur commerce et leur nationalité.

Il a été fait tout nouvellement une tentative d'établissement dans la basse Californie par des Américains partis de San-Francisco. C'est à *Loreto*,

ancienne capitale de la contrée, dans l'intérieur de la mer Vermeille, qu'ils sont venus se fixer. Le succès de cette entreprise est au moins douteux, et, s'il faut en croire des personnes bien informées, avant six mois d'ici, cet essai de colonisation sera pour toujours abandonné.

CHAPITRE VIII.

Guerre du Mexique. — Annexion aux États-Unis des deux Californies et du haut Mexique.

Un fait dominant et dont les conséquences sont incalculables pour l'avenir du monde entier, c'est l'accroissement rapide de la puissance et de la prospérité des États-Unis d'Amérique. Les Américains, ce peuple formé de tant de races diverses, enlevées à notre sol, ne comptent pas encore un siècle de nationalité, et déjà ils marchent de pair avec les nations les plus anciennes du globe. Leur territoire est plus étendu que celui d'aucun autre peuple, et ce territoire, ils l'agrandissent tous les jours, non par le vain désir d'une prépondérance imaginaire, mais pour alimenter leur activité sans bornes, pour élargir les voies de cette prospérité qui s'obtient par le travail. En voulez-vous une preuve? Parcourez de l'œil cet immense réseau qui circonscrit leurs possessions, et dites si vous y découvrez un seul point où ils n'aient déjà transporté l'agriculture, le commerce et l'industrie. Visitez les rives supérieures du Mississipi et du

Missouri, ces grands fleuves qui arrosent deux contrées plus grandes chacune que la France entière. Vous y rencontrerez partout des villes nouvellement construites, des chemins de fer en pleine exploitation, des manufactures importantes, des fermes riches en produits agricoles, plus riches encore en bétail de toute espèce; et il y a à peine un quart de siècle que ces mêmes contrées, couvertes de marécages et de forêts vierges, n'étaient fréquentées que par des tribus d'Indiens nomades qui s'éloignent à l'approche de la civilisation et d'animaux sauvages qui fuient la présence de l'homme.

L'Union américaine tend d'une manière évidente à se développer au sud de ses possessions actuelles, et déjà il n'est plus possible d'assigner une limite à ses envahissements progressifs, car elle procède à la conquête bien plus par la propagande que par la force des armes. Depuis plusieurs années déjà, ses comptoirs et ses entrepôts ont monopolisé le commerce sur les côtes occidentales du Mexique, de l'Amérique centrale et de la Nouvelle-Grenade, et l'océan Pacifique, depuis le cap Horn jusqu'au détroit de Behring, est sillonné dans tous les sens par ses baleiniers et ses flottes marchandes.

Les États-Unis sont devenus, on le sait, par le système libéral de leurs institutions politiques, un

centre d'attraction pour les hommes de tous les pays soumis au régime prohibitif : ils ont de la terre à donner à tous ceux qui veulent s'enrôler sous leur bannière; ils protégent et encouragent toutes les industries qui s'implantent sur leur sol. De là résulte cette immigration incessante qui grossit chaque année leur population et fait affluer chez eux toutes les classes pauvres de l'Europe. On peut prévoir dès lors que, du moment où cette population, déjà resserrée dans ses limites actuelles, ne se sentira plus les coudées franches, elle fera une nouvelle trouée dans le Mexique, d'où elle se répandra, comme un torrent qui a franchi ses digues, sur ces régions presque désertes de l'Amérique méridionale, dont les fertiles prairies, les forêts splendides, les fleuves navigables, les mines de métaux précieux, n'attendent que la main de l'homme laborieux et intelligent pour devenir des sources inépuisables de richesses.

Le Mexique est hors d'état de repousser une invasion par la force des armes; on en peut dire autant de l'Amérique centrale et de la Nouvelle-Grenade, dont les armées, si cela peut s'appeler ainsi, se composent de quelques bandes mal disciplinées, mal armées, et plus mal commandées encore par des nuées d'officiers généraux sans la moindre connaissance militaire, et en hostilité permanente entre eux pour des questions de préséance. Une

occupation par la force serait donc un jeu d'enfants pour les Américains, en admettant qu'on essayât de leur résister.

Mais les États-Unis ont un moyen plus sûr pour arriver à leur but : c'est, je le répète, la propagande, ou plutôt l'exemple de leur prospérité, qui leur crée de nombreux adhérents et excite naturellement l'émulation de ces peuples, esclaves des industries étrangères et opprimés par des oligarchies ruineuses. Rien ne le prouve mieux que ces partisans enthousiastes du régime fédéral des États-Unis, que l'on rencontre non-seulement au Mexique, mais encore dans la plupart des républiques de l'Amérique méridionale, livrées, comme on le sait, à d'interminables révolutions et à des luttes mesquines que des programmes ampoulés et la pompe du décor ne parviennent pas à sauver du ridicule.

On n'ignore pas de quelle manière la Californie, qui appartenait au Mexique, est devenue une propriété des États-Unis. Depuis plusieurs années déjà, les Américains[1], qui convoitaient cette riche contrée, cherchaient un prétexte pour avoir le droit de s'en emparer. Ce fut le Texas qui le leur fournit.

1. Le nom d'Américains ne s'applique en général qu'aux habitants des Etats-Unis. Les autres peuples de l'Amérique sont appelés Mexicains, Brésiliens, Chiliens, Péruviens, etc., etc., selon qu'ils appartiennent à l'un de ces pays.

La colonisation de ce dernier pays, qui faisait égalcment partie du territoire mexicain, n'était dans le principe qu'une spéculation de quelques particuliers voulant se procurer des terres à revendre, et favorisés dans cette entreprise par les États du sud de l'Union, qui avaient également leur but dans cette affaire. Les nouveaux habitants du Texas, dont la plus grande partie se composait de repris de justice (*outlaws*) ou de criminels chassés des États, ne purent longtemps vivre en paix ni avec les Mexicains qu'ils volaient et pillaient lorsqu'ils en trouvaient l'occasion, ni avec les Indiens, leurs voisins, qu'ils traquaient et massacraient sans autre motif que le plaisir de mal faire. A toutes ces agressions, les Mexicains n'opposèrent que des plaintes qui ne furent pas écoutées. Les Indiens, au contraire, usèrent de représailles, et se mirent à scalper les Texiens qu'ils surprenaient séparés de leurs compagnons. Sur ces entrefaites, les colons du Texas, qui se recrutaient chaque jour de l'écume des populations de l'Est, et qui prétendaient être cent mille, tandis qu'en réalité leur nombre ne dépassait pas quarante ou cinquante mille, proclamèrent leur indépendance, et, à l'aide de quelques démarches, en obtinrent facilement la reconnaissance par toutes les puissances de l'Europe. Cette tentative leur avait été suggérée par les États du sud, qui espéraient qu'une fois arraché au

Mexique, le Texas, admis dans l'Union, serait divisé en deux ou trois États, où naturellement l'esclavage serait autorisé, et que ces nouveaux États, envoyant des membres au congrès, y donneraient la prépondérance aux États à esclaves déjà existants.

L'occasion se présenta bientôt. Au commencement de 1846, le Texas, qui prétendait avoir à se plaindre du Mexique, réclama, à propos de certains griefs dont il ne put jamais donner la preuve, une indemnité que le gouvernement mexicain refusa tout naturellement d'accorder. Le Texas fit un appel à la justice et à la protection des États-Unis, et en même temps demanda d'être admis parmi les États de l'Union, sous prétexte qu'il était trop faible pour tenir tête à la puissance mexicaine. Le moment était des plus favorables; aussi le gouvernement américain sut-il en profiter en prenant fait et cause pour le Texas, et en déclarant la guerre au Mexique. Cela se passait au mois de mai 1846.

Les divers incidents de cette guerre sont trop connus pour que je les reproduise en détail. Il suffit de dire que quelques milliers de volontaires américains, guidés par des chefs improvisés, après avoir battu, dans presque toutes les rencontres, les armées mexicaines les plus nombreuses et les mieux disciplinées, se rendirent maîtres successi-

vement de la Vera-Cruz et de Mexico, pendant que le commodore Sloat, à la tête d'une escadrille, s'emparait de Monterey, capitale de la haute Californie. Le traité du 2 février 1848 eut lieu. Les Américains se firent adjuger, comme indemnité pour les frais de la guerre, le haut Mexique et la Californie, dont les territoires, avec celui du Texas, présentent une immense superficie.

CHAPITRE IX.

Découverte de l'or.

Bien des années avant la guerre du Mexique, en 1836, un ancien officier des gardes suisses de Charles X, nommé Sutter, qui s'était retiré aux États-Unis à la suite de la révolution de 1830, partit des Massachusets à la tête d'un petit nombre d'aventuriers, et, se frayant une route nouvelle à travers ces contrées immenses qui séparent la baie de Boston des côtes de l'océan Pacifique, fit une halte sur les bords du Sacramento, à l'endroit où ce fleuve reçoit les eaux d'une grande rivière venant de l'est. Cette partie de la Californie n'était fréquentée encore que par quelques compagnies russes faisant le commerce des pelleteries, et par des peuplades d'Indiens nomades de mœurs douces et hospitalières. La contrée était magnifique; de tous côtés s'étendaient à perte de vue de vastes prairies inondées de fleurs, et des forêts de chênes séculaires, retraites paisibles des animaux sauvages qui servent à la nourriture de l'homme.

Sutter admira en passant ces sites merveilleux, et continua son voyage jusqu'aux côtes de l'océan Pacifique, où il s'embarqua avec ses compagnons pour les îles Sandwich. Son séjour dans ces îles fut de trois années, qu'il employa à des opérations commerciales qui lui valurent une fortune considérable. En 1839, Sutter revint en Californie et acheta, pour une somme modique, sur la rive gauche du Sacramento, à l'endroit où ce fleuve reçoit les eaux d'une grande rivière, un terrain de quarante lieues de superficie. Son premier soin, après en avoir reçu l'investiture régulière du gouverneur de Monterey, fut d'y élever un fort auquel il donna le nom de *Nouvelle-Helvétie*. Ce fort, adossé au nord à un petit ruisseau dont les bords escarpés concourent à sa défense, avec un mur d'enceinte en briques et en bois de quatre pieds d'épaisseur et de cent mètres de développement sur chaque face, fut percé d'embrasures et de meurtrières, et couronné d'une galerie couverte. Plus tard, il y ajouta une vingtaine de canons de divers calibres, et un arsenal assez bien monté en armes de toute espèce pour équiper une centaine d'hommes.

Dans les premiers temps de son installation, Sutter eut plusieurs combats à soutenir contre les Indiens, mais l'avantage resta toujours de son côté; plus tard, les chefs de ces Indiens vinrent lui

offrir la paix, qu'il accepta parce qu'il savait pouvoir compter sur leur parole. Ces derniers même, charmés de son courage et de sa libéralité, se proclamèrent ses alliés et se mirent sous sa protection. Ce fut à cette époque que Sutter, possesseur de quatre mille bœufs, de quinze cents chevaux ou mules, de deux mille moutons, et employant à la culture de ses terres des centaines d'Indiens, dont il pouvait faire une armée au premier signal, fut nommé *Alcade* et *Juez de Paz* (juge de paix) du territoire à l'est du rio Sacramento. Bientôt même, son influence et son autorité dans toute la contrée devinrent telles, que l'autorité mexicaine en prit ombrage. Il fut en butte à plusieurs tentatives d'assassinat; mais il sut les déjouer toutes avec autant de bonheur que d'habileté, et continua à se faire de nombreux partisans parmi les colons californiens et les tribus indiennes les plus éloignées.

C'est en 1848, presque à l'époque où fut proclamée l'annexion de la Californie aux États de l'Union américaine, que Sutter, faisant creuser un canal destiné à faire marcher une scierie mécanique, et y ayant lâché les eaux d'un ruisseau pour le déblayer, mit à découvert des parcelles d'un métal jaunâtre que l'on prit d'abord pour du cuivre, mais qui bientôt fut reconnu pour être de l'or pur. Il essaya des fouilles sur des

points plus éloignés, et de nouvelles parcelles du même métal s'échappèrent du sol.

Sutter comprit toute l'importance de cette découverte, et espéra quelque temps pouvoir la tenir cachée; mais ses ouvriers eux-mêmes ne tardèrent pas à donner l'éveil en portant de cet or sur les marchés de San-Pablo et de San-Francisco, qui n'étaient, à cette époque, que des bourgades de quinze ou dix-huit cents âmes de population.

La nouvelle se répandit promptement tout le long de la côte. Accueillie d'abord avec incrédulité par les districts éloignés, elle devint, dès qu'elle eut été confirmée, le signal d'une désertion générale des villes et des campagnes. San-Francisco, Monterey, les missions, les fermes, furent abandonnés de leurs habitants; soldats et officiers, magistrats et prêtres, hommes, vieillards et enfants, tout le monde se précipita vers ce nouveau Pactole avec l'activité furieuse que donne la soif de l'or. Les habitants de l'Orégon y accoururent à leur tour, et les Américains de l'est bravèrent des dangers sans nombre pour y arriver plus promptement par les montagnes Rocheuses.

La propriété du capitaine Sutter était complétement envahie; partout se dressèrent des cabanes en branches d'arbres, des tentes, et bientôt des camps entiers. Enfin il ne lui resta plus un seul coin de terre qui ne fût retourné, bouleversé

de fond en comble pour en arracher le précieux métal.

L'infortuné propriétaire n'était plus maître chez lui : de quelque côté qu'il jetât les yeux du haut de sa forteresse, il n'apercevait que des hommes inconnus brandissant des pelles, des pioches, des leviers; on eût dit des terrassiers fantastiques qu'engendrait le sol. Ce fut en vain qu'il leur exhiba son acte de propriété parfaitement en règle, qu'il essaya de se prévaloir de son titre de citoyen des États-Unis; on ne fit nul cas de ses protestations, et les fouilles continuèrent avec le même acharnement.

Quelques mois plus tard, lorsque l'annexion fut proclamée, et qu'un gouverneur américain eut été installé à San-Francisco, Sutter, réduit à sa seule forteresse pour propriété, lui adressa ses justes réclamations.

C'est ici le moment de parler d'une tolérance qui s'est introduite sous la forme d'un droit dans les nouveaux États annexés à l'Union, et qu'on peut appeler le privilége du premier occupant. Voici en quoi il consiste :

Un citoyen américain éprouve-t-il le besoin de devenir propriétaire? aussitôt il part, sa cognée sur une épaule, son *rifle* sur l'autre, et marche dans une direction quelconque, pendant des mois entiers s'il le faut, jusqu'à ce qu'il ait rencontré un

terrain à sa convenance, et qui ne soit ostensiblement la propriété de personne. Celui qui se livre à cette investigation prend dès lors le titre de *squatter*, qui vient, je le suppose, du mot *square* (place), et signifie chercheur d'emplacement.

Lorsque le squatter a découvert un terrain propre à l'établissement qu'il a en vue, il saisit sa hache, abat des arbres et se construit une maison, ou plutôt une redoute avec fossés et contrescarpes. Le gibier de la forêt fournit à sa subsistance de chaque jour, et les eaux du fleuve ou de la rivière qui baigne sa propriété, car il a toujours soin de s'établir dans le voisinage d'un cours d'eau, le désaltèrent.

Une fois installé dans sa demeure rustique, le squatter indique, par des entailles faites aux arbres, l'étendue qu'il prétend donner à son domaine, et commence ses défrichements. Malheur alors à quiconque chercherait à le troubler dans cette prise de possession ou même à revendiquer un droit de propriété antérieur, ses titres à la main! Abrité derrière son fort, le squatter ne répond aux sommations qu'à coups de fusil, et se fait massacrer avec toute sa famille plutôt que de renoncer à la moindre parcelle du terrain qu'il a usurpé. C'est l'histoire éternelle de la belette et du lapin, moins l'arbitre.

Le capitaine Sutter est aujourd'hui l'un des plus

pauvres *countrymen* de la Californie, nonobstant ses quarante lieues de propriétés très-incontestables. La ville de Sacramento, qui compte plus de quarante mille âmes de population, est en possession de la majeure partie de ses terres; les squatters se sont emparés du reste, et il ne peut avoir raison ni de l'une ni des autres. Il eut un jour la malheureuse idée de vouloir rentrer chez lui assisté de constables et de soldats; mais ses locataires le reçurent avec une fusillade si bien nourrie, qu'il y eut déroute immédiate du corps d'armée, et que nul depuis ne s'est montré disposé à lui prêter main-forte.

Pour en finir avec les squatters, j'ajouterai qu'un nombre incalculable de procès est pendant encore, au moment où j'écris, entre le gouvernement américain et les acquéreurs réguliers dans les nouveaux États. Ceux-ci ont trouvé des squatters installés chez eux lorsqu'ils sont allés pour prendre possession, et ces derniers ont naturellement refusé de déguerpir. Pour trancher la difficulté, le gouvernement a décidé que les squatters établis antérieurement à la vente conserveraient leurs terres, moyennant une indemnité qui serait payée par le gouvernement aux acquéreurs, et que ceux établis postérieurement à la vente seraient simplement expulsés par les moyens de contrainte qui sont à la disposition de chaque Etat.

Cette répartition des squatters en deux catégories

a été jugée impraticable, du moment où il a fallu constater l'époque de chaque usurpation, la plupart des acquéreurs n'ayant pris connaissance de leurs propriétés que plusieurs années après l'acquisition, et les squatters faisant tous remonter leur occupation à la découverte de l'Amérique.

C'est donc à Sutter que l'on doit la révélation des mines d'or de la Californie, bien que la présence de ce métal y ait été signalée plus d'un siècle auparavant. On croit même que les Jésuites, qui y fondèrent leurs premières missions en 1698, la connaissaient très-bien, mais que la prévision des maux qui devaient en résulter pour les Indiens, ou tout autre motif, les empêcha de la divulguer.

Plus tard, sous le règne de Charles III, André Portola, envoyé par le gouvernement d'Espagne pour expulser les Jésuites du Mexique et de la Californie, trompé sans doute par la pauvreté apparente de ces religieux, ne daigna même pas s'occuper des richesses minéralogiques de cette contrée.

Ce ne fut qu'en 1776 que don José Galvez, ministre des Indes, chargé d'introduire une nouvelle division dans les provinces du Mexique, présenta à la cour d'Espagne un rapport très-étendu sur l'importance des gisements aurifères de la Californie, avec un projet d'exploitation au moyen des Indiens de la contrée; mais le gouvernement espagnol n'y donna aucune suite.

On a peine à comprendre une pareille incurie, dans un temps surtout où l'exploitation des mines du Mexique était la principale source des richesses de l'Espagne. Ce qui n'est pas moins inconcevable, c'est que le Mexique, qui, depuis son affranchissement, a tiré beaucoup d'or de la province de Sonora, et dont la cupidité aurait dû être éveillée par la découverte récente de terrains aurifères sur les bord du rio Colorado et de l'Amarillo, grandes rivières qui traversent la Californie du nord au sud-ouest, n'ait pas même eu l'idée de faire explorer les contrées les plus voisines, où il n'avait pas à redouter de la part des Indiens la même opposition que dans la Sonora.

Cinq ans se sont écoulés depuis que le premier symptôme de la fièvre d'émigration vers la Californie s'est fait sentir sur tous les points du globe. Aujourd'hui, il se déclare une intermittence dans les accès. A la Californie succède en ce moment l'Australie; à l'Australie succéderont sans doute le Guatemala, où des gisements aurifères viennent d'être récemment découverts, et le Darien de la Nouvelle-Grenade, déjà exploité par trois ou quatre compagnies européennes ou indigènes.

Une province du Mexique, la Sonora, vient d'être également le but d'une expédition récente. Un de nos amis de Californie, M. R.... de R.... B..., avait accepté la proposition faite par une association de

capitalistes de Mexico, d'enrôler en Californie un certain nombre de Français pour aller dans la Sonora protéger les mineurs mexicains contre les attaques réitérées des Indiens.

M. de R.... est une de ces natures d'élite fortement trempées, qui conçoivent et mettent à fin les entreprises jugées les plus impraticables. Ajoutons qu'il possède autant d'intelligence que de probité, et l'on comprendra qu'il pouvait avoir quelques chances de succès.

C'est avec une armée de deux cent cinquante Français, quelques munitions et deux petites pièces de campagne, que M. de R.... débarqua à Guaymas. Là il ne rencontra aucun obstacle; mais à peine entré en campagne, le général mexicain Blanco refusa de reconnaître les pouvoirs qui lui avaient été conférés (disons plutôt que sa jalousie fut vivement irritée de ce qu'un étranger eût été chargé d'une mission qu'il aurait dû remplir lui-même), et lui enjoignit d'avoir à se retirer de la province. M. de R.... n'obtempéra point, cela se conçoit, à cette injonction, et continua sa route en poussant devant lui l'ennemi jusqu'à Hermosillo, où le général Blanco s'était renfermé avec douze cents hommes. L'assaut fut donné, et après deux heures d'un combat acharné, M. de R.... pénétra dans la ville, dont il chassa les Mexicains, le général Blanco à leur tête. Ceux-ci avaient

perdu environ deux cent cinquante hommes, tant tués que blessés. Les Français, de leur côté, avaient eu dix-huit hommes tués et vingt-sept blessés.

C'était une victoire, il est vrai, et les Français étaient maîtres d'une position importante; mais le général Blanco, retiré à quelques lieues d'Hermosillo, s'occupait à remonter le moral de ses troupes et à en augmenter le nombre. Dans cette situation, M. de R..., dont la petite armée commençait à se ressentir des influences d'un climat brûlant, comprenant qu'il ne serait bientôt plus en état de tenir la campagne, se retira sur Guaymas, où il établit son quartier général, et expédia aussitôt un navire à San-Francisco pour y demander des renforts. Malheureusement, M. de R..., déjà blessé à Hermosillo, fut atteint lui-même du fléau qui décimait peu à peu son corps d'armée; bientôt même il fut hors d'état de faire exécuter ses ordres, et ses soldats, qu'une volonté énergique ne retenait plus dans le devoir, se soulevèrent contre l'autorité de leurs officiers. Le général Blanco sut profiter de cette circonstance; il se présenta avec son armée, renforcée de nouveaux soldats, devant Guaymas, et redoutant encore le désespoir des Français, s'il leur présentait la bataille, fit offrir de nouveau à M. de R.... de se retirer avec ses troupes, ses armes et ses bagages, ajoutant qu'il mettait à sa dis-

position une somme de onze mille piastres, afin qu'il pût regagner la Californie. M. de R..., dont les troupes étaient profondément découragées, se vit dans l'obligation d'accepter les conditions honorables qui lui étaient faites, et s'embarqua avec ce qui lui restait d'hommes.

Ce fut un spectacle navrant pour les Français de San-Francisco, lorsqu'ils virent débarquer leurs malheureux compatriotes dans un état digne de pitié, hâves, exténués et atteints d'affections incurables auxquelles plusieurs succombèrent au bout de quelques jours.

M. de R.... est aujourd'hui, nous l'avons appris avec plaisir, revenu à un état de parfaite santé, et l'on nous assure que le nouveau président du Mexique, Santa-Anna, qui a compris tous les avantages qu'il pourrait retirer de son concours dans l'œuvre si difficile d'une régénération de la république mexicaine, lui a fait offrir le grade de général.

CHAPITRE X.

Les Indiens de la Californie.

Depuis l'annexion de la Californie aux États-Unis, les Indiens se sont tous retirés des environs de San-Francisco et des bords du Sacramento. Une antipathie d'instinct semble les repousser des lieux occupés par les Anglo-Saxons, antipathie justifiée par les mauvais traitements qu'on leur a fait subir. Pour les Américains des nouveaux États, un Indien est moins qu'une bête fauve; et, dans les commencements de l'occupation, lorsque l'absence de toute juridiction laissait le champ libre aux actes les plus contraires au droit et à l'humanité, les Indiens étaient de leur part l'objet d'une odieuse persécution. Un de mes amis m'a raconté le fait suivant, dont il a été témoin à Marysville :

Deux Américains sortaient ivres d'un *bar* (comptoir à liqueurs); ils aperçoivent un Indien arrêté sur les bords du fleuve : « A la tête, dit l'un. — Au cœur, » dit l'autre; et le pauvre Indien tombe atteint de deux balles. Après ce bel exploit, les

meurtriers continuèrent tranquillement leur route, sans que personne songeât à leur demander compte du sang innocent qu'ils venaient de verser.

Aujourd'hui, il faut aller très-avant dans l'intérieur pour rencontrer des Indiens. Avant 1848, les *Quirotes*, les *Matalans* et les *Suïssuns*, dont les tribus vivaient errantes sur tout le littoral de la haute Californie, se réunissaient à certaines époques à San-Francisco pour y vendre les peaux d'animaux tués à la chasse, ou pour se louer aux *rancheros* (fermiers) qui les employaient à la culture des terres. Ces trois peuplades sont de la même race, parlent la même langue et ont les mêmes mœurs. Leur caractère est doux et inoffensif; leur indolence et leur malpropreté sont sans égales. Ces Indiens, quoique dirigés et instruits depuis plus de deux siècles par les Jésuites et les Franciscains d'Espagne, n'ont modifié en rien leurs habitudes primitives, et sont restés dans une profonde ignorance.

Avant l'arrivée des Américains, les Indiens ne se doutaient pas des richesses qu'ils foulaient aux pieds, vivant uniquement des produits naturels du sol, de la pêche et des animaux qu'ils tuaient à la chasse; encore cette dernière occupation paraissait-elle trop pénible à leur indolence. Rien ne le prouve mieux que l'habitude qu'ils ont de ramasser au milieu des ordures des os à moitié rongés

et des viandes de rebut qu'ils dévorent avec une révoltante avidité. Ils se nourrissent également d'une espèce de gâteaux fabriqués avec du gland, et qu'ils roulent dans le sable avant de le livrer à la cuisson ; de là vient qu'ils ont, jeunes encore, les dents usées jusqu'à la racine, et ce n'est pas, comme le dit Malte-Brun, parce qu'ils ont l'habitude de les limer.

Leurs armes sont des arcs grossièrement faits, et qui n'ont pas plus de trois pieds de long. Les flèches sont d'un bois très-léger, et armées d'un caillou tranchant ou d'un fragment de verre affilé et dentelé qui se détachent facilement du bout de la flèche avec une partie du bois auquel ils sont adhérents. Ces flèches offrent peu de danger à une certaine distance, à cause de la parabole qu'elles sont forcées de décrire, et qui donne à celui qui les voit venir le temps de les éviter.

Ils ne manquent pourtant pas d'une certaine adresse à cet exercice, et j'en ai vu qui atteignaient un but de trois pouces de diamètre à plus de cent pas de distance. Ils font usage également d'une lance dont le bois a plus de quinze pieds de long. Avec cette arme, ils transpercent le poisson qu'ils aperçoivent au fond de l'eau, et qu'ils mangent la plupart du temps cru, sans aucune espèce d'apprêt.

Leurs huttes sont tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus primitif. C'est un amas de branches

d'arbres dont le gros bout est enfoncé dans la terre autour d'un espace rectangulaire, et qui sont assemblées au sommet au moyen d'attaches d'osier; une chape en joncs les recouvre. L'intérieur n'a pas plus de dix pieds de diamètre et de douze pieds de hauteur; chaque hutte a sur le côté une ouverture assez grande pour qu'il soit possible d'y pénétrer en rampant sur les genoux et sur les mains; un trou pratiqué dans la partie supérieure donne issue à la fumée.

Chacune de ces huttes renferme, pendant la nuit, huit ou dix individus des deux sexes, de tout âge, à peu près nus, accroupis autour d'un feu et couverts de vermine. Le mobilier se compose d'un coffre creusé à l'aide d'un os affilé par le bout, d'un petit sac en tresse destiné à contenir des fruits ou des graines, et d'une espèce de bissac dans lequel les femmes portent leurs enfants en voyage. Aux parois sont suspendus des arcs, des flèches, des lances et un grand coquillage qui sert à puiser de l'eau.

La taille de ces sauvages dépasse rarement la hauteur de cinq pieds deux ou trois pouces; leurs membres sont grêles et médiocrement musclés. Ils ont de grosses lèvres qui se projettent en avant, le nez large et aplati comme les Éthiopiens; leurs cheveux sont noirs, rudes et droits. Quelques-uns les laissent croître dans toute leur longueur, et

alors ils tombent comme une épaisse crinière jusqu'au bas des reins ; d'autres les coupent à cinq ou six pouces de distance de la tête, ce qui leur donne quelque ressemblance avec ces énormes balais en crin dont on se sert chez nous pour enlever les toiles d'araignée. Ils ont l'habitude, assez commune aux Indiens, de s'épiler sur tout le reste du corps.

Les femmes seules emploient le tatouage; tout leur habillement consiste en un tissu grossier que les deux sexes portent noué autour des reins, et par-dessus lequel on rejette, pendant l'hiver seulement, une peau de daim ou de tout autre animal. Quelques-unes s'enveloppent dans un édredon fabriqué avec le duvet d'oies sauvages. Le plus grand nombre, lorsque l'hiver est très-rigoureux, se roulent le corps dans la vase, et conservent cet enduit, qui les protége contre le froid, jusqu'à ce que la température se soit adoucie.

En remontant au nord de la Californie, vers l'Orégon et la rivière de la Trinité, nous vîmes d'autres tribus indiennes connues sous les noms de *Pieds-Noirs*, *Gros-Ventres*, *Têtes-Plates*, *Chochonis* ou *Serpents*. Ceux-ci sont d'une taille élevée, agiles, vigoureux, parfaitement armés, et livrent de nombreux combats aux Mexicains et aux Américains, qui, de leur côté, leur font une guerre d'extermination, et n'ont pas toujours le dessus. C'est un spectacle noble et imposant que celui d'une troupe de

guerriers indiens montés sur de magnifiques coursiers avec la carabine en bandoulière, le casse-tête à la ceinture et le lazo accroché à l'arçon de la selle. Ils ont la figure noble et le front élevé, et tous leurs gestes sont empreints de calme et de dignité. Leurs vêtements en peau de daim sont propres et élégants : les uns sont peints de diverses couleurs et représentent des exploits guerriers; les autres sont en partie cousus avec des cheveux humains arrachés du crâne des ennemis vaincus.

Ces derniers Indiens, qui ont une civilisation à eux, des chefs auxquels ils obéissent, des armes dont ils savent faire un mortel usage, ont reçu des Mexicains le nom d'*Indianos Bravos*. Disséminés sur les grandes rivières qui prennent leur source dans les montagnes Rocheuses et la Sierra-Nevada, ils seraient pour la race blanche les ennemis les plus redoutables, si la division ne régnait pas entre eux, et si la petite vérole n'y produisait pas, à certaines époques, de tels ravages, que des tribus entières disparaissent tout à coup, sans qu'il reste d'autre vestige de leur existence passée que des monceaux d'ossements privés de sépulture. Les *Pieds-Noirs* surtout, jadis la plus nombreuse et la plus puissante de toutes les tribus voisines des montagnes, possédant cent villages, des milliers de chevaux, et pouvant mettre sous les armes six mille guerriers, ne comptent plus parmi les grandes na-

tions, et les Indiens *Clubs*, dont le nombre s'élevait à plus de quarante mille avant l'invasion de l'épidémie, sont réduits aujourd'hui à trente ou quarante individus.

Vers la fin de 1850, il y avait encore quelques Indiens de la tribu des *Klinklas*, qui travaillaient dans les placers à la solde des Américains; mais leur caractère fier et indépendant et leur susceptibilité amenèrent bientôt des voies de fait et leur séparation d'avec leurs patrons.

Quelques Indiens avaient été maltraités pendant l'absence du colonel Wilson, directeur d'une exploitation aurifère. Le lendemain, il n'en restait pas un seul au placer.

Quelques jours après, le colonel, retournant au camp, rencontra ses Indiens qui se dirigeaient en toute hâte vers le nord. Il s'arrêta avec eux et les engagea par toutes sortes d'instances à retourner avec lui à la mine; mais un des chefs lui répondit : « Va-t'en; tes guerriers ont frappé mes frères pendant que la paix était entre nous. Nous reviendrons, mais ce sera pour te combattre avec nos amis des grandes prairies. Retourne chez toi; nous te laissons la vie parce que tu aimes la justice et que tu ne nous as jamais fait de mal; mais tu trouveras quatre des tiens étendus dans la plaine : c'est notre déclaration de guerre. »

Il arrive assez souvent aux chasseurs ou aux

voyageurs qui s'aventurent au milieu des grandes forêts du nord de tomber dans un parti d'Indiens. Ceux-ci, la plupart du temps, ne leur font aucun mal, si ce n'est de les voler en cachette; d'autres fois aussi, ils les massacrent sans pitié, surtout lorsqu'ils ont eu récemment à se plaindre des blancs. Les Américains et les Mexicains sont rarement épargnés. Les Français, au contraire, sont presque toujours accueillis avec des marques de sympathie. Malgré cela, il est bon d'être toujours sur ses gardes avec les Indiens, parce que l'instinct du vol est tellement développé chez eux, que le désir de s'approprier vos armes ou vos effets les portera à vous attaquer au moment où vous vous y attendrez le moins. Je me rappelle à ce propos une aventure assez curieuse.

Dans les derniers jours de l'année 1850, je me rendais, avec deux de mes amis, à la Mariposa. Notre intention était d'y visiter les propriétés du colonel Fremont. Arrivés à Greyson-Bar, nous nous réunîmes à une vingtaine d'autres voyageurs, Américains pour la plupart, qui se dirigeaient vers le même point. Chaque jour, à la tombée de la nuit, nous faisions halte dans une clairière, au coin d'un bois. On allumait des feux pour écarter les bêtes fauves, et chacun, après avoir expédié sa modeste provende, s'endormait par terre, enveloppé dans sa couverture de laine.

Une sentinelle, relevée d'heure en heure, veillait sur les dormeurs. Par une nuit sombre, l'homme de faction, posté derrière un bouquet d'arbres d'où sa vue pouvait s'étendre sur tout le cercle des dormeurs éparpillés çà et là, entrevit un corps de proportions assez volumineuses, qui s'approchait avec précaution d'un de nos hommes les plus écartés du groupe. Il crut d'abord que c'était un ours, et il levait déjà sa carabine pour faire feu en criant aux armes, lorsqu'un pâle rayon de la lune échappé des nuages lui fit reconnaître un Indien.

Tuer un homme sans s'être préalablement assuré de ses mauvaises intentions parut chose grave au factionnaire, tout Américain qu'il était. Il se contenta donc de le tenir en joue, prêt à faire feu à la première apparence d'attaque de sa part. Voici la scène dont il fut témoin :

L'Indien s'était courbé sur le dormeur, écoutant sa respiration avec cette finesse d'ouïe et cette sagacité qui caractérisent les hommes de sa race. Après s'être assuré qu'il était plongé dans cet état d'insensibilité qui est le résultat de la fatigue et du sommeil, il se mit à lui chatouiller doucement un pied ; le dormeur fit un petit mouvement, et l'Indien s'arrêta. Une minute après, il lui passa légèrement l'ongle le long du genou ; nouveau mouvement du dormeur, nouvelle suspension. L'Indien recommença le même manége au bout de quelques

instants, en remontant vers la poitrine du dormeur, pendant que celui-ci, se croyant en proie à un mauvais rêve ou tourmenté par un insecte, s'agitait dans tous les sens et se débarrassait peu à peu de sa couverture. Tout à coup, à un dernier mouvement qu'il fit, l'Indien lui enleva vivement cette couverture et se sauva à toutes jambes; la sentinelle lui lâcha un coup de fusil et faillit atteindre le dormeur lui-même, qui ne s'aperçut qu'alors de la soustraction qui lui avait été faite.

J'ai retrouvé à San-Francisco deux Parisiens, l'un, Léon F...., que j'avais connu avant mon départ de France; l'autre, M. C...., ancien employé d'une maison de commerce de la rue Croix-des-Petits-Champs. Ils revenaient d'une expédition malencontreuse à la recherche de mines d'or sur les frontières de l'Orégon. Ils m'ont raconté les diverses péripéties de ce voyage, toutes dignes d'intérêt et quelques-unes de compassion.

Ils étaient partis de San-Francisco trois mois auparavant, au nombre de quarante. Après avoir remonté la rivière de la Trinité jusqu'à près de quatre-vingts lieues de son embouchure, ils s'étaient partagés en deux troupes, l'une de vingt-huit personnes, qui devait se rendre par la plaine à un lieu désigné; l'autre de douze, dont F.... et C.... faisaient partie, et qui devait rejoindre le gros de la

troupe par la voie des montagnes, qu'on leur avait indiquée comme la plus courte.

Ces douze hommes, après une série d'ascensions longues et pénibles, arrivèrent, au bout de quinze jours, dans des régions inconnues, où probablement aucun blanc n'avait pénétré avant eux, et s'égarèrent. Pour comble de malheur, leurs provisions étaient complétement épuisées, et, après avoir vécu d'un chien de chasse qu'ils avaient emmené, ils en furent réduits à se nourrir de racines, de glands et de serpents qu'ils faisaient rôtir. « J'étais tellement exténué par la faim, me racontait F...., que je mordais au reptile sans trop de répugnance. Quant à mon pauvre chien, lorsqu'il fallut m'en séparer, je m'éloignai de mes compagnons pour pleurer à mon aise et ne pas assister au spectacle de sa mort, quelque indispensable qu'elle fût à notre propre conservation. »

Un jour, ils eurent un torrent à traverser. Léon F ..., désigné par le sort pour faire l'essai d'un radeau, fut entraîné par le courant et faillit périr. Il en fut quitte pour la perte de ses armes et de ses vêtements, ce qui l'obligea à marcher nu pendant plusieurs semaines. Quelque temps après, ils tombèrent au milieu d'une tribu indienne qui ne leur fit aucun mal, parce qu'ils étaient Français, et les conduisit dans son village, où ils trouvèrent une cordiale hospitalité.

Un mois après, ils étaient de retour dans la baie de la Trinité. Ils y retrouvèrent leurs compagnons, dont l'expédition n'avait pas été plus heureuse que la leur. Surpris au milieu de leur voyage par un parti nombreux d'Indiens *Sastès* qui revenaient du sentier de la guerre, ils avaient été forcés de battre en retraite, et plusieurs d'entre eux avaient reçu de graves blessures au passage d'une rivière, moment choisi par les sauvages pour les assaillir.

Telle fut la fin d'une expédition qui devait avoir les plus beaux résultats, et dont on avait prématurément proclamé le succès à San-Francisco.

On a tout récemment découvert, à la fourche du rio Colorado et de la rivière Gila, une grande tribu d'Indiens *Moquis*, habitant trois villages situés au sommet d'une montagne escarpée, dont l'accès n'est possible que par un étroit sentier pratiqué dans le roc. Ces Indiens sont agriculteurs et vivent dans une paix profonde. En cas d'attaque de la part des Chochonis ou des Comanches, leurs turbulents voisins, ils trouvent un refuge assuré dans leurs villages. Les femmes de cette tribu sont d'une beauté peu commune; leur teint est plus clair que celui des autres Indiennes, et leurs membres conservent, même dans un âge avancé, les formes sveltes et gracieuses de leurs jeunes années.

CHAPITRE XI.

San-Francisco. — Histoire. — Statistique. — Vue générale.

Nous n'avions fait, en arrivant, que traverser San-Francisco. Nous étions pressés de visiter l'intérieur et de parcourir les placers. Nous revînmes à San-Francisco avec l'intention d'étudier à fond cette ville étrange, où les mineurs et les aventuriers de toutes sortes apportent sans cesse leur or, leurs passions, leur activité fébrile et désordonnée.

San-Francisco est la ville aux transformations brutales, aux changements de décors à vue; hier cité florissante, aujourd'hui monceau de cendres. Repassez dans un mois, vous retrouverez à la même place une autre ville avec ses rues bien alignées, ses magasins regorgeant de marchandises, ses temples, ses théâtres, ses cafés, et une population affairée qui parle de tout, excepté d'une catastrophe qui a déjà un mois de date.

La ville de San-Francisco, qui possède aujourd'hui près de quatre-vingt mille âmes de population, est destinée, par sa position géographique, à

devenir l'entrepôt général des mers du Sud et de l'Indo-Chine. Déjà l'isthme de Panama, qui est la voie la plus courte pour s'y rendre d'Europe, possède un chemin de fer qui en abrége la traversée, et les États-Unis, avant deux ans, auront une ligne de grande communication par terre entre cette nouvelle capitale et leurs cités de l'est. Cette ligne pourra s'intituler un jour chemin de grande communication de Paris à Canton, en passant par New-York et San-Francisco, avec embranchement pour l'Australie. Parcours en quarante jours, ainsi répartis : de Paris à New-York, dix jours, dix de New-York à San-Francisco, vingt de San-Francisco à Canton, en faisant escale aux Sandwich pour y prendre du charbon.

Le port de San-Francisco est un des plus beaux et des plus vastes du monde : il pourrait contenir les flottes réunies de toutes les puissances maritimes. Telle est l'opinion de Van Couver et de Kotzebue, qui l'ont visité vers la fin du dernier siècle. Il est à regretter que le peu de largeur du goulet sur certains points, la violence des courants qui poussent au large sur les îlots et les récifs dont la baie est parsemée, l'impétuosité des vents de nord-ouest qui règnent dans ces parages, en rendent l'accès difficile et la sortie périlleuse. Angel, le plus grand des îlots de la baie, Yerba-Buena, Rock-Isle, possèdent chacun, le long de leurs flancs

escarpés, un funèbre assortiment de carènes démolies et de mâts submergés jusqu'aux hunes, phares de sinistre augure pour les navigateurs de cet archipel dangereux.

Avant d'entrer dans le canal qui précède la baie, vous laissez à votre droite une longue chaîne de montagnes ardues, dont la crête, hérissée de sapins, se détache en sombre silhouette sur l'azur transparent du ciel. A votre gauche s'étale un versant à pente douce entièrement caché sous un manteau d'arbustes rampants d'un vert pâle, qui laissent entrevoir çà et là quelques ranchos, sentinelles égarées dans cette vaste oasis.

Cette première passe franchie, vous doublez la pointe du Presidio, en face de la baie de San-Solito, où vont mouiller les navires de guerre, et laissant à votre gauche le canal qui conduit après de nombreux détours aux embouchures du Sacramento, vous vous trouvez en face de la ville, au milieu d'un millier de navires portant les pavillons de toutes les nations qui ont une marine.

San-Francisco est construit en amphithéâtre sur le versant d'une colline faisant face à la baie. A la droite du spectateur apparaît une seconde montagne taillée à pic du côté de la mer et surmontée d'un télégraphe. La base de cette montagne vient d'être coupée pour relier l'ancienne et la nouvelle baie, entreprise gigantesque accomplie dans

l'espace de quelques mois, et les terres enlevées ont servi à combler les lagunes des *wharfs*, où s'élèvent aujourd'hui le Quartier-Neuf et les principaux entrepôts du commerce. C'est à cette place que mouillaient, il n'y a pas deux ans encore, des navires sur quatorze et même vingt brasses d'eau.

L'aspect de la ville est des plus pittoresques : ses maisons en briques ou en bois aux mille nuances, échelonnées jusqu'au sommet de la colline ; ses beaux édifices en briques ou en pierres, solides comme des forteresses, offrent un ensemble original et varié. Ses rues sont larges et rigoureusement alignées. La rue Montgommery, la plus étendue, est parallèle à la baie et traverse la ville dans sa plus grande longueur ; on dirait une principale artère à laquelle viennent se réunir, comme autant de vaisseaux secondaires, les rues partant du quai et se prolongeant jusqu'au bout de la ville. Trois de ces rues, Merchant, Clay et Washington, sont coupées à mi-côte par un immense square destiné à recevoir une fontaine monumentale. On y remarque de beaux édifices en briques. D'un côté sont situées la poste aux lettres et l'Alta-California ; de l'autre, l'hôtel de ville et le théâtre français. Le cirque et les maisons de jeu, précédées d'une galerie à laquelle les Français avaient donné le nom de Palais-Royal, ont été détruits par le dernier incendie.

Ce qui frappe avant tout le nouveau débarqué, ce

sont les *wharfs*, longs tabliers en planches de sapin extrêmement épaisses, clouées sur pilotis, et se prolongeant très-avant dans la baie. Ils servent à décharger les navires mouillés à leurs côtés, et à transborder leurs cargaisons sous palans, sans le secours des embarcations et des chalands. On en compte neuf, dont le principal, qui sert d'appendice à la rue Commerciale, a plus de trois mille mètres d'étendue. Ses pilotis les plus avancés n'ont pas moins de quatre-vingts pieds de hauteur, et les premières planches employées à le couvrir ont coûté quatre cents piastres les mille pieds américains, c'est-à-dire plus de deux francs le pied courant.

Vues de loin, les rues de San-Francisco ressemblent à d'immenses fourmilières. Tout y est en mouvement, tout y change de place. Une foule pressée assiége les abords des magasins, des *bars* (comptoirs à liqueurs), des *auctions* (ventes à l'encan); à chaque instant des charrettes attelées de chevaux ou de mules, le conducteur debout dans son véhicule, comme le cocher romain sur son char, sillonnent au grand galop ces masses compactes, et, chose merveilleuse, les accidents sont rares. On se jette à droite ou à gauche, et la trombe passe. Cette gymnastique s'apprend très-vite dans un pays où l'on n'a d'autre protection que soi-même. Nulle part on ne rencontre de soldats ni de gendarmes, et la police a trop à faire

pour se mêler de ces bagatelles. Les soldats en uniforme sont l'objet d'un souverain mépris de la part des Américains; aussi leur ont-ils donné le sobriquet de *lazy dogs* (chiens fainéants). Le gouvernement américain n'entretient pas plus de cinq ou six mille hommes de troupes régulières sur son immense territoire. Ces soldats, disséminés dans les principales villes des États, n'y ont d'autre emploi, à ce qu'il m'a semblé, que de figurer dans les cérémonies maçonniques, en grande faveur aux États-Unis, et principalement en Californie.

Toutes les rues de San-Francisco, sans exception, sont munies aujourd'hui de chaussées et de trottoirs en bois; quelques-unes même, telles que la rue Montgommery, possèdent des trottoirs en maçonnerie. Cette amélioration, loin d'être un objet de luxe, était impérieusement commandée par la nature molle et friable du terrain sur lequel s'élève la ville. On se rappelle encore l'époque où les rues, transformées en marécages par les pluies de l'hiver, engloutissaient hommes, bêtes et chariots. La boue, amalgamée de détritus de toute espèce, formait une espèce de glu que rendait plus compacte encore le linge que chacun y jetait comme dans une buanderie. Le blanchissage était d'un prix tellement élevé que, plutôt que de faire laver ses chemises, on en achetait, au prix d'une demi-piastre, de

neuves qui, après avoir fait leur temps, allaient à leur tour s'engouffrer dans ce chaos de putréfaction.

Les édifices en pierres ou en briques se multiplient de jour en jour, et finiront par remplacer totalement les maisons en bois. Cet important progrès est dû surtout à l'abaissement des prix de la main-d'œuvre et des matériaux de construction. Les journées de maçon, qui, dans les premiers temps, étaient cotées à quinze et même vingt piastres, sont aujourd'hui descendues à huit et dix, après avoir été pendant quelque temps à trois et quatre piastres à la suite d'une grève de tous les ouvriers; et les briques, qui revenaient alors à plus de un franc la pièce, se vendent aujourd'hui soixante francs le mille. Enfin, des scieries mécaniques établies sur tout le littoral parviennent à livrer les planches et les poutres aux taux les plus modérés. On a presque entièrement renoncé aux édifices en fonte ou revêtus de plaques de tôle, parce qu'ils se consumaient intérieurement par la seule chaleur de l'embrasement des maisons voisines.

Les incendies, cette épée de Damoclès perpétuellement suspendue sur la ville de San-Francisco, sont devenus beaucoup plus rares depuis sa destruction complète en mai et juin 1851. Afin de prévenir, si cela se peut, de nouveaux désastres, le gouvernement a fait publier des ordonnances sé-

vères qui rendent en quelque sorte les propriétaires responsables des accidents occasionnés par leur négligence ou même par un défaut de précautions de leur part. Le nombre des pompes a été également augmenté, et des réservoirs d'eau ont été établis dans chaque quartier pour les alimenter au premier cri d'alarme. Ces réservoirs, au nombre de vingt, contiennent près de mille mètres d'eau.

Dans les premiers temps de mon séjour en Californie, les incendies se succédaient sans interruption; on en comptait au moins un par semaine; c'était presque toujours la nuit. Souvent, au plus profond de votre sommeil, les cris de *fire* vous réveillaient en sursaut, cris effroyables s'échappant comme une tempête de milliers de gosiers américains, les moins euphoniques du monde. Il fallait se jeter à bas du lit et descendre à moitié vêtu dans la rue. Là, des charrettes à vide, des pompes attelées de forcenés hurlant comme des légions de tigres, passaient sous vos yeux avec une rapidité fantastique. Les cris, les questions, les réponses se heurtaient, se croisaient au milieu de l'angoisse générale. Si le feu s'était déclaré à une extrémité de la rue, votre demeure fût-elle à l'extrémité opposée, vite il fallait déménager, jeter vos malles, vos effets par la fenêtre et détaler promptement; car il s'écoulait à peine quelques minutes avant que votre maison fût à son tour la proie des flammes.

Une heure suffisait pour embraser tout un quartier de la ville. Ses maisons en bois s'enflammaient dans un clin d'œil, et le vent, qui promenait dans les airs des myriades d'étincelles et de charbons incandescents, communiquait le feu avec la rapidité de la foudre aux édifices les plus éloignés. Ce spectacle, avec son public tumultueux, ses clameurs sinistres, ses imprécations sauvages, est d'un effet impossible à décrire. Je crois voir encore ces flammes ondoyant comme des vagues immenses sous un ciel qu'elles éclairaient d'un reflet rougeâtre. L'œuvre de destruction s'accomplissait au milieu d'un crépitement aigu qui s'entendait au loin, et que dominait, par intervalles, le bruit sourd et profond des édifices qui s'écroulaient.

D'autres fois, les cris de *fire* ne sont qu'une fausse alerte, et vous en êtes quitte pour regagner votre lit, où vous cherchez vainement à reconquérir un sommeil si désagréablement interrompu. Les voleurs seuls n'y perdent rien; ils profitent de la panique générale pour dévaliser votre logement un instant délaissé; et lorsque vous regagnez grelottant votre modeste abri, tous vos effets ont disparu, depuis la montre accrochée à votre chevet jusqu'aux malles les plus lourdes. En fait de soustractions, les Américains de Californie sont passés maîtres. Leur industrie s'exerce avec succès dans les incendies sérieux. Ce sont alors des charretiers qui accourent

à votre porte pour transporter loin du théâtre de l'incendie votre mobilier, vos effets les plus précieux. Prenez garde encore, car le plus souvent vous ne revoyez ni les uns ni les autres. C'est à l'aide de ce procédé que des magasins ont été dévalisés de fond en comble par des charretiers à mines suspectes, enfonçant les portes sous prétexte de sauvetage, et s'emparant de tout ce qui leur tombait sous la main, quoi que pût dire et faire le propriétaire.

Pour se mettre à l'abri de ce sauvetage forcé, la plupart des négociants de San-Francisco ont des charretiers à gages auxquels ils assurent une rétribution mensuelle, à condition qu'à la première alerte ils seront à leur porte, prêts à les déménager dans un lieu convenu d'avance.

Les désastres successifs de mai et de juin 1851 ont été une terrible leçon pour les habitants de San-Francisco. Quelque dur que soit le terme, il est amplement justifié par l'anarchie qui régnait à cette époque, par l'absence de toute précaution pour prévenir les incendies ou du moins pour les arrêter dès le début. Aujourd'hui des précautions minutieuses ont été ordonnées; la loi de Lynch, à défaut d'une répression administrative, a ses gibets en permanence pour les incendiaires. Les parquets en briques des nouveaux édifices reposent sur une couche de sable doublée de fer; et pour-

tant, si par une nuit sombre, avec une de ces tempêtes du nord-ouest qui soufflent une partie de l'année, le feu se déclare à l'extrémité supérieure de la ville, San-Francisco disparaîtra encore une fois, sans que les efforts humains puissent empêcher son entière destruction.

Des quatre-vingt mille âmes de population que renferme la ville, les Américains forment la moitié, les Français y sont à peu près pour un sixième, le reste est un amalgame de toutes les nations du globe, parmi lesquelles dominent en ce moment les Chinois. La rue Sacramento est leur quartier général, on n'y rencontre que des épiciers et des blanchisseurs de cette nation. Ils sont facilement reconnaissables par leur costume traditionnel, qui consiste en un sarreau à manches évasées, un bonnet conique et des chaussures à pointes recourbées, et surtout par leur teint olivâtre et leurs yeux obliques.

L'élément masculin persiste à dominer en Californie. A part quelques Françaises, dont l'esprit et la grâce se conservent sous toutes les zones, par toutes les températures, on n'y rencontre guère que des Espagnoles du Chili, du Mexique et du Pérou, flétries par les excès encore plus que par l'âge, et des Américaines longues comme des hallebardes; qu'il fait beau voir, un jour de soleil, galopant sur des chevaux maigres, avec des cha-

peaux triomphants de plumes, des amazones de couleur éclatante et des brodequins d'infanterie.

Dès les premiers jours de l'annexion de la Californie aux États-Unis, la nécessité d'un point central de commerce et de rapports, tant avec l'intérieur qu'avec l'extérieur, avait fait proposer pour la fondation d'une capitale la magnifique rade de Benicia, dans la baie des Suïssuns, à proximité des embouchures du Sacramento et du San-Joaquin, fleuves navigables qui parcourent, l'un le nord, l'autre le sud de la Californie; mais les officiers de l'armée d'invasion, qui s'étaient déjà partagé le territoire où s'élève la capitale actuelle, le firent préférer, malgré son éloignement du centre et sa rade ouverte à tous les vents.

C'était l'ère de splendeur de San-Francisco. On se ruait de toutes parts sur les *placers*, où manquaient les éléments les plus indispensables à la vie. L'or seul y était en abondance. Un jambon valait cent francs, autant une bouteille d'eau-de-vie. Quelques planches pour s'abriter, une poignée de clous pour les assujettir, coûtaient des sommes fabuleuses à acquérir! Aussi les premiers émigrants qui s'établirent dans la ville y firent-ils de rapides fortunes. Des charpentiers, des serruriers, des maçons y percevaient des rentes de receveurs généraux, et un simple marmiton de navire, Vatel improvisé, y touchait des appointements de préfet.

Des médecins, en aussi grand nombre que les sauterelles d'Égypte, s'abattirent sur le pays et le mirent en coupe réglée. Leur diplôme de capacité était le mot *doctor*, inscrit sur leur porte. La fièvre, la dyssenterie, le choléra, rien ne leur résistait, ni le malade non plus, à raison de cinq piastres par visite. Ce n'est que depuis deux ans que leur diminution a été constatée par la décroissance des décès. Pourtant il en reste encore assez pour faire rafle de la population entière, s'il survient une épidémie.

Les musiciens étaient en vogue, et d'indignes racleurs étaient payés jusqu'à cent francs par jour pour tirer l'archet dans des cabarets et des maisons de jeu, nonobstant le goût des Américains pour les instruments qui font du bruit et pour les musiciens à contorsions. En somme, les artistes valaient bien l'auditoire.

Des gens bienveillants se sont avancés jusqu'à prétendre que les Américains ont l'oreille peu exercée. Le terme est modeste, vraiment. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à voir la mine qu'ils font lorsqu'on chante devant eux le *Yankee-doodle* ou *Suzannah*, deux mélodies exécrables pour lesquelles ils professent une suprême prédilection. On dirait le *ranz des Vaches* pour des Suisses atteints de nostalgie. Un concert de clarinettes fausses paraîtrait à côté de cela d'une suavité sans égale. Il

faut reconnaître pourtant que, si l'oreille et le goût leur font défaut, la bonne volonté ne leur manque jamais; aussi font-ils volontiers fête aux célébrités bien authentiques, sans y entendre malice, et par un sentiment d'équité qu'on ne saurait blâmer. Les triomphes de Taglioni et de Jenny Lind aux États-Unis n'ont pas eu d'autre cause, et je ne pense pas qu'ils en aient paru moins agréables à ces dames, tant pour la forme que pour le fond.

San-Francisco possède en outre une assez nombreuse collection de peintres d'enseignes et de daguerréotypeurs; on est parvenu à y distinguer la différence entre les deux manières.

Il existe encore, à San-Francisco, un théâtre français où l'on joue le vaudeville, le drame et l'opéra comique. Il fait, dit-on, ses frais. Une troupe d'acteurs chinois, au nombre de plus de trois cents, y a également donné quelques représentations de pièces chinoises. Les sujets sont en général tirés du cérémonial en usage à la cour impériale, qui consiste en génuflexions, en cris extravagants et en grimaces fort extraordinaires. Les costumes de ces acteurs sont de la plus grande richesse, et on ne les évalue pas à moins de soixante mille piastres.

CHAPITRE XII.

San-Francisco. — Détails de mœurs. — Le jeu. — Les ventes à l'encan, les paris, etc. — L'observation du dimanche. — La police.

Les cafés et les maisons de jeu se sont multipliés à l'infini. On en rencontre à chaque coin de rue, la plupart avec un orchestre de musiciens pour attirer les passants. La seule chose remarquable de ces établissements, c'est l'absence absolue de siéges et de banquettes pour s'asseoir. Les Américains ne s'attablent pas comme les Français; ils prennent leur consommation sur le comptoir et sortent aussitôt après : il est vrai de dire qu'ils rentrent fort souvent.

Dans ces maisons, la salle de jeu est garnie sur les deux côtés de tables à tapis verts chargées de piles d'argent et d'or monnayés; on y voit aussi des pépites d'un certain volume, telles qu'on les apporte des placers. A chaque table se tient un croupier qui taille les cartes. Dans le tiroir placé devant lui, il a des balances pour peser l'or brut qu'on met au jeu, et le revolver, pistolet tournant à cinq coups,

pour tenir en bride les mauvaises têtes. Le monte, le pharaon, la roulette, ont chacun une table à part; le lansquenet, devenu très en vogue, a les honneurs d'une salle particulière.

Le public des maisons de jeu est partout le même. Les Américains et les Français pratiquent de préférence le lansquenet et le pharaon. Les Espagnols ne connaissent qu'un jeu unique, c'est le monte; ils s'y ruinent avec une facilité sans égale, et avec un sang-froid qui fait plus d'honneur à leur caractère qu'à leur perspicacité. Autant vaut dire escroc que banquier de monte; leurs cartes épaisses et malpropres sont toujours préparées d'avance, et leur dextérité manuelle vient en aide au hasard. Les Espagnols le savent très-bien, et, malgré cela, ils s'acharnent au jeu et se font enlever jusqu'à leur dernière pièce avec une persistance digne d'un meilleur sort.

A ce jeu j'ai vu perdre un soir, par un Américain ivre, trois mille dollars en moins d'une demi-heure. A la fin de la partie, il donna de colère un grand coup de son revolver sur la table. Le pistolet partit, et la balle, frisant le nez d'une personne qui parlait fret et marchandises dans un coin de la salle, alla s'enfoncer dans le mur.

Une remarque assez curieuse a été faite au sujet du jeu. C'est que le nombre des joueurs à San-Francisco diminue à mesure que celui des femmes

y augmente. Il y a donc lieu d'espérer que dans un temps rapproché de nous le dieu du lansquenet et du monte n'aura plus que de rares adorateurs.

Matin et soir, un affreux tintamarre de cloches mêlé aux vibrations du tam-tam invite les passants à entrer aux *auctions* ou encans publics. On trouve là toutes sortes de marchandises provenant des saisies de la douane, de laissés pour compte, ou même consignées par des commerçants pressés de réaliser. Les droits du crieur ont été de dix et ne sont plus aujourd'hui que de sept et demi pour cent. Debout sur une table, au milieu d'un nombreux auditoire, il répète avec volubilité la progression des enchères, pendant que l'échantillon passe de main en main. Une fois cette progression arrivée à son apogée, il prononce l'adjudication, et passe à un autre article.

Une des particularités originales de ces encans, et qui fait le bonheur des Américains, c'est la mise à prix de malles dont personne ne connaît le contenu. La malle, parfaitement fermée, est exposée sur un banc à la vue du public. Chacun l'examine, la tâte, vérifie la qualité des serrures et se gratte la tête. Qu'y a-t-il là dedans? *That is the question.* Sur une mise à prix très-faible un premier amateur s'enhardit. Il fait une offre : un autre aussitôt s'empresse d'enchérir. Là-dessus les imaginations s'exaltent, on crie, on se bouscule, tout le monde

veut avoir la malle. Enfin, elle est adjugée. L'heureux possesseur s'empare de son bien, et, pressé qu'il est d'en connaître le contenu, prend un marteau et fait sauter la serrure. O désespoir! la malle ne contient que des chiffons sans valeur! tout le monde rit, et bientôt l'acquéreur lui-même rit aussi. On en a vu pourtant qui ont gagné gros à cette loterie.

Les affaires ne se font qu'au comptant, *cash*, comme disent les Américains, argent contre marchandise, donnant, donnant. Bien des marchés sont annulés parce que, entre la parole donnée et la livraison de la marchandise, il est survenu une hausse ou une baisse en faveur du vendeur ou de l'acheteur. Les Américains ont la conscience très-élastique à l'endroit des conventions verbales. Leur suprême, leur unique loi, c'est le fait accompli; pour eux les mots ne sont que des mots, autant en emporte le vent, et s'ils trouvent moyen de vous tromper soit sur la qualité, soit sur la quantité de la marchandise, soit d'une façon, soit d'une autre, ils ne s'en font pas faute. Une friponnerie adroite n'en a que plus de mérite à leurs yeux, et loin de blâmer le voleur, c'est le trompé qu'ils bafouent.

Jack, propriétaire dans la rue Stockton, voit sa maison près de devenir la proie des flammes; rien ne peut la sauver. L'incendie, poussé par le vent,

s'avance comme un cheval de course, et ne s'arrêtera que lorsqu'il n'aura plus d'aliments. Jack n'hésite pas ; il monte à cheval, et court d'un trait à la Mission, bourgade éloignée de quelques lieues de San-Francisco.

« Ohé ! John, crie-t-il en passant devant la maison de son entrepreneur, y a-t-il un verre de brandy pour les amis ?

— Comment, c'est vous, Jack ! dit John, entr'ouvrant sa porte ; et où diable allez-vous de ce train-là ?

— Goddam ! je vais dépenser des dollars à un quart de lieue d'ici, et comme j'ai soif, la vue de votre porte m'a fait penser que vous auriez un verre de brandy ou de whisky à m'offrir.

— Certainement, ami Jack ; descendez de cheval, et nous allons trinquer ensemble. »

Le brandy est versé. Après avoir dégusté la liqueur, Jack s'écrie :

« *By God!* vous êtes un brave garçon, John, et si vous n'étiez pas si ours, je vous proposerais une affaire, une bonne affaire, ma foi ; mais je vous connais, avec vous, il n'y a qu'à se mordre les doigts.

— Allons, ami Jack, nous nous connaissons tous les deux ; et cette jolie maison que je vous ai reconstruite pour presque rien ! il ne vous manque plus que de vous en plaindre !

— Ma maison?... eh bien, c'est là justement l'affaire; ma maison m'a coûté trop cher pour ce qu'elle vaut, et, comme je prétends avoir quelque chose de plus complet, de plus confortable, et à bon marché, je m'en vais de ce pas, puisqu'il faut vous le dire, trouver Long-Jenkins, qui m'a fait des propositions.

— Long-Jenkins! Vous plaisantez, ami Jack; s'il vous faut une église, il vous fera un poulailler, et encore aura-t-il l'air d'une souricière. Non, Jenkins n'est pas votre homme. Voyons, que voulez-vous faire à votre maison?

— Ma foi, je voudrais un étage de plus. J'ai des locataires et pas de place, donc il me faut encore un étage; et puis j'ai quelque idée d'avoir un magasin dans ma cour. Ce terrain ne rapporte pas un *cent*, et de cette façon, j'en tirerai, je crois, un bon parti.

— *By God!* vous avez raison, Jack; mais, si vous en chargez Long-Jenkins, vous aurez tort. Tenez, je prends à cœur votre affaire. Voyons! vous dites un étage de plus à votre maison, un magasin dans la cour. Quarante pieds de longueur, douze de profondeur, huit de hauteur, et couvert. Hum! hum! ami Jack, cela vous coûtera bon marché, cinq mille dollars.

— Bonjour, John, à revoir, bonne santé. Je vais aller trouver Jenkins.

— Voyons, quatre mille cinq cents.

— Bon, bon, je vous souhaite des aubaines comme celle-là. Songez donc, quatre mille cinq cents dollars, au prix où sont les planches! Et ma maison, pour combien la comptez-vous?

— Eh bien, quatre mille dollars, c'est mon dernier mot; j'y serais du mien; mais vous êtes un ami, et je veux conserver votre pratique.

— Point, point. »

Et Jack fit mine de vouloir remonter à cheval.

« Allons, un autre verre de brandy, et nous nous entendrons. »

Après ce second verre, John consentait à refaire la maison à deux étages, de plus un magasin dans la cour, moyennant trois mille cinq cents dollars; il disposait, bien entendu, des matériaux de la maison existante. Un traité écrit, fait en double, fut passé entre les deux amis, et un troisième verre de brandy cimenta à nouveau leur amitié et les bases du traité.

Jack n'eut garde d'aller trouver Long-Jenkins.

Le lendemain, lorsque John arriva à San-Francisco, il s'en fut tout droit rue Stockton; cette rue avait disparu, et quelques autres avec elle. Les bois et les planches étaient hors de prix. Pourtant il fallait s'exécuter; le traité signé était là, et ce titre est obligatoire d'un Américain à l'autre.

John n'était pas content, dit-on; il se fit même un peu tirer l'oreille, mais enfin il reconstruisit la maison avec un second étage et éleva un magasin dans la cour, le tout moyennant une dépense de dix mille dollars, pour lesquels il en reçut trois mille cinq cents.

« Tu m'as mis dedans, dit-il à Jack : voilà ta maison, mais tiens-toi bien; j'aurai ma revanche. »

Les Américains sont essentiellement formalistes, la forme leur tient lieu de tout. Sans elle, point de religion, point de vertu, point d'humanité. Lors donc que vous voyez à San-Francisco des gens graves se promener tout un jour précédés de bannières, avec des tabliers chargés d'hiéroglyphes, des triangles, enfin tout l'attirail grotesque de la franc-maçonnerie, et d'autres qui se rassemblent sur la place publique pour y nasiller des psaumes depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, la pensée ne vous vient-elle pas que tout cela n'est qu'une affaire de forme, et qu'il n'y a pas plus de véritable religion chez les uns que d'alliance fraternelle chez les autres?

La forme a décidé qu'on ne ferait absolument rien le dimanche. Ce rien ne s'applique pas seulement aux travaux les moins pénibles, aux occupations les moins sérieuses, mais encore aux plus innocentes distractions, à la musique, au domino,

au jeu de pair ou impair. Le dimanche, il est permis de se promener.... à pied, mais les Américains ne se promènent pas, ou bien encore de s'asseoir le dos dans un fauteuil et les pieds sur l'appui de la croisée, posture favorite du Yankee au repos. Aussi les Français ont-ils nommé la promenade du dimanche à San-Francisco *la revue des semelles*. On n'aperçoit, en effet, que des pieds à toutes les fenêtres.

Autre passe-temps non condamné : à bord des steamers, le dimanche, on distribue aux passagers des fragments de planches de sapin que chacun se met à découper de mille façons à l'aide de son couteau de poche; c'est, en outre, une mesure de précaution : car, faute de ces morceaux de bois, les Américains, à coup sûr, découperaient les bastingages et les agrès du navire. L'emploi du couteau de poche chez eux a dégénéré en monomanie incurable. C'est au point qu'au milieu du sanctuaire de la justice, durant les plaidoyers des avocats, les magistrats découpent la table placée devant eux, et l'accusé lui-même, s'il a les mains libres, découpe la sellette sur laquelle il est exposé.

Une amélioration qui mérite d'être signalée, c'est l'éclairage des rues. Dans un temps, elles offraient peu de sécurité aux heures avancées de la nuit, et des policemen m'ont affirmé que l'on ramassait presque chaque matin des hommes

assassinés, dans les hauts quartiers de la ville. Il est certain qu'à partir de onze heures du soir des détonations d'armes à feu se faisaient entendre de tous côtés, et souvent le plomb meurtrier, détourné de son but, ou même dirigé au hasard, pénétrait dans l'intérieur des maisons et en blessait les habitants sans qu'on pût deviner d'où le coup était parti. Dans la maison que j'occupais, rue Montgommery, au coin de Pine-Street, un pauvre Allemand, couché sur son lit de sangle, eut le poignet fracassé par une balle qui lui arriva à travers le plancher du rez-de-chaussée, où un pharmacien et son créancier, ivres tous deux, échangeaient des coups de pistolet pour régler leurs comptes.

Pour tout dire, en un mot, les accidents de cette espèce se renouvelaient aussi souvent le jour que la nuit, sans que la police y mît ordre. Aussi les habitués de la Polka se rappellent très-bien ce duel au revolver improvisé en plein midi devant le perron de cet établissement. Les combattants ne s'atteignirent ni l'un ni l'autre; mais un gentleman, l'avocat Forbes, qui remontait la rue Pacific, eut la gorge transpercée par une balle et fut transporté mourant chez le pharmacien du coin. Quant aux auteurs de cet homicide par imprudence, ils ne furent pas même recherchés.

On pourrait citer des milliers d'événements de

ce genre, résultat d'une éducation brutale, encouragés par la tolérance des lois. Les coups de pistolet sont le complément obligé de toute orgie. Un Américain ivre, dans un accès de sauvage exaltation, fera feu de son pistolet à hauteur de poitrine d'homme, au milieu de la foule, sans seulement crier gare, sans se préoccuper le moins du monde des gens qu'il peut atteindre. Il m'est arrivé à moi-même, un jour que je gravissais, de compagnie avec quelques autres, la montagne du Télégraphe, par le versant de l'ancienne baie, de servir de point de mire à un amateur curieux sans doute de connaître la portée de sa carabine. J'en fus quitte, grâce à Dieu, pour un trou à la manche et une légère éraflure à la peau.

La loi de Lynch a quelque peu ralenti ces espiègleries de mauvais goût, surtout depuis qu'un individu a été pendu à Sacramento pour avoir tué par maladresse un des principaux négociants de la ville. Il avait tiré son pistolet, dans l'intention de brûler la cervelle au croupier qui taillait le monte dans une maison de jeu; mais ce dernier baissa la tête fort à propos, et ce fut le négociant, placé debout derrière lui, qui reçut la balle en pleine poitrine.

L'habitude des Américains d'avoir toujours des armes dans leurs poches, la tolérance des règlements de police, la vénalité des juges, laissent mal-

heureusement le champ libre à une foule d'abus de ce genre. La loi de Lynch n'est invoquée que dans les grandes occasions, et la justice légale ne punit que les misérables dénués de moyens de corruption, membres méprisés d'une société qui n'a de sympathies que pour la richesse. Les hommes considérables par leur fortune, par les influences dont ils peuvent disposer, échappent presque toujours au châtiment devant la justice légale.

Avant la fin de mars 1851, l'administration de la police était une véritable sinécure très-peu redoutée par les malfaiteurs. Ses agents, payés en bons de la municipalité qui perdaient alors quarante pour cent de leur valeur nominale, loin de comprimer le désordre, le favorisaient au contraire, lorsqu'il s'accommodait avec leurs intérêts. C'étaient chaque jour de nouvelles agressions dont ils étaient les principaux acteurs. Combien de fois ne les a-t-on pas vus, mêlés à la lie de la population, forcer l'entrée de maisons particulières où il y avait réunion, et, le pistolet au poing, obliger les invités à se sauver par les fenêtres? et d'autres fois encore se mettre à la suite de tapageurs échauffés par le brandy, et faire le guet à la porte d'un établissement public, pendant que leurs dignes associés brisaient les meubles dans l'intérieur et maltraitaient les maîtres et leurs employés?

Le dimanche, qui est un jour de silence et de

réclusion pour les Américains de San-Francisco, en est un de liberté et de joyeuse humeur pour les matelots des navires français de la rade. Ornés d'une chemise propre, et parvenus au degré superlatif du décorum et des bonnes manières à l'aide d'une ration honnête de gin ou d'eau-de-vie, ils prennent leur course à travers les rues, faisant une pose devant chaque monument et pénétrant dans toutes les maisons accessibles au public. Cette exploration, accompagnée de commentaires animés et de distinctions subtiles, finit toujours par causer une altération générale. En fait de rafraîchissements, les marins ne connaissent que le tafia et l'eau-de-vie; aussi, lorsque l'heure du retour à bord a sonné, ces braves gens ont-ils, comme on dit, la tête un peu près du bonnet, et ce bonnet ou ce chapeau est-il bien crânement posé, c'est-à-dire en arrière, aussi loin que possible du sinciput.

Le matelot français en goguette chante à pleine tête, et si les brumes de la mer ont quelque peu altéré la pureté de sa voix, du moins est-elle juste et plaît-elle encore malgré son timbre goudronné. Le matelot américain, ivre ou non, chante invariablement faux et avec une intonation nasillarde souverainement insupportable. Mettez ces deux chanteurs en présence dans un bar, ils se toiseront comme deux coqs de combat, et se précipiteront bientôt l'un sur l'autre; puis interviendra un policeman

qui mettra le matelot français à la geôle pour avoir troublé le repos public un saint jour de dimanche, tandis que le matelot américain sera tout bonnement reconduit à son bord. Les disputes entre Américains amènent presque toujours une mêlée générale, à la suite de laquelle battants et battus vont se raccommoder au cabaret. A l'élection triennale des shérifs, ce sont des corps d'armée qui marchent l'un contre l'autre, enseignes déployées, et se livrent à un formidable pugilat, jusqu'à ce que l'un des deux partis ait le dessous. Chacun alors ramasse ses blessés. Les vainqueurs crient : *Hurra for Baxton! Baxton for ever!* Les vaincus ne soufflent mot, et la paix est scellée par des flots de whisky, à la charge des compétiteurs.

L'Américain est en général d'humeur peu traitable et nullement accommodante, pour peu qu'il lui faille se gêner ou se déranger. Ne lui demandez jamais un service gratuit, quelque léger qu'il soit, vous ne l'obtiendriez pas; faites toujours votre marché d'avance, et ne vous mettez pas à sa merci, vous seriez impitoyablement rançonné. Je me souviens que, lorsque je remontais la rivière de Chagres, dans l'isthme de Panama, je m'arrêtai quelques instants à une ferme américaine, où je me fis servir un doigt de genièvre dans un grand verre d'eau.

« Combien vous faut-il? demandai-je au maître de la ferme.

— *Half dollar*, me répondit-il.

— Comment! m'écriai-je, un demi-dollar pour une goutte de genièvre?

— *It is for my trouble* (c'est pour mon dérangement), » me répondit-il nonchalamment.

Ce gentleman avait une vieille chemise, un pantalon troué et des sandales de bois aux pieds; de plus, une carabine dans un coin de sa grange, avec laquelle il nous aurait certainement fusillés pour conquérir son demi-dollar! J'avais quelque velléité de discuter cette exaction, mais mes compagnons de voyage s'y opposèrent. Quant à l'Américain, il resta calme et impassible, comme l'homme d'Horace. « *Half dollar*, répétait-il, *for my trouble.* » Il fallut s'exécuter.

Les Américains professent une profonde vénération pour la force corporelle. Un bon coup de poing qui jette son homme à terre leur paraît le *nec plus ultra* du droit et de la raison. Quelques leçons de boxe et de savate, qu'ils ont reçues des Français en certaines occasions, n'ont pas peu contribué à maintenir l'harmonie entre les deux nations. M. le vicomte de P., surtout, possédait sous ce rapport des arguments sans réplique. Une énergie indomptable, jointe à une force musculaire peu commune, le rendaient un objet d'effroi pour les plus terribles lutteurs.

Un jour, par une pluie battante, M. de F., engagé

dans une ruelle étroite, se trouve arrêté par deux colosses de l'espèce yankee, embossés nez à nez sur des planches posées en travers d'un marécage. M. de F. leur réclame très-poliment le passage. Les colosses se contentent de le toiser de la tête aux pieds, et restent immobiles. M. de F. répète sa demande. Même silence, même immobilité. Notre compatriote ne se sentait pas le plus fort, et prit sagement le parti de rebrousser chemin. A quelques pas de là, il rencontre M. de P., auquel il fait part de sa mésaventure. « Suivez-moi, lui dit celui-ci, vous passerez. » Revenus ensemble au pont de planches, M. de P. marche droit aux Américains, terrasse l'un d'un coup de poing, saisit l'autre par le milieu du corps, et les envoie l'un par-dessus l'autre rouler dans la boue. Les colosses se relevèrent, s'essuyèrent et ne trouvèrent pas un mot à dire à M. de P., qui les attendait de pied ferme.

Toutes les fois qu'il y a du tapage dans une rue, on voit arriver des policemen. Le policeman a pour insignes une baguette d'un bois très-lourd, de douze à quinze pouces de longueur, et une médaille d'argent cousue à son gilet. Ce sont les symboles de son autorité, devant lesquels s'ouvrent toutes les portes. S'il a affaire à des tapageurs et qu'il y en ait un qui résiste, le policeman le frappe de son petit bâton à la tête, et ce coup bien appliqué suffit ordinairement pour l'étourdir. Si, mal-

gré cet avertissement, il résiste encore, le policeman est en droit de lui brûler la cervelle avec le revolver dont il est constamment armé.

Pour qu'un pareil pouvoir ait été dévolu à des agents subalternes, pris au hasard dans les dernières classes de la société, il faut, à coup sûr, que la sécurité publique ait été singulièrement compromise, et que les éléments de désordre qu'entraînait après elle une population flottante et mélangée comme celle de la Californie fussent plus forts que l'autorité des lois et le pouvoir du gouvernement.

Notre consul, M. Dillon, fut un jour insulté par un de ces agents de police, en plein consulat, sous le pavillon national : c'était au sujet de la détention arbitraire du capitaine du navire français *l'Espadon*, violemment arraché de son bord, et jeté en prison comme un malfaiteur. Rendu furieux par les justes représentations de notre consul, le policeman osa le menacer de le mettre lui-même en prison. Une pareille insolence exigeait une réparation. En conséquence, une heure après, notre consul, en tenue officielle, s'en fut trouver le gouverneur. Mais celui-ci, au lieu de punir son agent, essaya de discuter ses torts. M. Dillon n'insista pas : fort de sa dignité et de son droit, il se retira dans son hôtel, décidé à retirer le pavillon français, si justice n'était pas faite.

Une profonde agitation circulait pendant ce

temps parmi les Français établis à San-Francisco. Chacun ressentait vivement l'injure faite à notre représentant, et s'il eût fallu en venir aux mains pour le soutenir, pas un, je crois, ne serait resté en arrière.

Heureusement pour tout le monde, le capitaine de *l'Espadon* fut mis en liberté. Le gouverneur, ramené à de meilleurs sentiments, effrayé peut-être des suites de son entêtement, se décida à aller en personne exprimer ses regrets à notre consul, et cet incident, qui menaçait d'avoir les conséquences les plus graves, se résolut par une démarche honorable et par la prompte punition du policeman.

CHAPITRE XIII.

La loi de Lynch.

L'origine de la loi de *Lynch*, ou *justice du peuple*, remonte à l'année 1774, à la suite de la proclamation de l'indépendance des États-Unis. Cette loi, fondée à une époque d'anarchie et de troubles, alors que l'expulsion des juges métropolitains laissait le champ libre aux vols à main armée, aux assassinats, enfin aux crimes de toute espèce, conférait à un certain nombre de citoyens, réunis en comité, le droit de juger tout individu convaincu d'un délit et de lui infliger, s'il y avait lieu, la peine capitale. Le nombre de jurés appelés à former ce tribunal était illimité; qu'ils fussent mille ou vingt seulement, leur jugement était sans appel : néanmoins, pour qu'une condamnation fût exécutoire, il fallait l'unanimité des voix, et il suffisait d'un seul vote négatif pour y mettre empêchement.

Dans les campements, aux environs des mines, lorsqu'un vol ou un assassinat a été commis,

le comité dit *de vigilance* se rassemble. L'accusé est amené en sa présence; s'il est déclaré coupable, on le pend séance tenante; innocent, on le renvoie acquitté; mais les acquittements sont rares : les Américains éprouvent tant de plaisir au spectacle d'une pendaison, que le coupable, eût-il à faire valoir toute espèce de circonstances atténuantes, une provocation, par exemple, ou une fatale propension à reprendre son bien là où il le trouve, est condamné à être pendu, ne fût-ce que pour satisfaire aux exigences du public.

L'exécution du condamné revient de droit à l'un des membres ou même au président du comité. Le gibet, si toutefois le public n'est pas trop pressé, et alors on se sert du premier arbre venu, se compose de deux poteaux surmontés d'un troisième en travers, qui porte le nœud coulant. Une quatrième pièce de bois, assujettie aux deux montants avec des bouts de corde, à environ trois pieds du sol, sert d'appui aux pieds du patient, qui a la figure couverte d'un bonnet ou d'un mouchoir, et les mains liées derrière le dos. Le moment venu, l'exécuteur tranche d'un coup de hache le bout de corde qui retient la dernière pièce de bois, et le patient reste suspendu dans le vide. Un instant il se tord dans les dernières convulsions de l'agonie, puis tout est dit. L'immobilité de la mort s'est emparée du cadavre, et le public se retire parfaite-

ment satisfait du spectacle qu'on lui a offert gratis.

Un matin, arrivant à Hawkins-Bar, nous aperçûmes, entouré d'une foule nombreuse, un Mexicain attaché à un tronc d'arbre. Il était nu jusqu'à la ceinture, et une douzaine d'individus, armés de brides et d'étrivières, le flagellaient à tour de bras. Son crime était, nous dit-on, d'avoir assassiné son camarade de lit. Quoique affreusement mutilé et le dos en sang, le Mexicain ne poussait pas une plainte; seulement son visage était d'une pâleur livide, et de ses dents, serrées comme un étau, sortait un bout de cigarette qui semblait narguer ses exécuteurs. Deux heures après, comme nous entrions dans une taverne, quelle ne fut pas notre surprise de retrouver le même Mexicain assis à table au milieu de ses bourreaux, et s'abreuvant avec eux de gin et de whisky?

Nous supposâmes que c'était une affaire finie, et que le misérable en était quitte pour sa flagellation. Pas du tout. Le soir même, nous le revîmes. Cette fois il était pendu à une branche de chêne assez élevée. Par un sentiment de compassion sans doute, et pour égayer ses derniers moments, les Américains n'avaient rien trouvé de mieux que de l'enivrer avant de le pendre.

Une autre fois, c'était l'exécuteur qui, ayant omis de mettre le bonnet de rigueur sur la figure

du patient, en faisait ses très-humbles excuses au public; cela provenait uniquement, ajoutait-il, du manque d'habitude, mais à une prochaine exécution la chose irait mieux, et le patient comme le public n'auraient qu'à se louer de lui. Le condamné, pendant ce temps, la corde au cou et debout sur sa barre, attendait plus mort que vif le coup qui devait mettre fin à ses angoisses. Ce ne fut pourtant qu'après avoir renouvelé ses excuses au patient lui-même, en lui jurant d'être plus en règle dorénavant, que l'exécuteur se décida à achever son supplice.

Si les assassinats sont devenus très-rares aujourd'hui à San-Francisco, il faut en rendre grâce à la loi de Lynch, qui s'est substituée à la justice régulière dans un moment où la sécurité publique était gravement compromise. En Californie, avant la loi de Lynch, il n'y avait pas de crime qui ne se rachetât à prix d'argent. Maintes fois, j'ai rencontré par les rues un homme reconnu coupable d'avoir assassiné son camarade pour s'approprier les deux mille piastres qu'il portait dans sa ceinture. La moitié de cette somme, distribuée à ses juges, lui avait valu son plein et entier acquittement.

Dans les premiers temps cependant, la loi de Lynch n'avait guère été appliquée que dans les campagnes, dans les mines et dans les lieux où l'impuissance bien constatée de la justice répressive

rendait en quelque sorte aux individus le droit de se protéger eux-mêmes. Mais San-Francisco devait avoir son tour. Voici dans quelles circonstances :

La ville venait d'être détruite par l'incendie du 4 mai, que tout le monde attribuait à la malveillance. Le 6 juin, vers les sept heures du soir, trois individus pénètrent dans le *store* (magasin) d'un certain J. A., établi au coin des rues Washington et Montgommery, le frappent à coups redoublés de casse-tête, et, après l'avoir laissé par terre privé de connaissance, se retirent en emportant deux mille piastres que le marchand avait dans sa caisse. La ville fut profondément émue par cet acte audacieux commis presque en plein jour, des recherches actives furent faites, et bientôt l'on parvint à s'emparer de deux des individus soupçonnés d'avoir commis le crime; ils furent aussitôt livrés entre les mains de la justice. Une grande exaspération régnait pendant ce temps parmi la population ; le bruit s'était répandu que les accusés allaient être acquittés, et une masse compacte entourant la prison réclamait à grands cris les prisonniers pour les exécuter séance tenante, lorsqu'on sut qu'en vertu d'un verdict d'acquittement ils avaient été mis en liberté le matin même. Cette nouvelle porta au dernier point l'exaspération populaire ; des hommes montés sur des tonneaux prononcèrent hautement l'anathème sur l'autorité, et en appelèrent de

la justice légale à la justice des citoyens. Il était trop tard cette fois, car les coupables s'étaient échappés; mais l'occasion se représenta quelques jours après, et ce ne fut pas le peuple, mais quatre-vingts des principaux commerçants de la ville, réunis en *comité de vigilance*, qui prononcèrent l'arrêt et veillèrent à son exécution. Ce drame est tellement saisissant et empreint d'une couleur locale si frappante, que je le donne tel qu'il s'est passé sous mes yeux.

Un échappé de Sydney, John Jenkins, ayant pénétré dans un magasin situé aux abords du grand *wharf*, s'empare d'un coffret contenant une somme d'argent. Surpris presque au même instant par le propriétaire, il s'élance rapidement dans la direction du wharf, et se jette dans une baleinière, dans l'espoir de se sauver en gagnant le large. Mais il avait été vu par des bateliers qui se mirent à sa poursuite et l'eurent bientôt rattrapé. Une lutte s'engage, Jenkins résiste avec vigueur, et il a en même temps la présence d'esprit de jeter à la mer le coffret accusateur. Mais les assaillants s'emparent de lui et le ramènent à terre, pendant que les autres plongent à la recherche du coffret et parviennent à le retrouver.

Arrivé à terre, Jenkins est entraîné ou plutôt emporté par une populace furieuse qui pousse des rugissements de triomphe et se prépare à l'exécu-

ter sans autre forme de procès; mais le comité de vigilance se réunit, obtient du peuple la comparution de Jenkins, et au bout d'une heure de délibération annonce à la foule avide que l'accusé, reconnu coupable à l'unanimité, est condamné à être pendu dans la nuit même, sur la place de Portsmouth.

A peine ce jugement a-t-il été prononcé, que le capitaine Ray se présente à la porte du comité pour réclamer le prisonnier et revendiquer les droits de la justice régulière. Un refus formel accueille sa demande, et il se retire suivi de ses agents, au milieu des huées de la populace.

La nuit arrive; des groupes nombreux stationnent aux alentours du comité. On craint que le prisonnier ne parvienne à s'échapper, que le gouverneur n'envoie une force armée pour s'en emparer; mais la maison du comité reste plongée dans le silence, et l'autorité judiciaire, en présence de cette exaltation du peuple qui la fait trembler pour son propre sort, se tient renfermée dans son sanctuaire, où elle se contente de délibérer, sans oser prendre une seule mesure.

Enfin deux heures ont sonné; à ce signal répété par le glas funèbre de la cloche des pompiers, les portes de la prison s'ouvrent, et Jenkins paraît aux yeux de la foule, les mains liées derrière le dos, le visage pâle, mais les traits calmes, et fu-

mant son cigare avec une stoïque indifférence, comme s'il eût dû être simple spectateur du drame qui allait s'accomplir. C'est un homme de haute taille, aux larges épaules. Tout en lui annonce une force musculaire peu commune, et explique suffisamment la résistance qu'il a opposée à ceux qui tâchaient de s'emparer de sa personne.

Aussitôt dehors, le prisonnier est entouré d'une troupe nombreuse sous les armes, et la foule se précipite sur ses pas. Malgré l'heure avancée de la nuit, toute la population de San-Francisco est là, debout, ondulant comme une mer en courroux. Le silence funèbre qui plane sur ces masses compactes, et la lueur de quelques torches qui se répercute sur tous ces visages empreints d'une résolution sinistre, donnent à la scène un caractère imposant de solennité et d'épouvante.

Jenkins est amené au pied de l'arbre de la liberté planté au milieu de la place, et déjà le nœud fatal se balance au-dessus de sa tête, lorsque plusieurs voix s'écrient : « A la douane, à la douane; ne déshonorons pas l'arbre de la liberté! » Et la foule s'ouvre de nouveau pour laisser passer le cortége. Dans ce moment une troupe de policemen se présente, le revolver au poing, et cherche à se faire jour jusqu'au prisonnier; mais elle est rudement repoussée, et des voix tumultueuses s'écrient : « Feu sur les policemen! à la mer les

policemen! » et ceux-ci sont forcés de se retirer ou de rester simples spectateurs, en ayant soin de cacher la médaille qui peut les faire reconnaître.

Jusque-là Jenkins avait conservé un dernier espoir, celui que la justice parviendrait à le reprendre; pour lui c'était la vie, peut-être la liberté, et cet espoir était anéanti. Ses yeux, qui un moment auparavant se promenaient au-dessus de la foule pour y chercher ses libérateurs, ne rencontraient plus que des visages impassibles, sur lesquels sa destinée était écrite en termes irrévocables. Le prisonnier alors devint blême, tremblant, une sueur froide parcourut tous ses membres, et il fallut le transporter jusqu'au fatal gibet. C'était la poutre transversale qui soutenait le toit d'un grand édifice situé dans la partie supérieure de la place. Un homme s'y élança pour clouer une poulie, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, le corps de Jenkins se balançait à six pieds au-dessus du sol, frémissant encore dans les dernières convulsions de l'agonie.

Dans ce moment suprême, la lune s'échappa du sein des nuages et vint éclairer d'un rayon blafard cet acte de la souveraineté populaire; une immense acclamation souleva des milliers de poitrines haletantes, et la foule s'écoula rapide et silencieuse, convaincue qu'elle avait rempli son devoir vis-à-vis Dieu et envers l'humanité.

Dans l'exécution de Jenkins, le comité de vigilance avait fait preuve d'un grand courage ; mais sa tâche ne pouvait et ne devait pas s'arrêter là. La ville continuait à regorger de voleurs et de convicts de Sydney, se livrant chaque nuit aux plus audacieuses déprédations. Il était donc nécessaire de frapper plusieurs grands coups pour effrayer les malfaiteurs et rassurer les citoyens. Sur ces entrefaites, des membres du comité parvinrent à se rendre maîtres d'un brigand célèbre appelé Stuart, l'un des plus dangereux coquins de la ville, sur lequel on n'avait jamais pu mettre la main. Jugé aussitôt que pris, et condamné à mort à l'unanimité par le comité, Stuart fit une confession générale de tous ses crimes, et avoua sa participation à l'assassinat suivi de vol dont le négociant de la rue Washington avait été victime. Son projet, ajouta-t-il, était de mettre le feu aux quatre coins de la ville, dans le cas où ses complices, au lieu d'être relâchés, auraient été condamnés à mort.

Transporté à bord d'une goëlette, dans la rade, pour y être exécuté, Stuart fit de nouvelles révélations, d'où il résultait qu'il avait de nombreux affiliés parmi les employés mêmes de la police, et que ceux-ci, moyennant une somme de six cents piastres, favorisaient l'évasion des hommes de sa bande dont l'autorité parvenait à s'emparer.

Plusieurs arrestations furent faites à la suite des aveux de Stuart; mais les individus compromis n'ayant pas été reconnus coupables à l'unanimité, le comité de vigilance les remit entre les mains de l'autorité légale, qui se contenta de les condamner à une réclusion temporaire.

Ce conflit entre deux pouvoirs, dont l'un avait pour lui la sanction de la loi, l'autre l'approbation et les sympathies de la population, produisait le plus fâcheux effet en neutralisant tous les efforts du comité pour rendre la sécurité à la ville. Dans cette circonstance critique, quelques-uns des membres les plus influents firent adopter une mesure énergique, qui consistait à s'opposer au débarquement de tout individu amené par les navires provenant de Sydney ou des autres colonies pénitentiaires, à moins qu'il ne fût muni d'une attestation témoignant de sa bonne conduite et de sa moralité.

Un dernier exemple donnera bien mieux encore la mesure de cet antagonisme. Je le cite comme un document curieux de cette liberté qui existe aux États-Unis, et que l'on a tant prônée. Deux célèbres voleurs, Mackensie, et un autre dont le nom m'échappe, convaincus de crimes sans nombre, furent saisis par le comité de vigilance de San-Francisco, jugés et enfin condamnés à être pendus. La sentence devait recevoir son exécution

deux jours après. Le lendemain, à quatre heures du matin, pendant que les vingt-cinq membres du comité chargés de la surveillance des prisonniers étaient plongés dans un profond sommeil, trente policemen, après avoir enfoncé la porte, se précipitent sur eux, le revolver au poing, menaçant de brûler la cervelle à quiconque résistera, et s'emparent des prisonniers qui, tout joyeux, suivirent le shérif jusqu'à la prison de la ville où ils furent écroués.

Au moment de la brusque invasion des policemen, un seul membre du comité était parvenu à s'évader par la fenêtre, et courant à toutes jambes jusqu'au beffroi d'alarme, avait tinté les trois coups qui sont le signal usité d'appel, non-seulement pour les membres du comité, mais encore pour la population, toujours prête à se montrer dans les grandes occasions.

Tout le monde accourt, on apprend l'enlèvement des prisonniers, et, dans les premiers moments de l'exaspération générale, les plus irrités proposent de se rendre en armes à la prison de la ville, et de ramener les prisonniers morts ou vifs, fallût-il fusiller tous les juges et tous les policemen. Mais le comité se rassemble de nouveau, et après une courte délibération, revient annoncer à la multitude qu'il faut attendre le jugement prononcé par l'autorité légale; que ce jugement

confirmera, sans aucun doute, la condamnation des deux coupables à la peine capitale, et qu'un pareil acte de la part d'une autorité soupçonnée de fraude et d'illégalité peut devenir pour l'avenir un gage assuré de la sécurité publique. Cette sentence fut écoutée dans un profond silence, et bientôt les attroupements se dissipèrent.

Huit jours après, rien n'avait transpiré, et chacun, dans la rue, se demandait où en était cette affaire, lorsque le dimanche suivant, vers les deux heures du matin, trois coups de cloche, plusieurs fois répétés au beffroi de la compagnie de pompiers appelée *Monumental*, invitèrent les citoyens à se rendre immédiatement au comité de vigilance.

Voici ce qui venait de se passer : au premier coup de cloche, trente membres du comité forçaient l'entrée de la prison, après avoir à leur tour surpris les policemen hors de garde, s'emparaient des prisonniers qu'ils enfermaient dans une voiture, sous la garde de quatre membres qui les tenaient en respect le pistolet sur la gorge, et repartaient au grand galop de leurs chevaux. Ce coup de main fut exécuté avec tant de célérité qu'il ne s'écoula pas plus de dix-sept minutes entre l'enlèvement, le transport et l'exécution des prisonniers, bien qu'il y eût deux kilomètres de distance entre la prison et le siége du comité.

Il y avait environ un quart d'heure que les cadavres des deux suppliciés se balançaient chacun devant une des fenêtres où siégeait le comité, lorsque la porte du milieu s'ouvrit. M. Samuel Brannan, président de la société, s'avança sur le seuil, et d'un geste fit comprendre son intention de parler; le silence se rétablit aussitôt, et voici quelles furent ses paroles: « Citoyens, le pénible devoir que nous venons de remplir en nous constituant à la fois juges et bourreaux vous prouve à quel point nous avons à cœur la sécurité du peuple et la prospérité de la ville. Naguère encore, cette cité florissante était infestée de brigands qui volaient, pillaient et assassinaient impunément. La police, par impuissance, ou plutôt, je ne crains pas de le dire, par mauvaise volonté, ne protégeait ni la propriété ni la vie des citoyens. Il y a donc eu nécessité, force impérieuse pour nous d'avoir recours à des châtiments terribles, et de mettre en pratique la maxime: Aux grands maux les grands remèdes! Ces exemples émanés de notre justice impartiale et nos efforts réunis parviendront, nous l'espérons, à chasser pour longtemps les voleurs de la ville! Oui, citoyens, je le dis *en face de ces deux cadavres*, nous avons condamné les coupables; mais c'est à l'unanimité, et rappelez-vous que nous sommes mille. Si vous approuvez notre jugement, nous serons satisfaits, parce que nous croirons avoir

agi pour le bien du peuple. Que tous ceux qui nous approuvent répondent par un oui! »

Une immense clameur approbative accueillit ces paroles.

« Que tous ceux qui nous désapprouvent disent non! »

Pas une seule voix ne se fit entendre.

Les cadavres furent ensuite dépendus et remis entre les mains de l'autorité, qui les fit enterrer.

Plus tard, un diplôme fut délivré à tous les membres du comité de vigilance, qui existe encore aujourd'hui, prêt à se réunir au premier besoin.

Quelles que soient l'illégalité du droit qu'elle s'arroge et la rigueur des arrêts qu'elle prononce lorsqu'il s'agit de la vie des hommes, la société de vigilance, il faut bien le reconnaître, a rendu de nombreux et importants services à la population de la Californie. Sans son heureuse intervention à une époque où San-Francisco était le refuge de tous les malfaiteurs, où la justice régulière résidait entre les mains d'hommes qui s'enrichissaient en protégeant le crime, la vie de chacun et sa fortune privée seraient restées sans défense à la merci du premier venu.

CHAPITRE XIV.

San-Francisco. — Administrations. — Établissements publics.

Ce sont les perceptions de la douane et de la poste aux lettres qui constituent le principal revenu de l'État de Californie. La taxe des lettres venant de l'étranger et des affranchissements est d'un prix très-élevé, et, si je ne m'abuse, très-arbitraire. Il n'existe à San-Francisco qu'un seul bureau de poste où vont aboutir toutes les lettres, quelle que soit leur provenance. Ce bureau ne fait pas de distributions en ville ; à part quelques négociants qui ont dans l'intérieur de l'établissement des boîtes où l'on dépose les paquets à leur adresse, privilége qui leur coûte six piastres par mois, tout le monde est forcé d'aller réclamer ses lettres au bureau. Ce sont alors d'interminables corvées; une queue sans fin encombre les abords de la poste, et le plus souvent, grâce à la confusion du triage, on n'obtient ses lettres que cinq ou six jours après l'arrivée du packet.

Des scènes assez comiques avaient lieu naguère

au sujet de cette répartition, dont un Yankee pur sang avait l'emploi exclusif. Chacun se présentait à tour de rôle et accentuait son nom.

« Oh! disait l'Américain, master Puget, jé n'avé pas des lettrés por vos.... Master Petry, jé n'avé pas non plus. »

Huit jours plus tard, ces messieurs retrouvaient à la poste des lettres qui leur étaient adressées et que le distributeur tenait en réserve pour MM. Pioudgt et Pitray.

Aujourd'hui la poste de San-Francisco est pourvue d'un employé français pour la distribution des lettres françaises. C'est encore à l'intervention de M. Dillon que nous devons cet avantage.

Quatre bateaux à vapeur sont affectés au transport de la correspondance postale entre San-Francisco et Panama. Leurs départs ont lieu régulièrement les 1er et 15 de chaque mois; leurs retours de Panama s'effectuent aux mêmes époques, à quelques jours de retard près, à cause des vents contraires, et surtout de l'inexactitude des steamers de l'Atlantique, dont ils sont obligés d'attendre les paquets. Grâce au chemin de fer nouvellement exécuté jusqu'à Gorgona, la traversée de l'isthme peut s'effectuer aujourd'hui en douze heures. Lorsque le chemin sera entièrement terminé, elle se fera en quatre heures.

Je saisis cette occasion de signaler une fraude

postale qui se perpétue, nonobstant les réclamations du gouvernement anglais, en faveur de la correspondance américaine : c'est le retard apporté à la transmission des dépêches qui doivent être expédiées par les bateaux à vapeur de Southampton. Ceux-ci sont toujours les derniers servis, et leurs lettres pour l'Europe n'arrivent jamais que plusieurs jours après celles expédiées par la voie de New-York. On se ferait difficilement une idée de l'importance de la correspondance échangée d'une mer à l'autre. Ce sont d'énormes sacs en cuir, empilés par quarante et cinquante dans l'entrepont, et ne contenant pas autre chose que des lettres.

Les revenus de la douane de San-Francisco sont incalculables. Sans compter les droits de vingt jusqu'à quatre-vingts pour cent qu'elle prélève sur les marchandises étrangères, elle augmente encore ses bénéfices des saisies qu'elle fait exécuter sur la plus mince apparence de fraude, sur une omission puérile, sur une déclaration sincère, mais d'une mauvaise rédaction. Elle a beau faire, pourtant, sa surveillance la plus active ne vient pas à bout d'empêcher la contrebande, et bon nombre d'articles pénètrent dans l'intérieur sans avoir passé par ses Fourches Caudines. En fait de contrebande, il faut voir travailler les Américains. C'est en plein soleil, à la vue du public, sous le nez même de la

douane, qui consomme beaucoup de cigares, qu'ils exécutent leurs coups de main les plus hardis. Souvent aussi, entre l'administration et les fraudeurs, il y a connivence et partage du gâteau. L'on comprend dès lors pourquoi, lorsque ces derniers sont saisis, ce sont leurs associés seuls qui restent dans la nasse, tandis que les contrebandiers recommencent de plus belle leurs opérations.

De son côté, la douane met en usage une foule d'exactions variées à l'infini, très-arbitraires et auxquelles il est presque impossible d'échapper, bien qu'on soit en règle. Ainsi, lorsqu'un commerçant étranger se présente avec sa facture taxée par le consul américain en résidence au lieu de l'expédition, le collecteur fait une nouvelle vérification, et trouve toujours moyen de surtaxer un certain nombre d'articles, sous prétexte qu'ils ont été frauduleusement estimés, et de percevoir, pour ce fait, de très-fortes amendes. Une autre exaction moins apparente, mais non moins productive pour la douane, consiste à retenir dans les magasins de l'entrepôt, et cela pendant des mois entiers, des colis de marchandises que l'on n'a jamais le temps de vérifier ou contre lesquels on soulève quelque chicane; et lorsque le propriétaire de ces colis, à force d'insistance et d'argent, est parvenu à se les faire restituer, il n'y trouve plus qu'une partie des marchandises qu'ils

contenaient au moment du dépôt. S'il s'avise de réclamer, on se contente de lui rire au nez, et s'il y met de la persistance, on l'envoie plaider sa cause à New-York, où, après deux ans de démarches, il est débouté de ses prétentions.

La douane a, selon l'expression vulgaire, les bras longs. Son or lui assure l'impunité, et, semblable à l'avare Achéron, elle ne lâche jamais sa proie, lors même qu'elle s'en est emparée contre toutes les lois de la raison et de l'équité.

A une époque où les Européens affluaient de toutes parts en Californie, où les Français surtout, entraînés par leur caractère aventureux, y arrivaient par milliers, riches d'espérances, mais la plupart pauvres d'argent et plus pauvres encore d'expérience, d'autres Français, dont les noms méritent d'être signalés à la reconnaissance du pays, organisèrent, sous les auspices de M. E. Delessert, banquier à San-Francisco, une société de bienfaisance destinée à venir au secours de nos compatriotes malades et indigents. M. Charles Barroilhet, frère de l'artiste, aussi recommandable par sa haute probité que par son patriotisme désintéressé, en fut élu à l'unanimité président. Furent nommés ensuite : vice-présidents, MM. Bataillard et Coble; trésorier, M. E. Delessert; secrétaires, MM. Covillard et Plantier; commissaires, MM. d'Oliveira, médecin, Stiller, Durand,

Gardet, Gosse, Routier, Nouzillet, Marcel, Milon, Chapelet.

Avant cette constitution définitive de la société, qui eut lieu en janvier 1852, M. d'Oliveira, jeune médecin de la faculté de Paris, connu par son dévouement à la sainte cause de l'humanité, avait déjà offert de recevoir gratuitement dans son hôpital les Français malades et dénués de ressources.

Dans une des premières réunions de la société, il fut décidé que, moyennant une souscription d'une piastre par mois, tout Français malade, qui n'aurait pas le droit d'être admis à l'hôpital américain, serait traité gratuitement pendant toute la durée de sa maladie dans l'hôpital français.

La société eut bientôt recueilli huit cents souscriptions, dont quelques-unes s'élevaient jusqu'à cinquante piastres. Peu de temps après, le nombre des Français indigents et malades s'étant considérablement accru dans la ville, la société était sur le point de succomber faute de ressources, lorsque M. Barroilhet vint généreusement à son secours, et la sauva par un don de mille piastres.

Je rapporte textuellement une des premières circulaires de ce comité; on y reconnaîtra les nobles sentiments dont il était animé.

« Chers compatriotes,

« Le spectacle douloureux de nos frères accablés par la maladie et succombant, dénués de ressources, aux tortures de la misère, nous a profondément émus. Une pensée d'humanité est née de ces infortunes. La population de San-Francisco l'a accueillie avec chaleur en jetant les bases d'une société de bienfaisance dont le but est de secourir tous les Français malades privés de ressources. Les sociétaires, réunis en assemblée générale, nous ont, par la voie d'élections libres, délégué leurs pouvoirs. Un comité est complétement organisé, et déjà une maison de santé qui ne laisse rien à désirer reçoit journellement les Français malades en état d'y être admis.

« Nous ne vous le dissimulons pas, la somme des souscriptions recueillie jusqu'à ce jour est loin d'être en rapport avec les dépenses prévues. Si nous nous sommes écartés des règles de la prudence en consultant plutôt l'état futur que l'état présent des finances de la société, c'est que nous avons l'intime conviction que pas un Français ne refusera de s'associer à notre œuvre. Un autre motif plus puissant encore nous pressait d'agir : des malheureux frappaient déjà à nos portes.

Notre attente ne sera pas trompée, chers compatriotes; vous viendrez à nous. Nous croirions

vous faire injure si, en invoquant votre propre intérêt, et faisant ainsi un appel à l'égoïsme, nous vous disions : « En Californie, plus que partout au « monde, les retours de fortune sont fréquents; « les rudes travaux auxquels vous vous livrez en« gendrent souvent la maladie. En souscrivant, « vous faites un acte de prévoyance. » Non, il est un autre langage plus noble et que vous comprenez mieux : « Venez au secours de vos frères mal« heureux, et vingt mille familles en France, « inquiètes sur le sort de leurs enfants, vous béni« ront. »

Suivent les signatures.

Les services rendus par la société de bienfaisance sont innombrables. Par elle beaucoup de Français ont été sauvés de la misère et de la mort, d'autres ont été rapatriés, d'autres enfin lui doivent leur prospérité actuelle. Son hôpital, dirigé avec autant de zèle que de désintéressement par le docteur d'Oliveira, peut être comparé à une maison de santé du premier ordre, et grâce au généreux concours de MM. Riofrey et Guichard, pharmaciens français, les prescriptions du médecin ne trouvent plus d'obstacles dans la cherté des remèdes.

M. Barroilhet, qui est en quelque sorte le fondateur de la société de bienfaisance, est aujour-

d'hui en France: mais la société poursuit activement son œuvre charitable, et l'on espère qu'elle parviendra à réunir les conditions de stabilité et d'avenir capables d'assurer le sort des Français en Californie.

Voici quelle est la composition de la société pour les années 1853-54 :

MM. Lucien Harman, président; Abel Guy et Plantier, vice-présidents; Covillard et Leboucher, secrétaires; Schroder, trésorier; docteur d'Oliveira, docteur Morin, Gallet, Nouzillet, Bonvallot, Mondelet, Bruyère, Driard, Auger, Bayerque jeune, commissaires.

L'hôpital américain, situé aux abords de l'ancienne baie, quoique plus considérable en raison de ses deux cents lits, est infiniment moins bien tenu. L'entrée en est gratuite pour les Américains, et coûte trois piastres aux étrangers; il est même d'usage, lorsqu'on signale l'arrivée d'un bâtiment étranger, qu'un employé de cet hôpital se présente à bord pour offrir des abonnements aux passagers.

Le premier hôpital fondé à San-Francisco par les Américains existait encore à la fin de 1850, au haut de la rue Clay. Sa destruction par l'incendie se rattache à un singulier enchaînement de circonstances dramatiques.

Dans la nuit du 18 octobre 1851, *le Mariposa*,

bateau à vapeur faisant le service entre San-Francisco et la ville de Stockton, sur le San-Joaquin, fut rencontré à la sortie de la baie de San-Pablo, dans le détroit de Carquinès, par *le West-Point*, autre bateau à vapeur courant à contre-bord. Le choc fut terrible. *Le Mariposa*, d'un moindre tonnage que *le West-Point*, eût été infailliblement submergé, si un bas-fonds n'eût fort heureusement arrêté sa quille au moment où il avait déjà de l'eau à la hauteur de ses bastingages. Exprimer l'effroi des passagers des deux navires serait chose impossible. Ceux du *Mariposa*, surtout, qu'une effroyable avalanche d'eau avait chassés de leurs cabines, poussaient des cris déchirants et cherchaient leur salut dans les agrès du bâtiment. Pendant quelques moments, la confusion fut telle que l'on passait d'un navire sur l'autre sans savoir où l'on se trouvait. L'ordre enfin se rétablit peu à peu, et les équipages des deux navires purent s'occuper des soins pressants que réclamait leur situation.

Le Mariposa, à demi submergé et la cale remplie d'eau, se balançait lourdement sans pouvoir se relever. De son côté, *le West-Point* avait éprouvé quelques avaries, mais elles étaient sans gravité, et il pouvait, à la rigueur, atteindre la rade de San-Francisco. Ce dernier navire prit donc à son bord les naufragés du *Mariposa*, dont tout le mal se

bornait, en somme, à un bain forcé, et reprit avec eux la direction de San-Francisco, où il arriva le lendemain au point du jour.

Le lendemain, 19 octobre, anniversaire de l'annexion de la Californie aux États-Unis, l'administration des bateaux à vapeur, en train de libations et de générosité, voulut dédommager les naufragés du *Mariposa* en leur accordant un passage gratuit à bord du *Sagamore*, qui partait le même soir, à quatre heures précises, pour Stockton. En conséquence, à l'heure dite, ces passagers et d'autres voyageurs se trouvaient réunis sur le pont du vapeur amarré au grand wharf. On n'attendait plus que le signal du départ, lorsque tout à coup une explosion terrible, précédée d'un sifflement aigu, retentit dans les airs, en même temps qu'un ouragan de fer et de bois, s'échappant des flancs du *Sagamore*, brisait et fracassait tout ce qui était à sa portée, lançant des épaves et des débris humains jusque sur les maisons de la ville, et portant la mort sur des navires mouillés à plus d'un mille au large.

Le Sagamore n'existait plus, et, à l'endroit où il stationnait quelques secondes auparavant, la mer ensanglantée roulait des cadavres et des hommes mutilés. La première épouvante passée, ce fut à qui porterait secours aux malheureux qui se débattaient encore dans cette scène de désolation. On

en sauva trente-huit, qui furent transportés à l'hôpital américain de la rue Clay. C'était tout ce qui restait de l'équipage et des passagers du *Sagamore*.

Ce 19 octobre était, je viens de le dire, l'anniversaire de l'annexion de la Californie aux États-Unis, et, grâce à l'exaltation patriotique que ce souvenir réveillait dans tous les cœurs, l'événement passa pour ainsi dire inaperçu. Je crois même que les libations populaires n'en furent que plus énergiques, et que le chant triomphal, parvenu déjà à un diapason fort remarquable, ne fit qu'y gagner en discordance et en intensité.

Trois heures du matin venaient de sonner, et déjà l'on entendait de toutes parts ces détonations d'armes à feu chargées à balle qui sont le complément ordinaire de l'orgie arrivée à son paroxysme, lorsque un immense cri de *fire*, poussé par des milliers de voix mugissantes, réveilla en sursaut les acteurs de la fête plongés dans l'ivresse, et les habitants paisibles endormis dans leurs lits. A ce cri, tout le monde en un instant fut debout; les buveurs se dispersèrent, les uns pour courir aux pompes, les autres pour sauver les meubles en danger.

Le feu avait été mis par des tapageurs en goguette à une maison de prostitution de la rue Clay. L'hôpital se trouvait tout à côté, et les flam-

mes, qui ne respectent rien, s'étaient déjà communiquées au toit de cet édifice, qui ressemblait en ce moment à une immense nappe de feu. Les premiers arrivés sur le terrain de l'incendie eurent le temps d'emporter les malades enveloppés de leurs couvertures, et, faute de mieux, les déposèrent à terre de chaque côté de la rue. Sur ces entrefaites arrivèrent les pompiers et les charretiers : les uns étaient trop ivres pour y voir clair, les autres trop empressés de sauver les meubles. Il en résulta qu'une bonne partie des blessés du *Sagamore* périrent étouffés sous les roues des voitures et sous les pieds des hommes. C'était la troisième et dernière catastrophe du 19 octobre.

Il n'est pas de pays où la liberté individuelle soit moins entravée qu'en Californie. Chacun y vit comme bon lui semble, sans que l'opinion s'en préoccupe, et se livre à telle industrie qui lui convient, sans que l'autorité locale en prenne souci, pourvu qu'elle n'ait rien à y perdre. Cette tolérance de la part du gouvernement s'étend même aux excès commis à l'étranger par des sujets américains. La tentative de Lopez sur la Havane en est une preuve, et l'on sait de quelle manière cette audacieuse violation du territoire espagnol a été appréciée à Washington. Il n'y a pas deux ans, un acte de piraterie infâme fut commis par un capitaine américain à Nouka-Hiva.

Sept jeunes filles, appartenant aux principales familles de cette île, furent enlevées au moment où le navire mettait sous voiles; ce n'était qu'une simple affaire de spéculation pour le capitaine, qui comptait en tirer un parti avantageux à San-Francisco. A leur débarquement, ces pauvres créatures, dont la plus âgée n'avait pas atteint sa quinzième année, étaient dans un état de délabrement impossible à décrire. Tout le monde a pu les voir parcourant les rues de la ville, grotesquement vêtues de vieilles défroques de matelots, les pieds nus dans la boue, les traits amaigris par les excès et la souffrance, et tendant la main pour un verre d'eau-de-vie ou un morceau de pain. La détresse de ces malheureuses enfants, l'horrible conduite du capitaine américain, défrayèrent pendant quelques jours toutes les conversations. L'indignation des honnêtes gens se manifesta même si énergiquement, que le gouverneur, assurait-on, était décidé à punir le capitaine, auteur du rapt. Probablement il n'en a rien été.

De pareilles atrocités sont heureusement exceptionnelles, même en Californie, où les femmes sont pour ainsi dire l'objet d'un culte religieux de la part des Américains. Ce pouvoir qu'elles exercent sur l'espèce masculine, les Américaines le connaissent tellement bien, qu'elles s'aventurent sans crainte pour leur honneur et pour leur bourse, en

compagnie de détrousseurs de grands chemins, dans les contrées les plus désertes, sûres qu'elles sont de trouver aide et protection de la part de ceux-là même qui font métier du vol et de l'assassinat. Maintes fois j'en ai rencontré voyageant sans escorte, surchargées de bijoux comme des madones, et se faisant servir avec un respectueux empressement par des gens dont nous n'avions raison que le pistolet à la main.

Les Américains sont les plus intrépides navigateurs du monde; les navires construits dans leurs chantiers l'emportent sur tous les autres par la beauté de la forme et la supériorité de la marche. D'où vient donc qu'il n'y a pas de navigation plus désastreuse que la leur? Cela tient à trois causes que nul ne contestera, s'il les a étudiées de près: leur mépris pour les connaissances théoriques; une aveugle sécurité inspirée par l'orgueil, qui ne leur laisse entrevoir que le but, à l'exclusion des moyens les plus sûrs pour l'atteindre; enfin l'ivrognerie, vice très-répandu chez eux. Leur affaire principale est d'aller vite et d'arriver avant les autres, exactement comme dans unecourse au clocher, qui s'accomplit rarement sans que des coureurs manquent à l'appel.

Go a head, s'écrie chacun, et les voilà partis; mais, avant d'être arrivés, la vapeur trop condensée a fait éclater leurs chaudières, et leurs mâts

surchargés de voiles se sont brisés sous les efforts du vent. Un de leurs navires a eu du bonheur : parti de New-York, il est arrivé à San-Francisco en quatre-vingt-sept jours. La distance à parcourir était au moins de cinq mille six cents lieues.

Les Américains, très-avancés en agriculture, en commerce et en industrie, sont restés très-arriérés en ce qui touche la morale, les sciences et les arts, qui contribuent à l'adoucissement des mœurs et au développement de l'intelligence. Leurs réformes religieuses sont de véritables extravagances dignes du moyen âge, et n'ont produit que des fanatiques et des martyrs.

Il y a pourtant chez ce peuple de nobles et généreux instincts, et il suffira d'une étincelle pour les développer, lorsque l'instruction se sera propagée dans son sein, lorsque cette fièvre d'activité dont il est dévoré se transportera du domaine matériel aux conquêtes plus nobles de l'intelligence.

Pour en finir avec la Californie et avec San-Francisco, dont il a été déjà dit tant de choses en bien et en mal, j'ajouterai un seul fait, qui résume à mon sens ce qu'il y a de plus intéressant à en dire. A San-Francisco et dans l'intérieur de la Californie, il existe, à l'heure où j'écris, des milliers de Français en proie à la misère et au découragement, qui ne forment qu'un vœu, vœu stérile, hélas! celui de revoir un jour leur patrie.

Est-il permis de méconnaître un effet de la sagesse providentielle dans cette émigration incessante vers les terres australes, où la soif de l'or était seule assez puissante pour attirer les populations de l'Est? Le résultat inévitable de cette émigration ne sera-t-il pas de doter ces pays si longtemps délaissés des bienfaits de la civilisation, et de rajeunir par un sang nouveau des peuples arrivés au dernier degré du rachitisme et de l'abaissement ?

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

LES

ILES D'ALAND

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

LES

ILES D'ALAND

AVEC

UNE CARTE ET DEUX GRAVURES

PAR

ouis, Antoine

L. LÉOUZON LE DUC

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1854


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE.

Bomarsund s'est rendu : les îles d'Åland sont au pouvoir des armes réunies de la France et de l'Angleterre. Toute l'attention des esprits se porte par conséquent vers cette région lointaine. N'y avons-nous pas, la plupart, des parents ou des amis, tous des compatriotes et des alliés?

Ce petit livre emprunte donc des circonstances un véritable intérêt d'actualité. On y trouvera ce que chacun cherche, ce que chacun a intérêt à connaître : des données étendues, des données exactes et précises sur l'état ancien et moderne des îles d'Åland. On y apprendra ce que signifie leur nom, quelle est leur situation, leur population, leur organisation ecclésiastique, administrative et judiciaire; on y verra ce qu'est un voyage d'été ou d'hiver à travers leurs détroits, leurs lacs et leurs rochers; les facilités ou les dangers qu'il présente, les déceptions dont il menace, les jouissances qu'il promet; on y suivra les phases diverses de leur histoire, leurs jours de prospérité ou de misère, de liberté ou d'oppression; les

luttes auxquelles elles ont servi de théâtre; les occupations pacifiques ou violentes dont elles ont été successivement l'objet. Ce livre dira aussi quel est ou quel a été le système de défense des îles d'Åland, leurs forteresses, leurs phares; il étudiera les mœurs de leurs habitants, leur industrie, leur commerce, leur caractère, leurs superstitions et leurs croyances; il nommera les personnages illustres qui leur ont fait honneur; il racontera leurs traditions et leurs légendes; leurs chasses solennelles et leurs pêches merveilleuses; enfin, les mettant en face de la nature, il passera en revue les vicissitudes de leur climat, ses curieux phénomènes, son influence tant sur les forces productives du pays que sur la durée de la vie.

Je n'ai rien négligé pour rendre cette description des îles d'Åland exacte et complète. Indépendamment de mes observations personnelles, résultat de voyages répétés sur les lieux, j'ai groupé autour de mon sujet tout ce que j'ai pu emprunter de sérieux et d'intéressant aux écrivains les mieux informés, les plus consciencieux. Ces écrivains sont rares, il est vrai; ils appartiennent, pour la plupart, à des pays que l'on ne visite guère; ils parlent des langues peu connues; mais leur autorité n'en est pas moins constatée, et en réunissant les documents épars dans leurs ouvrages, on arrive à connaître parfaitement les pays dont ils parlent.

Je citerai ici les noms des écrivains et les titres des ouvrages que j'ai consultés.

OUVRAGES ÉCRITS EN LATIN.

MESSENIUS. *Scondia illustrata.*
RUDBECK. *Atlantica sive Manheim, vera Japheti possessorum sedes ac patria.*

OUVRAGES ÉCRITS EN SUÉDOIS.

PALMSCHÖLD. *Samlingar*, etc.
RADLOFF. *Beskrifning öfver Åland.*
TOPELIUS. *Finland framställt i teckningar.*
RÜHS. *Finland och dess invånare.* (Traduit de l'allemand et augmenté par Arwidsson.)
BJÖRNSTJERNA. *Anteckningar.*
GEYER. *Svenska folkets historia.*
NILSSON. *Skandinaviska fauna.*
CARLEN. *Svenska familjboken.*
BERGSTEDT. *Tidskrift för litteraturen.*
MICHAÏLOFSKI-DANILEFSKI. *Beskrifning öfver Finska kriget till lands och sjös åren* 1808 *och* 1809, etc. (Traduit du russe.)
MONTGOMERY. *Historia öfver kriget mellan Sverige och Ryssland* 1808 *och* 1809.
REIN. *Statistik teckning af storfurstendömet Finland.*
ROMANSSON. *Skildring af Folkrörelsen pa Åland,* 1808
Svenskt conversations Lexicon;
Finlands Allmänna Tidning;
Finlands Stats Calender;
Suomi : Tidskrift i fosterlänska ämnen.

OUVRAGES ÉCRITS EN FINNOIS.

KAJAANI. *Suomen historia.*
GRANLUND. *Suomen historia ja maantiede.*
Kalevala.

OUVRAGES ÉCRITS EN FRANÇAIS.

ACERBI. *Voyage au cap Nord, par la Suède, la Finlande et la Laponie.* (Traduit de l'anglais par J. Lavallée.)
W. COXE. *Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark*, etc. (Traduit de l'anglais par P. H. Mallet.)

OBSERVATIONS

SUR L'ORTHOGRAPHE ET LA PRONONCIATION DES NOMS SUÉDOIS ET FINNOIS.

Depuis que les derniers événements ont ramené sur la scène les diverses localités de la Baltique et du golfe de Finlande, les noms de ces localités se reproduisent fréquemment dans les livres et dans les journaux. Cependant, on ne s'est pas encore entendu sur la manière de les écrire: c'est que la prononciation des langues du nord diffère essentiellement de la nôtre, et que plusieurs écrivains s'attachent plutôt à la prononciation qu'à l'orthographe.

Je crois qu'il n'est pas permis de changer l'orthographe d'une langue, surtout lorsque la plupart des noms propres ont un sens déterminé, comme il arrive pour les pays dont j'ai à m'occuper. Je conserverai donc l'orthographe locale, dont j'indiquerai en même temps la prononciation.

Trois signes particuliers sont en usage dans les langues suédoise et finnoise :

å,
ä,
ö.

Or, sur ces signes, je ferai les remarques suivantes :

å = *o* ou *au*. Ex. : *Åland*, prononcez *Ōland* ou *Auland*.

ä = *ai* ou *è*. Ex. : *Härad*, prononcez *Hairad* ou *Hèrad*.

ö = *eu*. Ex. : *Finström*, prononcez *Finstreum*.

Ajoutez à ces trois signes :

y = *u*. Ex. : *Grelsby*, prononcez *Grelsbu*.

u = *ou*. Ex. : *Kumlinge*, prononcez *Koumlinge*.

e = *é*. Ex. : *Krono-fogde*, prononcez *Krono-fogdé*.

Voilà pour les voyelles.

Quant aux consonnes :

f = *v* à la fin des mots. Ex. : *Lif*, prononcez *Liv*.

k = *ki* devant *i*, *y*, *ä*, *ö*. Ex. : *Kokar*, prononcez *Kiökar*.

k = *sch* ou *ch* devant les mêmes voyelles, lorsqu'il est précédé d'un *s*. Ex. : *Sotaskär*, prononcez *Sotaschär*.

Dans la langue finnoise, *k* est toujours dur.

Paris, le 25 août 1854.

LES

ILES D'ÅLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Origine du nom d'Åland. — Fantaisies étymologiques des savants du Nord à ce sujet.

Ainsi que la plupart des régions de la Finlande, les îles d'Åland ont un double nom, un nom finnois et un nom suédois.

Elles s'appellent en finnois *Ahvenanmaa*, ce qui veut dire pays des perches (*Ahvena* = *pertica major* ou *fluvialis* — *maa*, terre ou pays). On pêche, en effet, dans les eaux qui baignent les îles d'Åland, une quantité considérable de ces poissons.

Le nom d'Åland est suédois; pris dans son acception primitive et originelle, il signifie pays d'eau ou entouré d'eau (*å* = eau; — *land* = pays).

L'étymologie d'*Ahvenanmaa* est trop simple et trop évidemment transparente pour avoir pu servir de prétexte à d'aventureuses hypothèses. Je con-

nais pourtant un écrivain français qui s'est avisé dernièrement de traduire *Ahvena* par pilotis, confondant ainsi les poissons avec les arbres. Mais ce n'est là qu'une insignifiante et fort excusable méprise : tous ceux qui écrivent aujourd'hui sur la Finlande ne sont pas obligés de savoir le finnois.

Quant au nom d'*Åland*, les savants du Nord l'ont trouvé, à ce qu'il paraît, beaucoup moins clair; toujours est-il qu'ils en ont fait le sujet des plus singulières conjectures.

Il en est qui lui donnent pour racine le mot *åda*, oie, *anas mollissima*, prétendant que cet oiseau visite régulièrement chaque printemps les parages d'Åland. Ce fait fût-il vrai, quel motif sérieux d'étymologie? Mais l'*åda* n'abonde pas plus au printemps dans les parages d'Åland que les autres oiseaux; on a même observé que, loin d'avoir pour eux la prédilection qu'on lui prête, elle en effleure à peine les côtes les plus extrêmes.

On a voulu aussi dériver Åland du mot *åar*, pris dans le sens moderne et limité de *rivière*. Or, les îles d'Åland possèdent à peine un ruisseau de quelque importance, encore moins une rivière. Le mot *å* n'a de valeur étymologique qu'autant qu'on lui conserve le sens primitif et général dont il a été parlé plus haut.

L'évêque Bång, qui s'est beaucoup exercé sur

l'étymologie du nom d'Åland, raconte une curieuse histoire qu'il dit tenir de deux Ålandais dignes de foi. C'était une reine qui avait entrepris un voyage sur mer; elle fut assaillie par une violente tempête; elle erra longtemps sur les flots. Enfin la terre apparut à l'horizon. « O terre ! ô terre! *Åh land ! åh land!* » s'écria alors plusieurs fois la reine transportée de joie; et son exclamation devint le nom du pays qu'elle avait aperçu. Il faut avouer, dit ici le docteur Topelius, que les deux Ålandais *dignes de foi* abusèrent singulièrement de la crédulité de l'honorable prélat.

Du reste, Bång n'est point au dépourvu : si l'on ne veut pas de sa première étymologie, il en offre d'autres. Pourquoi, par exemple, Åland ne viendrait-il pas du mot germanique *Elend*, élan? Il n'y aurait que deux voyelles à changer; et certes, les veneurs allemands établis dans les îles pour y garder les élans destinés aux chasses royales auraient bien pu se charger de ce soin. On pourrait encore proposer *ål*, anguille. Car, au dire des naturalistes, ce poisson vient quelquefois rouler ses anneaux jusque sur la terre, *land*, notamment sur les carrés de légumes. — Quel malheur, pour cette dernière hypothèse, que l'anguille fasse complétement défaut aux îles d'Åland!

Jusqu'à présent, la sphère dans laquelle se jouent nos étymologistes est étroite. Voici qu'elle

va s'agrandir, car nous avons à interroger le géant de la science scandinave, Olof Rudbeck.

Qu'est-ce qu'Åland? C'est *Atland* (la Suède) en miniature, c'est le théâtre choisi par Odin et les Ases pour y accomplir une partie de leurs exploits. Les Ålandais, ce sont les *Alains*, ce peuple si fameux dans l'histoire des migrations humaines.

Tel est l'avis d'Olof Rudbeck, et il prouve sa thèse à grand renfort de latin, de grec, de tudesque, de finnois, d'esthonien, d'hébreu, de gothique, etc. Quelle langue oserait refuser son témoignage au puissant investigateur?

Palmschöld se joint à Rudbeck; il affirme, comme lui, que les Ålandais sont identiques aux Alains. De plus, il les appelle *Albinos*, car ils naissent, dit-il, avec des cheveux blancs. Ici, toutefois, le docte érudit prévient qu'il ne faut pas prendre son assertion à la lettre; il sait bien que les Ålandais viennent au monde comme les autres hommes; il veut seulement exprimer par une métaphore l'état où ils se trouvent pendant l'hiver, lorsque la neige les a couverts de sa blanche draperie.

Je passerai sous silence la tentative qui a été faite de tirer Åland d'*Oland*, district de la province suédoise d'Upland, et réciproquement; cela n'a rien de curieux. Ce qui l'est davantage, ce sont les divers récits que les étymologistes ont cherché à grouper autour de leurs conjectures.

Hallborg retrouve dans l'archipel de Föglö (paroisse d'Åland) les îles *Oonæ* dont parlent Pomponius Méla et Pline l'Ancien. Il résulterait de là que les Ålandais ont vécu jadis d'œufs d'oiseaux et que, de temps en temps, lorsque l'occasion s'en présentait, ils ne mettaient aucun scrupule à se repaître de chair humaine.

L'évêque Bång dont il a déjà été question, non content de se livrer aux fantaisies étymologiques que nous connaissons, a eu encore l'incroyable idée de confondre les îles d'Åland avec la *Bjarmie*, ce grand pays célébré avec tant d'éclat par les *sagas* scandinaves. On ne saurait imaginer les tours de force auxquels il se livre pour soutenir cette opinion. Ainsi, les Bjarmiens avaient un temple consacré à *Jumala* (nom de la divinité chez les Finnois) qui était comme le centre de leur culte national. Bång retrouve ce temple dans la paroisse ålandaise de *Jomala*, et spécialement dans l'église de cette paroisse, qui, selon lui, occupe la place de l'antique sanctuaire païen. Un grand fleuve (la Dwina septentrionale) traversait la Bjarmie et alimentait son vaste commerce ; les sagas en parlent souvent. Où notre évêque cherchera-t-il ce fleuve? Dans un tout petit ruisseau qui coule près de l'église de Finström. Si vous lui demandez comment il a pu se faire qu'un filet d'eau de cette espèce ait porté les flottes nombreuses de marchands et de

pirates qui fréquentaient jadis les rivages de la Bjarmie, il vous répondra sans sourciller, qu'il ne voit à cela aucune impossibilité, attendu que rien n'empêche de comprendre sous le nom de ruisseau de Finström le golfe de Finlande tout entier. Qu'objecter à un tel système ?

Je ne pousserai pas plus loin cette revue étymologique ; je risquerais de me heurter à des singularités encore plus étranges que celles que je viens de signaler. Ce que j'ai dit suffit d'ailleurs à mon sujet. En exposant les recherches même bizarres dont le seul nom des îles d'Åland a été l'objet parmi les érudits, ne les aurai-je pas introduites dans l'histoire, n'aurai-je pas fait pressentir qu'il s'attache à elles un autre intérêt plus positif et plus sérieux ?

CHAPITRE II.

Situation des îles d'Åland. — Leur nombre. — Leur population. — Leurs divisions ecclésiastique, administrative et judiciaire.

Les îles d'Åland sont situées dans la Baltique, à l'entrée du golfe de Bottnie, entre 59° 45′ et 60° 40′ latitude nord, et entre 36° 40′ et 39° 40′ longitude ouest. La partie de la Baltique qui les baigne au midi conserve son nom ; mais celle qui s'étend depuis le phare d'*Högsten* jusqu'à celui de *Lågskär* prend le nom de mer d'Åland, *Ålandshaf*. Entre les deux côtes opposées, c'est-à-dire entre *Grisslehamn* et *Eckerö*, cette mer a une largeur d'environ 65 kilomètres. Le *Skiftet*, détroit qui sépare les îles d'Åland du continent finlandais, est moins large : il compte 45 kilomètres au midi et se rétrécit vers le nord, en certains endroits, jusqu'à 6 ou 7 kilomètres. Quant au *Lappvesi* et au *Delet*, deux passes qui coulent entre les îles, je ne saurais en apprécier la largeur d'une manière absolue ; elle varie à l'infini suivant le nombre, l'étendue et la situation des îles que ces deux passes embrassent dans leur cours.

Les îles d'Åland couvrent une aire de 110 kilomètres carrés; on les compte par centaines dont quatre-vingts seulement sont habitées. La plus grande, appelée continent d'Åland, *Fasta Åland*, a environ 35 kilomètres de long sur 30 de large, et renferme les trois cinquièmes de la population totale du pays. Cette population qui s'élevait en 1845 à 15 530 habitants en comprend aujourd'hui un peu plus de 16000. On estime qu'elle augmente à peu près d'un septième tous les vingt ans.

Après la grande île, les plus importantes du groupe sont celles de *Lemland*, *Lumparland*, *Eckerö*, *Kumlinge*, *Wårdö*, *Brändö* et *Föglö*.

Une grande partie des îles d'Åland ont pour base un sol de granit rougeâtre à gros cubes où domine le feldspath émaillé de quartz. Longtemps on a douté des richesses minéralogiques de ce sol, mais la découverte récente de nombreux filons métalliques a fait songer à une exploitation qui, sans les événements actuels, serait déjà en pleine activité. Du reste le sol des îles d'Åland est en général mouvant et argileux et en certains endroits mêlé d'une terre glaise excessivement épaisse. Nombre de petits lacs y dorment çà et là; mais, comme je l'ai dit plus haut, à peine y découvre-t-on une rivière.

Les îles d'Åland portent le titre de Comté; leurs armes consistent en un élan orné d'un collier, sur

champ d'azur. Le sceau officiel qui y est encore en usage représente le roi Olof le Saint assis sur son trône, la couronne en tête et tenant à la main la hache et le globe impérial. Ce sceau a pour légende ces cinq mots : *S. beati Olaws de Staozarswio. Staozarswio* est ici, dit-on, par suite d'une transposition de lettres, pour *Sotazarvio*, en suédois *Sotaskär* ou *Sotaskärsvik*. On sait que *Sotaskär* est le nom d'un château fort situé jadis aux environs de Stockholm et appartenant au pirate Sote. Ce pirate fut attaqué et vaincu par Olof le Saint, qui s'empara de sa propriété dont il se fit un nouveau titre héraldique.

A une époque reculée lès îles d'Åland avaient leurs gouverneurs particuliers et faisaient partie du diocèse d'Upsal ; aujourd'hui elles relèvent du gouvernement et du diocèse d'Åbo.

Sous le rapport ecclésiastique, elles forment huit paroisses et sept chapelles :

1° La paroisse de *Sund* qui embrasse toute la partie orientale du continent d'Åland, ainsi que la chapelle de *Wårdö* ou des îlots de *Sund ;*

2° La paroisse de *Saltvik*, au nord-est ;

3° La paroisse de *Finström*, au nord-ouest, avec la chapelle de *Getha* ou *Geta ;*

4° La paroisse de *Hammarland*, à l'ouest, avec la chapelle d'*Eckerö ;*

5° La paroisse de *Jomala*, au sud ;

6° La paroisse de *Lemland*, avec la chapelle de *Lumparland*, au sud-est;

7° La paroisse de *Föglö*, avec les chapelles de *Kökar* et *Sottunga*, au sud-ouest;

8° La paroisse de *Kumlinge*, avec la chapelle de *Brändö*, à l'est.

Ces paroisses ou ces chapelles comprennent encore dans leur rayon respectif, outre les localités désignées, une foule d'îles ou d'îlots dont la nomenclature serait trop longue.

Cette organisation de l'Église luthérienne est précisément celle qui existe en Finlande. Cette Église ne compta pendant longtemps dans toute l'étendue du grand-duché que deux diocèses, celui de Borgå et celui d'Åbo, ce dernier avec le titre d'archevêché[1]. Depuis 1850 un troisième diocèse a été fondé à Kuopio.

Le diocèse finlandais se divise en doyennés (*prosterier*), en églises mères ou paroisses et en chapelles. Les doyens font partie du chapitre ou consistoire épiscopal, et sont préposés à la surveillance et à l'administration supérieure d'un certain nombre de paroisses; on les appelle aussi prêtres de district (*härads proster*). Les pasteurs de paroisses répondent à nos curés, les chapelains à nos desservants ou à nos vicaires.

1. L'évêché d'Åbo fut érigé en archevêché par l'empereur Alexandre, le 23 octobre 1817.

La plupart des paroisses sont desservies par un pasteur et un chapelain. Ce n'est que dans les paroisses très-populeuses qu'il peut y avoir un pasteur et deux chapelains, ou à défaut d'un second chapelain, un simple adjoint. Les pasteurs sont payés immédiatement par les paroisses, mais les honoraires de leurs chapelains et de leurs adjoints sont à leur charge.

L'empereur de Russie est le chef suprême de l'Église de Finlande : il nomme les évêques et les pasteurs de première classe, qu'il choisit parmi les trois candidats qui lui sont présentés. Les pasteurs de classe inférieure et les chapelains sont nommés par les paroisses. Rares sont les cas où les propriétaires nobles peuvent, de leur propre autorité, attacher des pasteurs aux églises de leurs domaines.

Les îles d'Åland forment un des dix districts ou bailliages (*Härader* ou *Fogderier*) du gouvernement d'Åbo.

Elles comprennent sous ce titre toutes les paroisses ou chapelles qui ont été énumérées plus haut, et sont administrées par un officier de la couronne appelé *Krono-fogde*, auquel est adjoint un scribe ou secrétaire (*Häradsskrifvare*). Cet officier qui, suivant l'usage du gouvernement russe, est presque toujours un militaire, a dans ses attributions tout ce qui concerne la police, l'ordre et

l'économie des localités de son ressort ; il y exerce le pouvoir exécutif et y perçoit les impôts ordinaires de la couronne.

Pour faciliter au *Krono-fogde* d'Åland l'accomplissement des devoirs de sa charge, son district est subdivisé en outre en neuf commissariats, placés chacun sous les ordres d'un juge ou sergent de bailliage (*Krono-länsman*). Les fonctions de cet employé ont une grande analogie avec celles de nos maires de village ou de nos commissaires de police.

Les commissariats du district d'Åland sont répartis ainsi qu'il suit :

1° Paroisse de *Sund* et chapelle de *Wårdö ;*

2° Paroisse de *Saltvik ;*

3° Paroisse de *Finström* et chapelle de *Getha ;*

4° Paroisse de *Hammarland ;*

5° Chapelle d'*Eckerö* ;

6° Paroisse de *Jomala* ;

7° Paroisse de *Lemland* et chapelle de *Lumparland* ;

8° Paroisse de *Föglö* et chapelle de *Sottunga* et de *Kökar* ;

9° Paroisse de *Kumlinge* et chapelle de *Brändö*.

Le district d'Åland constitue, sous le nom de *Domsaga*, un tribunal où le *Krono-fogde* juge en première instance les causes civiles et criminelles. Le *Krono-fogde* est accompagné d'un jury composé de douze membres pris parmi les paysans du district ; jury qui ne peut prévaloir contre lui qu'au-

tant qu'il est unanime ; ne lui donnât-il qu'une seule voix, elle suffirait pour faire triompher son opinion. Le *Krono-fogde* tient ordinairement ses assises deux fois l'année, mais il a le droit, en cas d'urgence, d'en ouvrir d'extraordinaires (*Urtima ting*).

Tous les jugements rendus par le *Krono-fogde* d'Åland, en matière criminelle, sont immédiatement soumis à la cour suprême (*Hoffrätt*) d'Åbo, dont la confirmation est nécessaire pour les rendre exécutoires.

Quant à ses jugements en matière civile, il est libre aux parties de les accepter comme définitifs; dans le cas contraire, elles en appellent au tribunal du *Lagman* (*Lagsaga*), lequel est ouvert, à cet effet, dans chaque district, une fois par an. La cour suprême d'Åbo compte dans son ressort trois tribunaux de Lagman; leur organisation est la même que celle des tribunaux de district, leur juge se trouve également, vis-à-vis du jury, dans une situation identique à celle du *Krono-fogde*.

Le code civil et criminel qui régit actuellement la Finlande, et par conséquent les îles d'Åland, est toujours celui qui, dans la diète de 1734, fut déclaré par Frédéric Ier code du royaume de Suède, y compris tous les arrêts et ordonnances promulgués dans le même royaume jusqu'à l'année 1807. La réunion de la Finlande et des îles d'Åland à la Russie n'a

rien changé à cette législation, du moins quant à ses dispositions fondamentales.

Voici les peines qui y sont spécifiées : l'amende pécuniaire, les travaux forcés, la prison simple, la prison au pain et à l'eau, l'amende honorable ou pénitence publique, la privation des droits civiques, l'infamie, les châtiments corporels, la mort.

Cette dernière peine est appliquée au blasphème prémédité contre Dieu, à la sorcellerie, quand elle nuit à autrui dans sa vie ou dans ses biens, à la trahison, à l'injure contre l'empereur, l'impératrice, l'héritier présomptif, à la rébellion, aux faux monnayeurs, aux bigames, aux sodomistes, aux assassins.

Ne se croirait-on pas ici en plein moyen âge? Tel est, en effet, le sort des pays du Nord : ils ont marché moins vite que nous et ils ont conservé beaucoup de choses des temps passés. Du reste, ils atténuent singulièrement dans la pratique ce que leurs théories offrent de trop sévère. Ainsi, la peine de mort ne s'inflige plus en Finlande qu'à celui qui menace la paix de l'État, la sûreté du trône ou qui se rend coupable du crime de lèse-majesté. Dans tous les autres cas, les tribunaux prononcent, il est vrai, leurs sentences, mais cette sentence est commuée de droit par l'empereur, qui, depuis 1826, a remplacé le fer du bourreau par le travail des mines en Sibérie. Avant

de partir pour l'exil, le condamné subit un châtiment corporel, accomplit la pénitence publique et est dépouillé de tous ses droits de citoyen. D'après le décret de 1826, les hommes seuls sont passibles de l'exil en Sibérie; un décret postérieur publié, si je ne me trompe, en 1849, y soumet aussi les femmes; elles sont appliquées, aux lieux de déportation, à des travaux d'intérieur dans les fabriques et autres établissements de la couronne.

Il est fort rare que des habitants d'Åland soient traduits devant un tribunal pour un crime grave; leur moralité est, à ce point de vue, presque irréprochable; mais ils sont d'un caractère difficile, litigieux, et on les voit rarement manquer l'occasion de se jeter dans un procès.

Point de ville dans les îles d'Åland, seulement des villages, des hameaux ou des habitations isolées. Des bureaux de poste sont établis à *Skarpans* et à *Eckerö;* cette dernière localité possède, en outre, ainsi que *Degerby*, un bureau de douanes. On trouve à *Godby*, dans la paroisse de *Finström*, un médecin de province (*provincial-Läkare*), un pharmacien et un lazaret bâti en 1846, et destiné à tous les malades du district.

Le territoire des îles d'Åland est divisé en une foule de propriétés plus ou moins étendues, qui appartiennent à des particuliers. On n'y rencontre que trois domaines appartenant à l'État : *Kastel-*

holm, dans la paroisse de *Sund; Grelsby*, dans la paroisse de *Finström*, et *Haga* dans celle de *Saltvik*. Ces domaines sont affermés, moyennant un droit annuel, à des paysans qui les font valoir pour leur propre compte, et les transmettent habituellement à leurs héritiers.

Bien que les parages d'Åland soient semés de récifs et d'écueils, il s'y trouve cependant plusieurs excellents mouillages, aux abords desquels, en temps ordinaire, s'élèvent des phares. Je citerai, entre autres, celui de *Ledsund*, et en général toute la partie qui s'étend du phare d'*Högsten* à celui de *Lågskär*. Quant aux détroits intérieurs : *Delet*, *Skiftet* ou *Lappvesi*, ils offrent aussi plus d'un refuge assuré ; mais la difficulté d'y pénétrer est plus grande, surtout pour des bâtiments d'un fort tonnage; en certains endroits même, cette difficulté devient insurmontable. C'est assez dire qu'il n'est pas prudent de s'engager à travers les îles d'Åland sans le secours de pilotes expérimentés. Ces pilotes, du reste, sont nombreux sur les îles ; ils y forment une sorte de compagnie qui a des lois, des règlements, et à la tête de laquelle est placé un inspecteur. Je dois ajouter que ces mêmes pilotes sont parfois excessivement âpres au gain, et que telle circonstance étant donnée, on ne saurait trop les tenir en défiance.

CHAPITRE III.

Manière de voyager dans les îles d'Åland. — Aventures personnelles.

On ne saurait rien imaginer de plus curieux, de plus séduisant qu'un voyage à travers les îles d'Åland pendant l'été. Le paysage est plein de mystères; le soleil y verse, sans se fatiguer jamais, une lumière d'une douceur infinie. Ce n'est point l'astre qui nous éblouit et qui nous brûle au Midi, c'est une lampe enfermée dans un globe d'opale. En glissant en bateau le long des côtes, on se prend à rêver. Chaque île, chaque îlot forment autant de bouquets de verdure s'échappant d'un vase de granit. L'eau est calme et d'une limpidité mélancolique; souvent elle s'enfonce dans des lointains sans fin, ou se déroule en spirales innombrables, visitant çà et là de charmantes retraites, et humectant discrètement les rochers rouges et les bruyères fleuries. Nulle autre voix que celle des bateliers chantant leur chant de mer, nul autre bruit que celui des filets que les pêcheurs lancent aux poissons. Parfois, vers le soir, l'horizon donne le spec-

tacle : on y voit surgir au loin tantôt de joyeuses villas, avec leurs vertes prairies, leurs frais ombrages, tantôt des châteaux féodaux avec leurs ponts-levis, leurs tours, leurs bastions, leurs chevaliers bardés de fer, leurs gracieux pages, leurs superbes châtelaines; tantôt des villes entières, des villes que vous connaissez, des villes aussi que vous ne connaissez pas et que vous ne connaîtrez jamais. Puis un léger souffle fait frissonner l'atmosphère et soudain tout s'évanouit. C'est là ce qu'on appelle les *Fata Morgana*. De toutes les localités du Nord, les îles d'Åland sont celles où ce phénomène météorologique se produit le plus souvent.

J'abrége cette description : aussi bien, l'été n'est pour nos îles qu'une saison parasite ; la saison qui leur est propre et où elles se montrent dans leur caractère vraiment original, c'est l'hiver. Pénétrons donc, pendant l'hiver, dans les îles d'Åland, et voyons comment, alors, on y voyage.

Je n'ai fait cette expérience personnellement qu'une seule fois, mais, certes, je ne l'oublierai jamais.

C'était au mois de janvier 1852 : j'étais à Stockholm depuis près d'un an, et je songeais à y attendre l'ouverture de la navigation pour me rendre à Saint-Pétersbourg, où m'appelait une mission du gouvernement. Des motifs qu'il est superflu d'énumérer ici me déterminèrent à précipiter mon dé-

part. Quelle route prendre ? A moins de faire le tour par la Laponie, ou de rebrousser en Allemagne pour de là remonter par les provinces baltiques ou par la Pologne, il n'en restait d'autre que celle des îles d'Åland. Je la choisis ; j'étais curieux de voir pendant l'hiver ce fantastique archipel qui m'avait déjà si fort intéressé pendant l'été.

Mon voyage, du reste, s'annonçait bien : j'emportais avec moi de bonnes fourrures, d'excellentes provisions de bouche, des renseignements et des conseils à discrétion ; et ce qui valait encore mieux que tout cela, le secrétaire de notre légation, M. de F***, homme d'esprit et de courage, devait m'accompagner.

Nous quittâmes Stockholm le 30 janvier à neuf heures du matin ; le même jour, un peu avant minuit, nous arrivions à Grisslehamn.

Partout obscurité et silence. On n'entendait au loin que les mugissements lugubres de la mer d'Åland dont les vagues se brisaient contre les rivages glacés.

Nous descendîmes à la hâte de notre calèche et nous entrâmes dans la maison de poste (*gästgifvare gård*). C'était la seule auberge du lieu. Nous nous y réchauffâmes tant bien que mal, nous prîmes notre thé et nous nous mîmes au lit.

Le lendemain, quand le jour parut, je me levai,

et laissant mon compagnon de voyage continuer son sommeil, je sortis pour voir le pays.

Sans trop savoir pourquoi, je m'étais figuré en partant de Stockholm que je trouverais dans Grisslehamn sinon une ville, du moins un grand village. Je me trompais. Une station de poste, la même qui nous servait d'auberge, un télégraphe, une caserne avec une garnison de trente soldats, douze vieux canons, cinq ou six magasins pour le service du port, quinze ou vingt cabanes de matelots ou de pêcheurs, une maison pour le commandant, renfermant en même temps le bureau de poste : voilà Grisslehamn. Tous ces bâtiments, dispersés çà et là, distraient à peine la vue des forêts, des rochers et de la mer qui forment non-seulement le fond, mais encore les seuls accidents curieux du tableau.

Quelle mer étrange que la mer d'Åland ! Je montai sur une hauteur pour mieux l'embrasser : elle se déroulait au loin avec ses vagues tourmentées et d'une teinte verdâtre. Çà et là sur sa surface des masses compactes qu'on eût prises pour des îles flottantes, mais qui n'étaient en réalité que de gigantesques glaçons. Partout, sur ses bords des jets d'écume livide, des corbeaux, des pies et d'autres oiseaux au plumage lugubre, au vol silencieux; ces bords, du reste, dévastés comme par une tempête éternelle. Point de grands arbres : des sapins rabougris, des bouleaux sans feuilles, des blocs de

granit épars, et, au-dessus de cet horrible ensemble, un ciel noir roulant des nuages d'où tombait tantôt la pluie, tantôt la neige. Je descendis de mon rocher le cœur serré; je me demandais si nous oserions jamais affronter une pareille mer.

Il nous fallut attendre, pour cela, quatre jours, car le vent était contraire. Quatre jours, dans cette triste auberge de Grisslèhamn! Enfin, le vent s'apaisa; il fit même place à une brise légère, qui, dégageant peu à peu les rivages de la mer d'Åland des glaces qui les bordaient, la rendit aussi libre qu'aux premiers jours d'automne. Un pareil phénomène, au mois de février, est rare dans ces parages. Il en résulta pour nous un grand avantage: c'est qu'au lieu de nous embarquer sur un simple bateau de pêcheur, comme cela se pratique ordinairement quand la mer est en partie fermée, nous pûmes fréter un petit yacht, et y joindre un équipage composé de quatre matelots et d'un pilote.

Nous partîmes le cœur joyeux. Le temps était calme, le froid tempéré, le ciel clair; la mer d'Åland ressemblait à un lac tranquille; mais chose singulière! sa surface n'empruntait aucun éclat à l'azur du ciel; elle était sombre et verdâtre comme auparavant.

Au bout d'une demi-heure, nous avions quitté la rade de Grisslehamn, et si nous fixions encore les yeux sur le toit de la station qui nous avait abrités,

ce n'était plus que comme le captif délivré qui contemple de loin les murs vides de sa prison.

Mais, tandis que nous poursuivions gaiement notre route, il se faisait peu à peu dans l'atmosphère une révolution terrible. La brise, qui jusqu'alors avait enflé doucement nos voiles, se changea en bourrasque, le ciel se couvrit de nuages, la neige tomba. Mon compagnon de voyage pâlissait à vue d'œil; lui qui, dans sa carrière vagabonde de diplomate, n'avait jamais eu le mal de mer, se sentit déchiré par d'atroces souffrances. Il disparut dans la cabine. Quant à moi, l'émotion morale me sauva du mal physique; mon estomac, bouleversé d'ordinaire au seul aspect des câbles d'un navire, tint bon.

Cependant, la tempête était déclarée; elle grandissait de minute en minute. Déjà l'on avait dû carguer en partie les voiles; car le vent était si violent qu'à chacun de ses coups notre bateau plongeait comme pour sombrer. La main ferme du pilote suffisait à peine à tenir le gouvernail; nous nous sentions aller à la dérive. J'interrogeais les matelots des yeux et de la voix, ils ne répondaient rien; mais leur figure pâle, leurs traits contractés exprimaient assez l'anxiété qui les tourmentait intérieurement.

En face de *Signilskär*, petite île située à environ 50 kilomètres de Grisslehamn, la tempête parut se

calmer. Nous entrions dans un archipel de rochers dont les mille sinuosités forment comme autant de baies abritées. Je repris courage. Du reste, le sang-froid qui m'avait un peu abandonné au début du gros temps, n'avait pas tardé à me revenir. J'étais convaincu du danger, mais je le dominais; j'avais même fini par faire de ses terribles phases un sujet de curieuses observations.

Au sortir des baies, nous retrouvâmes le vent. C'est alors surtout que la mer d'Åland nous fit sentir l'effroyable dureté de ses vagues. Ce n'est pas de l'eau que cette mer, c'est du granit. Sur le pont du yacht, que je n'avais pas quitté un seul instant, j'éprouvais les mêmes sensations que dans une voiture qui cahote à travers des rochers. Et puis, comme les vagues s'acharnaient contre nous! Nous les voyions arriver de loin, semblables à un cheval qui galope, s'élever tourbillonnantes au-dessus de nos têtes, et retomber ensuite de tout leur poids pour nous inonder de leur écume et nous abreuver de leur sel. Mon vêtement de fourrures était horriblement mouillé.

Enfin, peu à peu le calme revint. Nous touchions à *Eckerö*, la première des îles d'Åland faisant face à la Suède. Quel bonheur quand nous vîmes surgir à nos yeux sa maison de poste et sa maison de douane, magnifiques comme des palais! M. de F*** sortit de la cabine qui lui avait servi

d'hôpital pendant la traversée, heureux de pouvoir enfin saluer la terre. Mais ce n'était pas chose facile que de nous amarrer au rivage, car le port d'*Eckerö* était tout encombré par les glaces ; nos matelots y employèrent plus d'une heure. Il nous fut même impossible de débarquer par la voie ordinaire ; on dut nous tirer de notre yacht, à l'aide de cordes, comme des ballots de marchandises.

Eckerö n'a rien de curieux pour des voyageurs. Ce n'est qu'un hameau de quelques cabanes éparses sur des rocs de granit, entre lesquels les hôtels de la poste et de la douane s'élèvent comme deux chênes superbes au milieu d'agrestes broussailles.

Nous avions une lettre de recommandation pour le chef du bureau de la douane, M. Elfsberg ; il était absent. Le maître de poste, M. Montgommery, s'offrit spontanément pour le remplacer, et nous invita à dîner. Cette invitation venait à propos, car la maigre pitance que nous eussions rencontrée chez les paysans d'*Eckerö*, n'eût guère suffi à réparer nos forces, si rudement éprouvées par les fatigues de la traversée.

Mon premier soin, en entrant dans une chambre chaude, fut de me dépouiller de mes fourrures et de les étendre devant le poêle pour les faire sécher. Hélas ! il eût fallu pour cela beaucoup plus de temps que nous n'en avions à notre disposition. Une fourrure garde impitoyablement l'eau qui l'a une fois

pénétrée; si vous réussissez à l'en chasser, il ne vous reste entre les mains qu'une peau racornie, hérissée, qui ne reprendra sa forme première qu'après avoir passé de nouveau par l'atelier du préparateur. La femme du maître de poste vint, il est vrai, à mon secours, mais ce fut en pure perte; je dus remettre sur mes épaules, au moment du départ, une pelisse molle et chaude en apparence, mais qui cachait dans le secret de son tissu une humidité perfide dont je devais cruellement souffrir plus tard.

Le dîner qui nous fut servi chez M. Montgommery était simple mais confortable. Notre amphitryon l'assaisonnait d'ailleurs d'une conversation intéressante et de toasts répétés en l'honneur de notre voyage. Il nous parla longuement du trajet d'hiver de Suède en Finlande, par les îles d'Åland, des dangers qu'il présente, du petit nombre de voyageurs qui osent l'entreprendre.

A ce propos, le maître de poste nous raconta des choses fort curieuses du duc de Leuchtenberg, gendre de l'empereur de Russie. « Ce prince, dit-il, ayant été envoyé à Stockholm, pendant l'hiver de 1844, pour complimenter le roi Oscar, son beau-frère, sur son avénement au trône, trouva, à son retour, la mer d'Åland complétement gelée, et dut la traverser à pied. Qui sait si la maladie qui le force aujourd'hui à rechercher les chauds

climats du Portugal et de l'Égypte ne date pas de cet affreux voyage? » Cette maladie a fini par emporter le duc de Leuchtenberg; on sait qu'il est mort il y a deux ans.

Tandis que nous étions à table, les employés de la poste, auxquels M. Montgommery avait donné ses ordres, préparaient les équipages qui nous étaient nécessaires pour continuer notre route. Ces équipages avaient été l'objet d'une discussion préalable assez épineuse. Prendrions-nous des traîneaux ou des voitures? Les postillons chargés de nous conduire hésitaient : l'hiver avait été jusqu'alors si avare de neige, si capricieux, qu'il était difficile de pressentir au juste l'état des routes. D'ailleurs le ciel était gris, l'atmosphère épaisse, de gros flocons commençaient à tomber; au bout d'une heure tout pouvait être transformé. A tout hasard, nous nous décidâmes pour les traîneaux.

Le maître de poste approuva notre décision; il nous versa le coup de l'étrier, visa nos passe-ports et changea ce qui nous restait d'argent suédois contre de l'argent russe, seul en usage dans les îles d'Åland. Nous lui fîmes ensuite nos adieux et nous partîmes.

Quelle route étrange que celle qui s'ouvrit devant nous à notre sortie d'*Eckerö!* Nos postillons avaient bien raison de s'en défier; le traînage n'y était établi franchement nulle part. Nous glissions tantôt

sur une surface unie, tantôt sur du sable, sur de la boue gelée, sur des rochers nus ou des cailloux.

Cependant nous allions bon train et nous avions le cœur gai. Il nous semblait que la mer d'Åland, ce fatal Rubicon, étant franchie, nous étions maîtres de l'espace et que les distances allaient s'effacer devant nous. Aussi caressions-nous de préférence les impressions qui pouvaient entretenir notre bonne humeur. A l'entrée de chaque village, de chaque hameau que nous traversions, l'arbre de la Saint-Jean se dressait encore avec ses couronnes et ses festons jadis rayonnants d'éclat et de fraîcheur, maintenant flétris et décolorés. Au lieu de nous attrister du contraste de ces trophées de l'été avec la sombre nature de l'hiver, nous ne nous arrêtions qu'aux joyeux souvenirs qu'ils rappelaient. Si nos traîneaux venaient à verser, nous en riions à cœur-joie. Nous étourdissions nos postillons de questions; et il faut dire que leurs réponses nous secondaient à merveille dans la bonne envie que nous avions de nous divertir. J'avais en particulier dans le mien la langue la mieux pendue du pays. C'était une belle et forte fille, apôtre déclaré du célibat, qui avait éconduit plus de galants, disait-elle, que sa mère n'avait eu d'enfants. Or, à l'entendre, elle était née la dixième de la famille, ce qui ne l'empêchait pas de compter après elle un

frère et une sœur en bas âge. Ces nombreuses progénitures se rencontrent fréquemment dans les îles d'Åland et dans la Finlande.

Nous franchîmes de la sorte à peu près 15 kilomètres; déjà la nuit était close; mais une lune pleine et claire, une lune comme on n'en voit que dans le Nord, empêchait de regretter le jour. Nous arrivâmes sur les bords d'un lac; il était gelé, mais faiblement, et sa surface polie couverte d'une légère couche de neige.

Nos postillons arrêtèrent leurs chevaux et sautèrent à bas de leur siége.

« Messieurs, nous dirent-ils, il faut descendre ici, car nous ne saurions traverser le lac, chargés comme nous sommes. »

En même temps, nous vîmes accourir d'une maison voisine de jeunes garçons et de jeunes filles portant sur leurs épaules une demi-douzaine de brancards en forme de traîneaux, appelés en suédois *kälkar*. Ils y placèrent nos malles, nos sacs de nuit et nos autres effets de voyage, de manière à les charger chacun le moins possible.

Puis ils les firent glisser sur le lac; nos postillons les suivirent à distance, tirant leurs chevaux de toute la longueur de leurs brides; les chevaux, de leur côté, remorquaient lentement nos traîneaux vides, et nous fermions la marche à pied, en fumant nos cigares.

Parvenus à la rive opposée, les *kälkur* restituèrent leur fardeau aux traîneaux; nous reprîmes nos places et nous continuâmes à marcher. Ces évolutions se répétèrent plusieurs fois le long de la route; mais ce que j'en ai dit suffit; je n'y reviendrai pas.

D'*Eckerö* à *Haraldsby* la distance est d'environ 25 kilomètres. Nous y arrivâmes vers dix heures du soir. Les deux ou trois chambres dont se compose cette station de poste étaient pleines de monde; on y faisait un vacarme d'enfer. Il y avait là un marchand allemand venant de Saint-Pétersbourg, des facteurs ruraux et des paysans du lieu criant, gesticulant et buvant de l'eau-de-vie. La conversation roulait sur le déplorable état des chemins; chacun racontait les divers accidents dont il y avait été témoin; mais nul n'égalait le marchand allemand qui étourdissait toutes les oreilles du récit lugubre de ses souffrances personnelles.

Je demandai le livre de poste pour nous y inscrire[1].

A cette demande, un individu vêtu en soldat, qui

1. Dans les îles d'Åland, de même qu'en Suède et en Finlande, on trouve à chaque relais un livre ou journal dans lequel les voyageurs doivent inscrire leurs noms et qualités, le lieu d'où ils viennent et celui où ils vont, et le nombre de chevaux qu'ils prennent. Ce livre est renouvelé tous les mois et envoyé au gouverneur local.



semblait dormir dans un coin, se leva tout à coup et s'avança de notre côté.

« Messieurs, nous dit-il, êtes-vous les personnes que le général Bodisco de Stockholm a annoncées à son frère le colonel Bodisco, commandant de la forteresse de *Bomarsund?*

— Oui; le colonel est-il à *Skarpans?*

— Certainement, et il vous attend avec impatience; voilà quatre jours qu'il m'envoie tous les soirs au-devant de vous.

— Eh bien ! veillez à ce qu'on nous relaye vite; nous partons à la minute. »

Skarpans est le second bureau de poste des îles d'*Åland;* il est situé à 45 kilomètres d'*Eckerö*, par conséquent à 110 kilomètres de *Grisslehamn*, ou de la côte de Suède. Sur ces 110 kilomètres, la mer d'Åland, comme nous l'avons vu, en prend 65. Près de *Skarpans* ou plutôt à *Skarpans* même, est la forteresse dite de *Bomarsund.*

Nous ne fîmes chez le colonel Bodisco qu'un court séjour qui nous suffit, toutefois, pour recueillir sur la place qu'il commandait tous les renseignements qui pouvaient nous intéresser.

Le colonel mit à notre disposition un petit pavillon détaché de son habitation principale qui lui servait de maison de bain. Cette habitation, construite en bois, à deux étages, est la plus belle, sans contredit, de tout *Skarpans* qui, du

reste, n'est qu'un village de cent feux tout au plus.

De *Skarpans* à la côte de Finlande notre voyage prit un caractère vraiment dramatique. Pour aider à en bien comprendre les détails, je rappellerai que l'archipel d'Åland se compose d'un immense groupe d'îles, séparées les unes des autres par des cours d'eau ou des détroits plus ou moins larges, et semées en outre à l'intérieur d'une quantité infinie de petits lacs. Quand l'hiver est rigoureux et constant, que la glace est profonde, rien de plus facile que de traverser les îles d'Åland. Le traîneau y vole partout avec la rapidité de l'éclair. Mais, quand l'hiver est mobile et inégal comme il l'a été en 1852, jusqu'à la fin de février, quand la température n'a pu se fixer à un degré quelconque, non-seulement dans le pays en général, mais qu'elle varie même de localité en localité, alors la traversée devient on ne peut plus chanceuse; mille accidents se préparent qui défient toute prévision. On ne sait plus ni quelle route on suivra, ni de quel équipage on se servira, ni combien de temps le voyage durera.

Après nous avoir fait servir un excellent déjeuner, le colonel Bodisco nous conduisit lui-même dans son propre traîneau jusqu'au détroit de *Bomarsund*, le premier que nous dussions traverser, en reprenant notre route. Nous pas-

sâmes devant les tours et les batteries de la forteresse salués par les sentinelles et par les soldats qui en formaient la garnison.

Arrivés sur les bords du détroit, nous y trouvâmes nos traîneaux et nos bagages que le maître de poste de *Skarpans* avait eu l'obligeance d'envoyer en avant. Là aussi, nous attendaient les dix *Rotkarlar* ou guides que nous avions enrôlés pour la route, ainsi que le courrier chargé du transport des lettres de Suède en Finlande, lequel avait ordre de ne pas nous quitter un seul instant et de nous prêter son assistance personnelle et celle de ses hommes dans toutes les circonstances périlleuses. Tout ce monde, nous compris, formait une caravane de vingt-cinq personnes, servie par six chevaux et autant de traîneaux.

Ici qu'on me permette de reproduire quelques pages d'un livre où j'ai déjà raconté mon voyage d'Åland[1] et auquel je me permettrai de renvoyer le lecteur qui tiendrait à certains autres détails dont je m'abstiendrai ici.

« Aussi loin que portait la vue, une plaine de glace se déroulait tantôt unie, tantôt hérissée d'aspérités, ou encombrée de masses de neige que l'ouragan avait entassées. D'espace en espace, des

1. *Études sur la Russie et le nord de l'Europe*. Paris, Amyot, 1853.

rochers nus, des oasis de sapins et de bouleaux, des crevasses profondes d'où jaillissaient par moment des flots d'onde amère. Une épaisse vapeur enveloppait toute cette plaine de ses crêpes funèbres, à travers lesquels le soleil apparaissait pâle comme la lampe d'un tombeau.

« Il était dix heures du matin. Nous nous mîmes en route, deux guides en avant, les autres conduisant nos chevaux ou poussant nos traîneaux.

« Vers midi, le ciel s'éclaircit : nous touchions au hameau de *Wargata* situé en face et à 7 kilomètres de *Skarpans*. De là nous pûmes observer l'admirable position de la forteresse de *Bomarsund;* j'en reparlerai plus tard. Quand nous fûmes engagés un peu avant dans le détroit, la glace, d'abord unie et solide commença, à s'accidenter et à mollir. Il fallut alors quitter la route directe, et s'aventurer à travers mille détours.

« L'Italien Acerbi qui a fait une partie du voyage que je raconte à la fin du siècle dernier, dit des choses merveilleuses des chevaux d'Åland. A l'en croire, il s'en trouvait souvent qui, saisis d'épouvante à la vue des pelisses de loup ou d'ours qui le couvraient lui et ses compagnons, entraient tout à coup en fureur, prenaient le mors aux dents, secouaient frénétiquement leurs harnais et finissaient par s'échapper en bondissant, à travers l'immensité des glaces, emportant avec eux leur maître au

désespoir qui s'était suspendu à leur bride ou à leur crinière. Le seul moyen, ajoute Acerbi, de prévenir ces désagréments était de bander les yeux aux chevaux.

« J'avoue que durant tout le trajet des îles d'Åland je n'ai rien vu de semblable. Il paraît que depuis Acerbi, les chevaux de ce pays ont beaucoup perdu de leur feu; ils se sont du moins complétement familiarisés avec les vêtements d'hiver des voyageurs. Mais ce qui me paraissait infiniment plus curieux, c'est l'admirable instinct que ces animaux déploient sur les glaces. Rarement, de prime abord, ils s'y lancent au galop. Ils veulent auparavant, ce semble, en mesurer la solidité; et quand rassurés, sous ce rapport, ils suivent l'élan qui leur est imprimé, si, tout à coup, la glace vient à faiblir, on les sent peu à peu ralentir le pas, quelquefois même s'arrêter brusquement, sans qu'il y ait moyen de les faire passer outre.

« Nous nous arrêtâmes à *Wargata*, dans la maison d'un paysan qui tient lieu en même temps d'auberge et de relais de poste. On nous y servit du lait, des œufs et du beurre, le tout excellent. C'était une bonne fortune pour notre estomac, dont la course du matin avait si vivement aiguisé l'appétit.

« Tandis que nous mangions, et qu'à la flamme d'un vaste foyer j'essayais de faire sécher ma pelisse, toujours humide, notre hôte et ses enfants entraient

successivement dans notre chambre pour nous souhaiter la bienvenue. C'est toujours chose curieuse pour les Ålandais que des voyageurs traversant leur pays pendant l'hiver.

« Après le déjeuner nous nous disposâmes à quitter *Wargata* pour nous enfoncer dans l'intérieur des îles. De nouveaux chevaux, attelés à de nouveaux traîneaux, nous attendaient à la porte de la station. Quels traîneaux! vieilles caisses de sapin oblongues et peu profondes, fixées sur un brancard auquel étaient adaptées deux longues gaules en guise de timons. Excellents véhicules, du reste, eu égard aux routes que nous avions à parcourir. Des équipages élégants et commodes nous eussent été de peu d'utilité. Ce qu'il nous fallait avant tout, c'était quelque chose de solide et que le premier paysan venu pût, au besoin, réparer ou même remplacer.

« Nous franchîmes sans accident plusieurs petits bois, coupés de distance en distance par des marais et des lacs durcis par les gelées et couverts de neige.

« Au bout d'une heure nos guides firent halte.

« Nous étions devant une maison.

« Je crus qu'on allait changer de chevaux; et comme le temps s'était tellement radouci que nous nous trouvions en plein dégel, j'aimai mieux attendre dans mon traîneau la fin du relais que d'en descendre pour patauger dans la neige fondue.

« Un quart d'heure s'écoula.

« Je vis notre courrier qui enlevait paisiblement, et sans rien dire, de son traîneau, le grand sac de cuir où étaient renfermées ses lettres.

« Eh bien! lui criai-je impatienté, nous ne partons donc pas?

« — Impossible!

« — Comment, impossible!

« — Oui, les *rotkarlar* disent qu'il est imprudent de s'aventurer sur la mer avant de savoir où en est la glace.

« —La mer est donc près d'ici?

« — Tout près.

« J'eus beau insister pour partir; les *rotkarlar* tinrent bon ; il fallut céder.

« La maison où nous descendîmes appartenait à un riche paysan. C'est du moins ce que nous affirmèrent nos gens, car rien de ce qui s'offrait à nos yeux ne nous l'annonçait. Ce n'est guère que dans les villages de France et d'Allemagne que la bonne mine et le confortable des habitations témoignent de l'aisance de leurs propriétaires. A défaut d'éclat extérieur nous trouvâmes chez notre paysan (moyennant finances, toutefois) une cordiale hospitalité. Il était là dans une grande salle, entouré de ses nombreux enfants. Chacun vaquait à quelque travail. Les garçons faisaient du filet, les filles tissaient le chanvre. Deux marmots en chemise gambadaient

autour de l'âtre flamboyant. Le grand-père lisait la Bible dans un coin, tandis que la grand'mère, vieille de cent ans, comme on en rencontre beaucoup dans les îles d'Åland, achevait ses derniers jours et, peut-être ses dernières heures, dans un lit placé, suivant l'usage du pays, sur la plate-forme de briques qui couronne le grand poêle de famille.

« Nous fûmes accueillis par tout ce monde avec une certaine bienveillance mêlée de timidité.

« Je demandai à notre hôte s'il pouvait nous donner une chambre à part. Il réfléchit un instant. Je le regardais avec anxiété, car il m'était arrivé tant de fois dans mes voyages de Finlande de faire chambre commune avec des familles entières, et quelles familles! que la crainte d'être soumis de nouveau à une pareille épreuve me tourmentait vivement. Enfin, sans nous répondre un seul mot, notre hôte nous fit signe de le suivre. Il nous conduisit dans une chambre étroite à laquelle servait de vestibule une vaste pièce remplie de filets, d'avirons, de débris de bateaux ou d'autres objets à l'usage des pêcheurs. Telle est, en effet, la vie des habitants d'Åland : pendant l'été, pêchant, naviguant, pendant l'hiver, radoubant leurs bateaux et réparant leurs filets.

« La chambre qui nous était dévolue avait un mobilier plus que simple : une table, deux chaises,

deux bancs servant de lits, le tout en bois de sapin façonné avec la hache, et un poêle en briques grossièrement construit. Le jour y pénétrait par des lucarnes vitrées, donnant, l'une sur la mer, l'autre sur une cour où grognaient de maigres cochons au poil hérissé, et où un jeune garçon fendait à coups de hache des troncs d'arbres encore verts pour le chauffage de la maison.

« Quand nous eûmes pris possession de ce singulier domicile, M. de F*** qui portait fort loin le génie de l'installation, se mit à couvrir les murs de clous, puis à y suspendre nos pelisses, nos sacs de nuit, nos casquettes, nos cache-nez, nos grosses bottes fourrées : c'était un vrai bazar de voyage.

« M. de F*** étendit ensuite son châle sur son lit et se coucha.

« C'est vraiment une chose précieuse en voyage qu'un châle. M. de F*** me le prouvait à chaque instant. Un châle sert à toute fin. Déplié, c'est un tapis de table, une couverture de lit, une housse de cheval, un peignoir ou une robe de chambre, un rideau contre l'orage, un voile contre le soleil; plié en deux, c'est une écharpe pour les épaules, un tapis chaud pour les genoux; en quatre ou en huit, un oreiller, un coussin, une chancelière. Un châle! n'en fait-on pas aussi une cravate, un cache-nez, un bonnet, un turban, que sais-je? Et

si le voyageur vient à mourir, il est là, enfin, pour lui servir de linceul.

« Je fis appeler notre courrier.

« — Où sommes-nous? lui demandai-je.

« — A *Grundsunda.*

« — Un gros village!

« — Oh! non, monsieur, un petit hameau de « trois ou quatre maisons dont vous habitez la « meilleure.

« — En ce cas, il n'y a rien ici d'assez attrayant « pour nous retenir. Nous partirons le plus vite « possible, entendez-vous. »

« Le courrier s'inclina.

« En même temps, le maître de la maison entra dans notre chambre.

« — Messieurs, nous dit-il, mes garçons vont « aller à la mer pour sonder la glace, n'avez-vous « rien à leur recommander?

« — Dites-leur qu'ils se hâtent et surtout qu'ils « nous rapportent bonne réponse; il faut absolu- « ment que nous partions. »

Au bout de deux heures les fils du paysan étaient de retour. Une vingtaine d'hommes qu'ils avaient enrôlés à notre intention, et qu'ils nous imposèrent bon gré mal gré, les accompagnaient. Tous déclarèrent que la glace était légère, mais qu'à la rigueur on pourrait en tenter le passage dès le lendemain.

Quelques centaines de pas seulement séparent *Grundsunda* de la mer, ou plutôt du détroit qu'on appelle *Delet*. Mais le chemin était abominable ; il passait par un petit bois inculte où l'on ne rencontrait que blocs de granit ou de glaces, tas de neige, vieux troncs d'arbres déracinés. Il nous fallut bien deux heures avec nos hommes, nos chevaux et nos traîneaux, pour faire ce trajet. Du reste, beau temps, soleil splendide, dégel continu. Nos *rotkarlar* avaient pour chef le fils aîné de notre hôte de *Grundsunda*, jeune homme plein de gaieté et d'entrain. Il portait une casaque de laine blanche serrée autour des reins avec une ceinture de cuir, une chemise rouge, un pantalon de gros drap gris, des bottes de chasse à hautes tiges, et une sorte de casquette en peau de loup dont les bords retombaient sur les oreilles en longues pattes fauves et velues. Costume pittoresque qui distingue généralement les paysans d'Åland et de Finlande pendant la saisón d'hiver.

Cependant le détroit approchait. Nous le sentions à l'air qui fraîchissait et à la vapeur qui commençait à nous envelopper. Mais à peine eûmes-nous franchi les rochers qui bordaient le rivage et fait quelques pas sur l'onde solide, que des craquements multipliés nous avertirent du peu de consistance de la glace. Il fallut renvoyer les chevaux qui tiraient nos traîneaux et les remplacer par des

hommes. Au bout d'un quart d'heure, nous fûmes obligés nous-mêmes de descendre et de suivre à pied. Quel début effrayant! Le danger ne fit que s'accroître au fur et à mesure que nous avancions. C'est en vain que nos guides, armés de lourdes sondes en fer, s'aventuraient à travers mille détours, cherchant des passages plus sûrs, partout la glace cédait. Enfin un immense craquement se fit entendre ; l'abîme s'ouvrit, et nous vîmes à dix pas devant nous l'onde verdâtre s'élancer en bouillonnant. Nous nous repliâmes vivement en arrière.

Quel parti prendre? Le courrier opina pour retourner à *Grundsunda*. Je m'y opposai énergiquement.

C'était un être singulier que ce courrier. Marié depuis quelques jours seulement, il avait laissé sa femme à *Eckerö*, lieu de sa résidence; mais au lieu de redoubler d'activité dans son service afin de la revoir plus tôt, il se traînait languissamment d'étape en étape, maudissant chaque morceau de route qui l'éloignait de sa moitié. Nos *rotkarlar* ne lui épargnaient pas les plaisanteries; ils se riaient de ses avis, surtout quand ils étaient en contradiction avec les nôtres. C'est qu'aussi nous payions, nous, et largement, tandis que le courrier n'avait pas même de pourboire à donner. Les Ålandais sont obligés de fournir un certain nombre d'hom-

mes par *hemman* (propriété rurale), pendant l'hiver, pour le service de la poste.

Donc, il fut décidé que l'on ne rebrousserait chemin que de quelques centaines de pas, puis qu'on se dirigerait par une autre route jusqu'au village de *Bergen*, où l'on passerait la nuit. Ce n'était certes pas là une grande avance, puisque de l'endroit où nous étions jusqu'à *Bergen*, il n'y avait guère que dix kilomètres, mais, enfin, cela valait toujours mieux que de retourner sur nos pas.

Ici notre voyage tourna tout à fait au fantastique. Nous nous enfonçâmes dans des gorges larges et profondes, où de gros nuages, qui s'étaient élevés tout à coup, ne laissaient pénétrer qu'une lumière assombrie : bien qu'il fût à peine midi, on eût dit être à huit heures du soir. Et quelle glace que celle que nous avions sous les pieds! Tourmentée, au moment de sa formation par des vents toujours furieux, elle n'offrait dans toute son étendue qu'une succession de vagues solides dont les intervalles étaient encombrés de tas de neige que le dégel de la veille, continué pendant la nuit, avait transformés en épaisses flaques d'eau. On y voyait aussi de petits blocs aigus serrés les uns contre les autres, comme des pavés; des plaques rondes amoncelées en piles comme des assiettes; enfin, le long des côtes, des masses

gigantesques tellement coupées et bouleversées qu'on eût dit des carrières de marbre blanc en exploitation.

« Deux de nos hommes marchaient en avant armés de leurs sondes de fer. Les autres suivaient lentement portant nos bagages ou attelés à nos traîneaux *vides*, que dans les endroits plus difficiles, nous devions encore pousser par derrière. A chaque instant, les sondeurs criaient *Stop!* (halte!) Et l'on faisait halte jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une ligne plus ferme.

« Cependant les ténèbres s'épaississaient de plus en plus, la neige et la pluie tombaient tour à tour, un vent glacial répercuté par les rocs de granit et les forêts de sapins qui nous environnaient, nous chassait au visage des débris de glaçons et s'engouffrait dans nos pelisses. Ce n'était plus un voyage, c'était une lutte affreuse contre les éléments.

« Cette lutte dura trois heures. Nous mourions de fatigue et de faim. Or *Bergen* était loin encore. Un rocher formant caverne se présenta heureusement devant nous. Nous y cherchâmes un abri; et là, assis sur nos malles, c'est-à-dire sur des blocs de glace, car la neige, la pluie et le froid combinés les avaient rendues telles, nous attendîmes en mangeant que l'orage se fût un peu calmé. Hélas! de toutes les excellentes provisions

dont notre ami, le baron de Wahrendorff, cet homme si agréable, ce gourmet si délicat, nous avait pourvus à notre départ de Stockholm, de toutes ces provisions, il ne nous restait qu'un morceau de pain, deux pommes et deux verres de cognac. Nous en fîmes deux parts que nous dévorâmes avec une incroyable avidité. Ce triste repas nous fit l'effet d'un succulent festin; il nous redonna force et courage.

« Le temps avait repris sa sérénité quand nous arrivâmes à *Bergen;* mais il était fort tard; la lune brillait déjà à l'horizon. Nos *rotkarlar* nous introduisirent dans une misérable cabane de pêcheurs, où l'on mit à notre disposition un réduit ouvert à tous les vents, garni d'une vieille table boiteuse, d'un escabeau et d'un grabat formé d'un grand coffre en bois rempli de paille.

« C'était presque nous inviter à ne pas dormir. Je sortis, en effet, enveloppé de mes fourrures, pour voir le pays.

« Le hameau de *Bergen* est un peu plus considérable que celui de *Grundsunda*, mais il est moins heureusement situé : il couvre une colline escarpée, où les maisons sont tellement enclavées entre les arbres et les rochers qu'il est difficile de les distinguer à distance, surtout lorsqu'une neige abondante a enveloppé toute la masse de son voile uniforme.

« Cet usage d'habiter sur les hauteurs, familier aux Âlandais, leur vient, sans doute, des Finnois. Ces peuples simples et spiritualistes s'étaient épris des montagnes; ils y trouvaient, au lieu des aliments matériels que leur offrait la plaine, des inspirations naïves qui les rapprochaient du ciel et les rendaient plus aptes à comprendre les œuvres de Dieu. Encore aujourd'hui, la Finlande garde des traces de ces mœurs antiques; en certains endroits surtout, il est difficile d'y rencontrer une hauteur qui ne soit couronnée de quelque habitation.

« L'aspect de *Bergen*, tel que l'avait fait l'hiver, était étrange On se demandait s'il était bien possible que ces maisons de bois, plantées dans le roc et presque ensevelies sous la neige, servissent de demeure à des créatures humaines. Il en était ainsi pourtant, et vraiment les gens de *Bergen* n'avaient pas l'air de s'en plaindre. Une résignation immense distingue tous ces habitants des durs climats. Obligés qu'ils sont de lutter sans cesse contre une nature inexorable, ils se familiarisent nécessairement avec leur destinée; leur âme n'éprouve pas même la velléité du murmure. Du reste, il est rare que le désir excède chez eux la limite du besoin. Or, si pauvre, si désolé que soit le pays qu'ils habitent, ils y trouvent toujours de quoi le satisfaire[1]. »

1. Voy. mes *Études de la Russie*. — Amyot, rue de la Paix.

Cependant le jour s'était levé, et déjà je m'acheminais en compagnie de M. de F*** et entouré de nos hommes, vers les nouveaux détroits qui se trouvent au delà de *Bergen*.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes au pied d'une montagne assez élevée et couverte d'une neige profonde.

« — Messieurs, dit un de nos hommes, nous allons traverser cette montagne, après quoi nous rencontrerons un large détroit ouvert que nous passerons en bateau.

« — Un détroit ouvert! m'écriai-je étonné.

« — Oui, car de tous les détroits d'Åland c'est celui qui gèle le dernier, et jusqu'à présent l'hiver a été si doux que cela n'est pas encore fait. »

Nous commençâmes à monter, mais la neige était si épaisse, si épaisse, que nous n'avancions qu'à grand'peine. Enfin, je tombai dans un trou assez profond, d'où je ne pus sortir qu'en faisant déblayer la neige. On m'attacha alors autour du corps une longue corde que deux de nos hommes prirent chacun par un bout, s'attelant ainsi littéralement à ma personne. De cette manière j'arrivai au sommet de la montagne. M. de F*** plus alerte que moi, m'y attendait déjà avec le reste de notre caravane.

« — Eh! bien, dis-je, en jetant les regards autour de moi, où est donc le détroit?

« — Derrière cette autre montagne. »

En effet, une seconde montagne se dressait devant nous. Nous la franchîmes avec un peu moins de difficulté que la première; et, comme nous l'avaient annoncé les *rotkarlar*, nous nous trouvâmes sur le bord d'un détroit.

Mais comment le traverser? Aucune barque devant nous; et supposé qu'il en vînt une de l'autre bord, le moyen d'arriver jusqu'à elle? Le débarcadère de glace presque flottante, qui s'étendait fort avant dans l'eau vive, tiendrait-il bien sous nos pieds? Tandis que nous cherchions à résoudre ce problème, nos hommes s'éloignèrent; nous en profitâmes pour prendre un peu de repos. J'étais si fatigué que je m'assoupis au milieu de ce désert, appuyé contre un vieux tronc d'arbre déraciné. M. de F*** me secoua vivement par le bras et me proposa de manger quelque chose. J'acceptai. Mais c'est en vain, cette fois, que nous ouvrîmes notre boîte aux provisions; elles étaient épuisées. Nous dûmes nous contenter d'un morceau de pain noir et d'un verre d'eau-de-vie de grain empruntés à la besace de nos guides.

Tout à coup, dans la direction d'une petite colline qui s'élevait à environ cinq cents pas derrière nous, de grands cris se firent entendre. Nous nous retournâmes et nous vîmes ces mêmes guides en déboucher tous ensemble, traînant après eux, au

pas de course, une masse longue et noire que nous reconnûmes bientôt pour être un bateau.

En un instant nos effets y furent placés, et nous y fûmes installés nous-mêmes avec quatre matelots et un pilote. Puis, réunissant toutes leurs forces, les *rotkarlar* nous lancèrent dans le détroit à travers les glaces qui craquaient et s'abîmaient sur notre passage.

Nous naviguâmes pendant près de deux heures au milieu d'une eau aussi calme, aussi limpide que celle d'un lac un beau soir d'été. Le vent était si faible que nos matelots, laissant dormir les voiles, ne nous faisaient avancer qu'à coups de rames.

Mais voici que peu à peu ce vent prit de la force; d'énormes glaçons vinrent flotter autour de nous. En certains endroits même ces glaçons étaient tellement rapprochés les uns des autres qu'ils formaient comme une vaste digue que nous ne pouvions franchir qu'en la brisant. Vis-à-vis d'un village appelé *Motsaga*, où le courrier qui nous accompagnait devait prendre des lettres, notre position devint encore plus critique. Le village n'était qu'à trente pas; il fallut lutter plus d'une heure avant d'y aborder. Plus tard, quand la nuit tombait, le détroit nous présenta d'autres phénomènes. Ce n'était point de la glace, c'était de la pâte, mais une pâte épaisse, gluante, dernière condition de l'eau avant d'être solidifiée par la gelée. Comment

naviguer à travers un pareil milieu? Nos gens demandèrent grâce. « Si nous continuons seulement une heure, avec le froid qu'il fait, disaient-ils, nous serons pris infailliblement entre les glaces. » Nous tournâmes donc droit au rivage, et nous abordâmes en face d'un petit endroit habité, nommé *Seglinge*.

La maison dans laquelle on nous conduisit était à peu près semblable à celle de *Grundsunda;* elle était également occupée par une nombreuse famille; mais l'aisance était loin d'y être aussi marquée. Chose incroyable! le bois, le gros bois y faisait complétement défaut; on ne s'y chauffait qu'avec des branches sèches et des broussailles. Ceci nous porta à ne point déserter la chambre commune; l'âtre ouvert y montrait du moins une flamme réjouissante, tandis que le poêle glacé de la pièce qui nous fut affectée dévorait sans résultat le combustible dérisoire que l'on s'efforçait d'y entasser. Il eût fallu toute la nuit pour le dégourdir un peu.

Je m'approchai de la maîtresse de la maison, et lui demandai ce qu'elle pouvait nous donner à manger.

Elle ouvrit de grands yeux.

« — Comment donc, lui dis-je, est-ce qu'on ne mange pas ici?

— Pardon! mais....

— Avez-vous des œufs?

— Non.

— Avez-vous de la viande?

— Non.

— Du poisson?

— Oui, quelques perches, pêchées de ce matin et du *strömming* (sorte de petit hareng salé).

— Et des légumes?

— Des choux et des pommes de terre.

— Très-bien. »

Il eût fallu une science culinaire peu commune pour réussir à composer avec de tels éléments un repas de quelque valeur. Cependant, sur mes indications et avec mon aide, notre hôtesse ne tarda pas à nous servir une sorte de brouet au poisson, flanqué d'une pyramide de choux et de pommes de terre; elle y joignit même un morceau de beurre salé qu'elle tira mystérieusement du fond d'une armoire où elle le tenait caché comme un trésor. C'était peu distingué, mais l'appétit y suppléa. Nous soupâmes bien et nous demandâmes des lits.

Des lits! il n'y avait dans la maison ni couchettes, ni matelas, ni paillasses, seulement quelques grossières couvertures en lambeaux. Mais les Ålandais sont ingénieux : on étendit sur les deux bancs qui formaient le principal ameublement de notre chambre tout ce que la famille possédait de hardes libres, on les recouvrit d'un grand drap, et l'on nous souhaita bonne nuit. Un marchand

d'habits galons, auquel on eût volé ses literies, n'eût certainement rien imaginé de mieux pour y suppléer.

Notre sommeil n'en fut pas moins profond. Vers l'aube naissante, un grand bruit qui se faisait à notre porte me réveilla en sursaut. Je me levai, m'enveloppai de ma pelisse et courus ouvrir. C'était une grosse fille à la taille géante, à la figure de Cosaque, qui luttait à coups de pieds et de poings contre nos cinq hommes, que des libations d'eau-de-vie prolongées pendant toute la nuit avaient mis en gaieté.

Mon apparition mit fin au combat : la Vénus se sauva dans sa cuisine, et les prétendants, ôtant leur casquette, s'approchèrent de moi, me demandant à quelle heure nous comptions partir. « Nous avons ici, ajoutèrent-ils, tous les *rotkarlar* dont vous avez besoin. »

Je leur donnai mes ordres, et rentrai pour prévenir mon compagnon de voyage.

Au bout d'un quart d'heure, nous étions sur la route de *Kumlinge.*

Ce village, situé à 25 kilomètres de *Wargata,* n'avait rien de commun avec les misérables localités à travers lesquelles nos *rotkarlar* nous traînaient depuis quatre ou cinq jours. Nous y trouvâmes une station assez confortable, où une femme à la mine avenante nous servit un café

brésilien qui ne péchait que par excès d'arome. Nos hommes nous demandèrent si nous voulions les garder encore à notre service. Le chef de la station nous fit un signe qui voulait dire : « N'acceptez pas, ils vous trompent. » En effet, nous ne tardâmes pas à nous convaincre que les guides que nous avions pris à *Grundsunda* n'étaient que de rusés exploiteurs. La plupart des détours dans lesquels ils nous avaient engagés étaient inutiles; mais ils faisaient de notre bourse leur vache à lait, ce qui explique pourquoi ils cherchaient à nous tenir le plus longtemps possible sous leurs griffes.

Nous avisâmes donc à former une nouvelle caravane ; le chef de la station de *Kumlinge* se mit lui-même à sa tête, et nous partîmes.

Nos premiers pas furent alertes et joyeux. Nous foulions la terre ferme; nos chevaux galopaient. Arrivés sur les glaces, notre élan grandit encore. C'est que ces glaces étaient anciennes; on y marchait ferme et sûr. Mais tout à coup la physionomie de nos hommes se rembrunit; à leurs gais propos succéda un morne silence.

« — Qu'avez-vous donc? leur dis-je; le chemin ne sera-t-il pas toujours aussi beau? »

Alors, le chef de la troupe nous montrant au loin devant nous une vaste surface blanche comme l'acier :

« — Voyez-vous ce détroit (*le Skiftet*)! nous l'avons

traversé hier en bateau ; le voilà gelé maintenant ; mais qui sait si cette glace d'un jour tiendra ?

« — Il faut en faire l'épreuve, » répondis-je d'un ton résolu.

Au bout de quelques minutes, nous arrivions sur la glace désignée, glace toute différente de celle que nous avions vue jusqu'alors. Comme elle s'était formée par un temps calme, et qu'aucun orage n'avait encore passé sur elle, elle était aussi polie qu'un miroir. Pas le moindre pli n'en troublait l'harmonie, pas le moindre flocon de neige n'en ternissait l'éclat. Mais cette glace si belle à voir n'en était que plus dangereuse à affronter. Chaque coup de sonde en brisait la croûte et en faisait jaillir l'eau. Avant de nous engager plus avant, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil.

Divers moyens furent suggérés. Ceux-ci proposaient d'aller chercher des bateaux à glace (*isbåtar*), c'est-à-dire de ces bateaux à double fin qui glissent sur la glace comme des traîneaux tant qu'elle est solide, et qui flottent sur l'eau dès que la glace, venant à crever, elle remonte à la surface; ceux-là demandaient une longue corde que chacun tiendrait à la main en marchant, afin que celui sous les pieds duquel la glace fléchirait fût aussitôt soutenu par les autres; enfin, il y en eut qui conseillèrent de se coucher à plat ventre sur une planche, et de se faire ainsi glisser à l'aide des mains armées

de crochets ou de couteaux. Tous ces moyens sont également en usage chez les Ålandais, suivant l'occasion, dans les voyages d'hiver; mais les appareils nous manquaient; il eût fallu perdre beaucoup de temps pour se les procurer; nous résolûmes donc de ne rien changer au mode de locomotion que nous avions employé jusqu'alors; nous redoublâmes seulement de circonspection et de prudence.

Nous voilà donc définitivement engagés sur cette glace née de la veille. Décrire les émotions qui nous agitaient serait impossible. Il fallait, je ne dirai pas marcher mais traîner les pieds, tant la surface était glissante. Le moindre mouvement à droite ou à gauche pouvait causer une chute et ouvrir l'abîme. Et pourtant quelle difficulté de conserver son aplomb ! La glace ondulait comme une vague. Chaque coup lointain des sondeurs nous faisait tressaillir comme d'un frémissement électrique. Quatre fois, j'ai senti la glace fuir sous mes pieds. Et quand je mesurais ce vaste espace qui s'étendait autour de nous, quand je pensais qu'il pouvait suffire d'une seule secousse, d'un seul faux pas peut-être, pour y déterminer une crevasse qui eût emporté en une minute la masse glacée tout entière, oh! alors, je me prenais à regretter nos ennuis de Grisslehamn, notre tempête de la mer d'Åland, nos montagnes de neige, toutes les hor-

reurs dont nous avions pourtant si cruellement souffert.

Quatre heures s'étaient déjà écoulées depuis que nous avions entrepris cet effrayant voyage.

« — *Stop!* » crièrent nos sondeurs.

Et soudain tous nos hommes de s'arrêter; puis de se diriger vers eux pour prendre part à leur besogne. C'est que la glace s'amollissait tellement de plus en plus, qu'avant de passer outre, il était nécessaire de l'explorer plus largement. Nous restâmes à les attendre debout près de nos bagages, n'osant faire un mouvement, retenant notre haleine. Et la nuit commençait à tomber, le froid à piquer violemment.

L'exploration dura plus d'une heure. Triste en fut le résultat; nos hommes revinrent, déclarant que sur aucun point de la ligne le passage n'était praticable.

« — Qu'allons-nous donc faire, alors? demandai-je.

« — Rebrousser chemin jusqu'à *Enklinge.*

« — Et où est *Enklinge?*

« — Ici, en face; nous y serons dans deux heures.

« — Mais c'est impossible.

« — En ce cas, il nous faut rester ici jusqu'à de-
« main matin. »

Évidemment, ce dernier parti était inacceptable. Nul d'entre nous ne se souciait de passer la nuit sur une couche de glaçons. Nous nous décidâmes pour *Enklinge.*

Les *rotkalar* nous assuraient d'ailleurs que la route pour aller à ce village n'offrirait aucune difficulté, et que nous y trouverions des paysans bons et hospitaliers. Nous savions depuis longtemps ce que valaient de telles assurances. Mais, que pouvions-nous faire autre chose que de nous résigner encore une fois à notre destin ?

Enklinge se montra en tout point digne de *Seglinge ;* nous y passâmes de plus une nuit sans sommeil. Mais qu'importait ? Nous n'en fûmes que plus tôt prêts le lendemain matin, à nous remettre en route.

Chose merveilleuse ! cette glace qui n'avait pu nous porter la veille, se fortifia tellement pendant nos quelques heures de halte, que nos traîneaux purent y glisser comme sur la terre ferme, nos chevaux allèrent même jusqu'à y prendre le galop. De la sorte nous arrivâmes aux stations de *Brändö*, puis de *Wartsala*, puis de *Helsingen*, une course rapide de soixante kilomètres. Nous avions franchi les îles d'Åland ; nous étions en Finlande. Je dois dire, avant de clore ce chapitre, que si au bout de quelques jours il nous eût convenu de recommencer le voyage, nous l'eussions fait avec la plus grande facilité ; l'hiver avait pris enfin son vrai caractère, tous les lacs et les détroits, sauf la mer d'Åland, étaient durs comme le roc.

CHAPITRE IV.

Histoire des îles d'Åland. — Époque d'indépendance. — Guerres et invasions. — Conquête des îles par la Russie.

Si l'on en croit le savant Messenius, les îles d'Åland formaient, dans les temps païens, un État gouverné par ses propres rois. Peut-être veut-il parler des *Vikingar* (rois des golfes), qui y faisaient leur résidence. Sur ce point les documents historiques, de même que les traditions positives, font absolument défaut; le champ est ouvert aux conjectures.

Ce que l'on sait avec certitude, c'est que dès le XIV[e] siècle, les îles d'Åland faisaient partie du diocèse d'Åbo et relevaient de la cour judiciaire de Finlande. Jusqu'en 1634, époque à laquelle elles furent également annexées au gouvernement d'Åbo, elles eurent une administration séparée, dirigée par des baillis, des capitaines ou centeniers et des préfets. J'ai dit plus haut quelle est, sous ce rapport, leur situation actuelle.

Les îles d'Åland étaient considérées jadis par les rois de Suède comme un apanage féodal dont ils

conféraient l'investiture à leur gré. C'est ainsi que nous les voyons passer successivement aux mains de divers princes. Le duc Waldemar les occupa en 1315, Bo Jonson en 1388, Carl Knut en 1440, Erik Johanson Wase en 1499, le duc Jean en 1556. La reine douairière Catherine Stenbock les reçut à titre de douaire, en 1569, et y résida souvent. Un instant elles lui échappèrent pour tomber en partage au duc Jean le Jeune (1590), mais les ayant recouvrées, elle les céda à Charles IX en échange du domaine royal de *Drottningholm*. En 1680, les îles d'Åland sont encore données en douaire à la reine Ulrique-Éléonore, qui meurt avant d'en avoir pris possession.

Un des plus anciens gouverneurs d'Åland, dont l'histoire ait conservé le nom, est Jacques. Il est désigné sous le titre d'exacteur du pays. *Jacobus exactor Ålandiæ*, sans doute à cause des rigueurs et des injustices de son administration. Radloff compte parmi ses successeurs, de 1322 à 1634, un grand nombre de chevaliers et de grands personnages, sur lesquels, d'ailleurs, il ne donne aucun détail intéressant. Les gouverneurs d'Åland résidaient habituellement au château de *Kastelholm*.

L'histoire des îles d'Åland est fort accidentée. Placées entre deux nations longtemps ennemies, la Suède et la Russie, elles ont subi le contre-coup de presque toutes leurs luttes. Les discordes inté-

rieures de la Suède elle-même ont réagi sur elles. Ainsi en 1597, lors de la guerre que Sigismond, roi de Pologne et de Suède, déclara au duc Charles, son oncle, pour soutenir les droits de sa couronne contre lui ou plutôt contre les Suédois, qui voulaient le duc pour monarque, une armée finlandaise ayant traversé les îles d'Åland, y fut assaillie par l'amiral Joachim Scheel, dévoué au duc Charles, qui la mit en déroute et lui fit trois cents prisonniers. Ces prisonniers furent impitoyablement noyés dans les détroits des îles ou fusillés sur leurs rochers. Dans la même guerre, la flotte du duc Charles se trouvant à l'ancre, près de *Flisö*, île de l'archipel ålandais, les partisans de Sigismond s'avancèrent pour l'attaquer ; ils furent repoussés et laissèrent aux mains de l'ennemi trois de leurs officiers dont deux furent envoyés à Stockholm ; le troisième, le capitaine Wilhem de Vyk, mourut percé de trente-trois coups d'arquebuse.

En 1671, le 31 août, les îles d'Åland prirent un air de fête : le roi Charles XI, avec la reine et ses filles, et une partie de la cour, y arriva pour y chasser l'élan. Pendant sept jours, ce ne furent à Kastelholm que festins et réjouissances ; d'un autre côté, les lacs et les détroits intérieurs étaient sillonnés de barques splendides, tandis que les bois retentissaient du cor des veneurs et du galop des chevaux de la suite royale. Plusieurs élans furent

tués dont un de la main du roi. « Le 8 septembre, dit la chronique, les illustres hôtes reprirent la route de Stockholm. »

Vingt-six ans s'écoulèrent : un horrible fléau vint assombrir ces joyeux souvenirs. La famine qui désolait la Suède et la Finlande sévit aussi dans les îles d'Åland ; elle y sévit, sans doute, avec moins d'intensité que dans les autres parties de la métropole, mais enfin parmi les 60 370 personnes que perdit, alors, à lui seul, le diocèse d'Åbo, les îles d'Åland ne comptèrent que trop de leurs habitants.

L'année 1710 ouvrit une longue carrière de combats entre la Suède et la Russie. La Finlande fut cruellement ravagée par les Moscovites ; une misère sans nom s'étendit sur tout le pays ; plus de blé dans les champs, plus de pain dans les chaumières. On vit des mères désespérées se repaître avec leurs enfants de chevaux morts et de cadavres humains déjà pourris. Les habitants d'Åland, saisis d'effroi, enfouirent dans la terre les trésors de leurs églises et se préparèrent eux-mêmes, sinon à résister à l'ennemi, du moins à se soustraire à ses atteintes. Ils en furent quittes, toutefois, pour la peur. Mais, en 1714, au mois de juillet, les Russes reparurent, et, cette fois, ils se dirigèrent, avec quatre-vingt-cinq galères, droit vers les îles d'Åland où ils se livrèrent aux plus odieuses atrocités. Les villages furent brûlés, dévastés, les habitants

égorgés ou emmenés en esclavage ; ceux-là seuls échappèrent à la barbarie des envahisseurs, et c'était heureusement le plus grand nombre, qui avaient déjà cherché un refuge en Suède. Cette fuite servit pendant longtemps aux Ålandais, comme l'hégyre de Mahomet aux Turcs, de point de départ pour compter les années.

De 1714 à 1717, le sort des îles d'Åland ne s'améliora pas ; la flotte russe en avait fait une station d'où elle s'élançait continuellement pour ravager les côtes de Suède.

En 1718, les hostilités s'amortirent, et des négociations commencèrent entre les parties belligérantes à *Löfö*, petit village situé dans le ressort de la chapelle de *Wårdö*. Le tzar Pierre, qui était maître du lieu, y fit construire un grand palais en bois pour recevoir les plénipotentiaires. Les envoyés suédois occupèrent l'aile du midi, les envoyés russes l'aile du nord ; les salles communes étaient splendides. Aujourd'hui il ne reste aucune trace de ces constructions, pas plus que des négociations qu'elles servirent à abriter. Il paraît, du reste, que le traité de paix qui y fut décidé faisait aux Suédois des conditions très-préférables à celles qu'ils obtinrent plus tard à Nystad ; mais la mort soudaine de leur roi et l'arrestation de son ministre Görtz les empêchèrent d'en profiter. Le congrès de Löfö fut dissous le 1er octobre 1719.

La paix ayant été signée enfin le 30 août 1721, entre la Suède et la Russie, les habitants d'Åland commencèrent, au printemps suivant, à rentrer peu à peu dans leur pays. Malheureux pays ! privé pendant huit ans de toute culture, il n'offrait plus qu'un aspect sauvage et désolé. On raconte qu'à la première assemblée qui eut lieu dans l'église de *Saltvik*, une poule de bois qui y avait fait son nid en sortit bruyamment tout à coup avec sa couvée.

Vingt ans de paix succédèrent à ces désastres ; ils avaient suffi à peine à les réparer quand, au mois de septembre 1742, le pavillon russe se montra de nouveau tout à coup en vue des îles d'Åland; bientôt elles furent envahies et durent rester au pouvoir de l'ennemi jusqu'au moment où la Suède put envoyer des troupes pour l'en chasser. Ceci n'eut lieu qu'au printemps de l'année suivante. Mais quelques semaines seulement après, au retour de la bataille de *Korpo*, les Russes revinrent jeter l'ancre à *Finnö*, dans le ressort de *Sottunga*, et gardèrent encore Åland jusqu'à la paix.

La guerre de 1788 n'affecta les îles d'Åland que très-accessoirement. Il n'en fut pas ainsi de celle de 1808 ; elles devinrent, alors, un des théâtres principaux de l'action militaire et maritime, et l'on sait qu'à la signature de la paix, le 17 septembre 1809, elles cessèrent d'appartenir à la Suède pour

être incorporées aux États de l'autocrate, comme partie intégrante de la Finlande.

Cette dernière guerre où les îles d'Åland se virent ainsi arrachées à leur métropole séculaire, offre, en ce qui les concerne, un trop grand intérêt pour que nous n'y fixions pas quelques instants notre attention.

Les Russes avaient envahi la Finlande; ils s'avançaient en vainqueurs à travers le pays, et il était évident pour quiconque connaissait les forces respectives et l'esprit public des deux puissances belligérantes qu'il dépendait d'eux absolument de transformer, quand il leur plairait, leur conquête provisoire en conquête définitive. Mais l'empereur Alexandre voulait plus, il voulait aller à Stockholm; c'était son idée fixe de signer la paix dans le palais même de Gustave-Adolphe et de Charles XII.

Trois corps de troupes furent dirigés dans ce but vers la Suède. L'un, sous le commandement de Schuvaloff, devait y entrer par *Torneå;* l'autre, sous le commandement de Barclay de Tolly, par le *Quarken,* c'est-à-dire par la partie la plus étroite et la plus encombrée d'îles et d'îlots du golfe de Bottnie, entre *Wasa* ou *Ny Carleby* et *Umeå;* le troisième, enfin, à la tête duquel se trouvait le général en chef Knorring, par les îles d'Åland. Les trois corps étaient destinés à agir simultanément; le grand coup fixé au mois de mars (1809). Je ferai

remarquer en passant que les Russes choisissent presque toujours la saison d'hiver pour leurs principales opérations de guerre du côté du nord ; il est certain que jusqu'à présent ils ont excellé à en faire tourner à leur profit les plus désastreuses rigueurs.

Je n'ai à m'occuper ici ni de Barclay de Tolly, ni de Schuvaloff ; il s'agit des îles d'Åland.

Dès l'automne de 1808, le roi Gustave-Adolphe s'y était rendu pour se trouver plus à portée du théâtre des hostilités. Il avait établi son quartier général à *Grelsby*, d'où il dirigeait à sa manière les mouvements de ses troupes. C'est par ses ordres qu'eurent lieu tant de marches funestes ; c'est du presbytère de *Lemland*, le 12 octobre, qu'il fulmina contre les régiments de sa garde cet arrêt de dégradation qui souleva dans tout le royaume un mécontentement si profond, et fut une des causes de l'insurrection militaire qui plus tard le précipita du trône. Ce malheureux prince ne voyait partout que des conspirateurs, et il cherchait de toutes les manières à se soustraire à leurs coups. Vers la fin d'octobre il retourna à Stockholm, après avoir nommé, le 11 du même mois, le général Döbeln, au commandement supérieur des îles d'Åland. Son dernier rescrit, daté de *Haga*, le 6 mars 1809, renfermait entre autres prescriptions celle de défendre ces îles. On croit qu'en cela il songeait moins à

ordonner une mesure stratégique qu'à remplir une promesse qu'il avait faite personnellement aux Ålandais.

L'hiver se déclara avec une rigueur inouïe; depuis plus de cent ans le *Delet* et la mer d'Åland surtout n'avaient été si puissamment enchaînés par les glaces. Les Russes se hâtèrent de mettre à profit une circonstance aussi favorable. Des détachements de Cosaques se répandirent d'abord à l'est des îles, débusquant et inquiétant les postes suédois. Ceux-ci, de leur côté, pour enlever à l'ennemi tout moyen de campement, détruisirent ou brûlèrent toutes les maisons, toutes les cabanes sur un espace de cent quarante kilomètres carrés. Les églises seules furent épargnées.

Mais c'est au mois de mars, comme il a été dit plus haut, que l'action générale devait s'engager.

Knorring s'avança sur Åland avec vingt mille hommes et quatre-vingt-dix canons. Une foule innombrable de traîneaux chargés de vivres et de munitions venaient après lui : force redoutable à laquelle Döbeln n'avait à opposer qu'une petite armée évaluée nominalement à dix mille hommes, mais qui n'en comptait tout au plus, en réalité, que trois mille huit cents propres à porter les armes. Les maladies lui en avaient enlevé deux mille; les troupes locales (*Åländska landstormen*) qui devaient monter à deux mille cinq cents

hommes, ne réunissaient que le tiers de ce chiffre; deux bataillons, en outre, attendus de Stockholm comme renfort, n'arrivèrent pas.

Malgré une telle disproportion de forces, Döbeln ne perdit pas courage. Mais il comprit qu'au lieu de faire face à l'ennemi, toute sa tactique devait tendre à l'éviter, surtout à l'empêcher de le cerner. C'était le moyen de le fatiguer, de l'épuiser, comme aussi de gagner du temps et par là de permettre à l'armée qu'il commandait de se compléter et de recevoir les troupes auxiliaires qui lui avaient été promises. Knorring ne songeait en, effet, qu'à saisir cette armée, partout où il la verrait poindre, qu'à l'investir et à l'étouffer : pour cela il avait dilaté outre mesure le front de ses masses. Des rencontres partielles eurent lieu; les Suédois se battirent bravement et remportèrent souvent de glorieux avantages. Mais loin de se laisser éblouir par ces succès isolés et de se porter en avant, ils n'en continuèrent pas moins leur mouvement de retraite. S'ils rencontraient sur leur route quelque chaumière abandonnée, quelque barque ou chaloupe gisant au milieu des glaces, ils les brûlaient afin que les Russes ne pussent s'en emparer. Spectacle lugubre que ces assauts meurtriers, que ces incendies désespérés au milieu de rochers déserts, de bois dépouillés, de baies transformées en arènes solides et

retentissantes, théâtre de glace et de neige où la nature avait déjà suspendu son crêpe de deuil.

Pendant ces diverses escarmouches, préludes sanglants d'une action générale qui semblait devoir s'engager tôt ou tard sur la mer d'Åland elle-même, un courrier arriva tout à coup de Stockholm apportant à Döbeln la nouvelle de la révolution qui avait mis fin au règne de Gustave-Adolphe. Ce courrier remit, en même temps, au général une dépêche particulière du duc de Sudermanie, où il lui était enjoint de se replier vers la Suède dans le cas où il aurait affaire à des forces supérieures. Abandonner les îles d'Åland, c'était là un triste parti; Döbeln y répugnait de tout son héroïsme. Il s'y résigna pourtant, mais il pensa qu'en tout état de cause il valait mieux que ce fût à la suite de négociations qu'à la suite d'une défaite. Il envoya donc un parlementaire au général en chef de l'armée russe pour lui faire part des événements et lui demander une entrevue. Pendant ce temps-là, le gros de son armée ne cessa pas de se retirer, deux petits bataillons seulement faisant halte pour cacher sa marche à l'ennemi. D'autre part, l'armée russe ne restait pas oisive : le 13 mars, c'est-à-dire le jour même où Gustave-Adolphe avait été détrôné, le prince Bagration était arrivé avec trente bataillons d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie, six cents Cosaques et vingt pièces de

campagne, dans les parages de ***Kumlinge.*** Avant peu, Åland devait être occupé sur tous les points.

Cependant l'entrevue demandée par Döbeln lui fut accordée; elle eut lieu au village de ***Klemetsby;*** le général Knorring s'y présenta accompagné du prince Bagration et de l'habile diplomate Von Suchtelen; Döbeln avec quelques-uns de ses officiers.

La conférence s'ouvrit d'une manière orageuse; les Russes voulaient que Döbeln se rendît; mais il déclara fièrement qu'il aimerait mieux se faire tuer jusqu'à son dernier homme. On parvint, enfin, à s'entendre; on convint que les Suédois évacueraient, dans un délai de trois jours, les îles d'Åland, avec la faculté pour leurs malades d'y rester sans être faits prisonniers, jusqu'à parfaite guérison, sous la garde de leurs chefs et de leurs médecins nationaux.

Au moment où cette convention allait être signée par les généraux des deux partis, le ministre de la guerre de Russie, comte Araktschejeff, arriva de Saint-Pétersbourg. Il la déchira brutalement, déclarant que l'empereur Alexandre ne se contentait plus de la conquête des îles d'Åland, mais qu'il voulait traiter de la paix à Stockholm même, et exigeait en attendant que la petite armée suédo-finnoise commandée par Döbeln déposât les armes. A cette déclaration outrageante, Döbeln sentit le

feu de la colère lui monter au visage; il reprocha amèrement à ses ennemis leur lâcheté et leur perfidie, et les provoqua en duel. Dès lors, il quitta la place, y laissant toutefois comme négociateur, pour ne pas brusquer la rupture et s'exposer à une attaque soudaine, le lieutenant-colonel Lagerbring.

L'armée valide de Döbeln ne montait pas à plus de trois mille hommes; il avait réussi à la faire reculer peu à peu jusqu'à *Eckerö*, la dernière des îles d'Åland. Il s'agissait maintenant de la conduire au delà de la mer qui la séparait encore de la Suède. Le 17 mars, cette armée se mit en mouvement, la cavalerie en tête pour frayer la route; l'infanterie disposée en bataillons carrés avec l'artillerie aux angles, et au centre les traîneaux, chargés des vivres et des munitions. C'était, dit un écrivain suédois, sur un océan de glace sans fin, parmi les tempêtes de neige et les horreurs de l'hiver du Nord, une image de l'armée française marchant sous le soleil des Pyramides, au milieu des tourbillons de sable et des déserts brûlants du Midi.

Le dernier bataillon, commandé par le major Engelbrecht, avait ordre du général en chef d'aller lentement afin de cacher à l'ennemi le mouvement du corps principal. Il devait en outre éviter tout engagement avec l'ensemble des forces russes, et plutôt que de se sacrifier inutilement, se rendre,

au besoin, après quelques coups de feu, pour l'honneur des armes. Engelbrecht exécuta ponctuellement ces instructions; il se battit avec audace, repoussa plusieurs fois les détachements acharnés à sa poursuite; il parvint même à nouer quelques négociations; enfin, après avoir retenu l'ennemi aussi longtemps que possible, il se constitua prisonnier avec trois cent soixante-huit hommes.

Cependant Döbeln avait gagné heureusement la côte suédoise; il s'établit à Grisslehamn, n'ayant à regretter, durant la route si dangereuse qu'il avait parcourue, qu'un seul bataillon. Les Russes, auxquels son héroïque bravoure et sa noblesse de caractère avaient si hautement imposé, renoncèrent à le poursuivre; quelques Cosaques, même, qui s'étaient aventurés jusqu'en vue de Grisslehamn, se retirèrent devant lui sans combattre. Ainsi Stockholm fut sauvé; mais la Finlande et les îles d'Åland étaient perdues.

Quand on considère la manière dont cette campagne de 1808-1809 fut conduite par le roi de Suède, Gustave-Adolphe, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un des signes les plus manifestes de l'esprit de vertige qui s'était emparé de ce monarque. Tout y est marqué au coin de l'imprévoyance et de la folie; on y laissa passer sans en profiter les occasions les plus favorables, ne son-

geant à agir que lorsqu'il n'était plus temps. Cependant, les avis ne manquaient ni au roi ni à ses ministres; chaque jour, les généraux, les officiers qui étaient en campagne leur adressaient des dépêches où ils exposaient ouvertement la situation et disaient ce qu'il fallait faire; mais, ces dépêches restaient sans effet. Voici une lettre écrite, en français, au secrétaire du cabinet Wetterstedt, en septembre 1808, par le comte Magnus Björnstjerna, alors capitaine d'état-major à l'armée de Finlande; elle servira de pièce justificative à ce que je viens de dire, en même temps qu'elle nous donnera une idée exacte du caractère exceptionnel de la guerre dont j'ai raconté un des plus cruels épisodes.

« Après avoir fait le trajet d'Åland, à Kaskö, dans l'espace de trente-six heures, j'arrive ici très-à propos, pour prendre part aux malheurs qui menacent le reste de notre armée. Trois jours de combat à Salmis et Ruona l'ont tellement affaiblie, qu'il ne nous reste plus que 2000 hommes sous les armes; le nombre d'officiers péris sur le champ d'honneur, celui de soldats enlevés par la dyssenterie et la désertion, qui gagne peu à peu, enfin tout contribue à l'aspect effrayant d'une dissolution totale et plus que prochaine. Les moyens de l'éviter sont presque chimériques. Tâchons de les examiner.

« Le roi ayant donné des ordres nécessaires pou

faire passer 14 000 hommes en Finlande, croit s'assurer par là les moyens de soutenir une campagne d'hiver. Admettons que ces troupes arrivent à temps, qu'elles échappent aux dangers d'une mer orageuse, au mois de septembre, et que leur nombre soit suffisant pour soutenir la lutte qui leur est offerte, comment fera-t-on, je vous prie, pour faire passer les provisions nécessaires pour l'éternité d'un hiver de six mois? Nous voyons que, quoique la récolte soit faite en Suède et quoique la navigation du golfe soit encore ouverte, le petit nombre de troupes que nous avons ici n'a pas même ce qu'il lui faut pour un mois de nourriture. La Suède, qui jadis tira des blés et de la Finlande et de l'étranger, comment peut-on raisonnablement espérer que, privée de ces avantages, elle puisse maintenant, en sus des armées d'Ouest et de Scanie, nourrir une armée de 25 000 hommes dans un pays ultramarin? Si même cela était possible, où donc trouverait-on un point pour placer un magasin pareil? Sans forteresse, dans un pays où les frimas de l'hiver font disparaître toute position militaire, ne serait-on pas sans cesse exposé à voir une colonne ennemie s'en frayer le chemin, et l'armée réduite aux horreurs de la famine et à l'ignominie d'une capitulation? Nous nous trouvons dans le cas d'une armée qui vient de faire une descente en pays ennemi.

Les Russes sont maîtres du pays, de ses ressources et de ses forteresses, qu'ils ont derrière eux. Leur ligne d'opération part des points de Sveaborg, de Tavastehus et de Nyslott (dépôts de leurs vivres et de leurs munitions); la nôtre fait le tour du golfe Bottnique. Et ces Suédois qui vont débarquer, où trouveront-ils en fait de chevaux, de fourrage, d'attirail, etc., etc., ce qui est nécessaire pour mouvoir une armée, une armée encore, qui n'agit ni en Allemagne, ni en Italie, mais en Finlande, ce pays détruit, qui ne fournit plus rien, où en avançant tout doit être traîné après soi, et quel serait le motif d'une descente, sinon de quitter les côtes pour faire des progrès dans l'intérieur du pays? Voilà comme militaire le tableau que je puis en faire; celui que des changements politiques peuvent produire vous est trop connu, mon cher ami, pour que je me permette de hasarder mes idées là-dessus; je crains cependant qu'il ne soit guère plus riant que l'autre. Comme les Russes ne céderont probablement pas la Finlande conquise, pour l'avantage d'avoir Puffendorf de leur côté, ni les Anglais l'alliance avantageuse de la Russie à l'onéreuse de la Suède, il est à présumer que, sauf quelque accident imprévu, la Finlande soit irrévocablement perdue. Il s'agit donc de la perdre sans armée ou bien avec l'armée : voilà à peu près à quoi se réduit le parti qui reste à prendre à Sa Majesté. »

Un moment solennel et qui peut-être n'a point d'analogue dans l'histoire des armées, fut celui où Döbeln ayant réuni autour de lui les troupes suédoises et finlandaises, qui avaient combattu sous ses ordres, leur annonça la conclusion de la paix entre la Suède et la Russie (8 octobre 1809). Le discours qu'il tint à cette occasion doit être cité tout entier :

« Soldats, j'ai réuni l'armée pour lui faire part du traité de paix qui a été préliminairement conclu le 17 septembre entre la Suède et la Russie. Ce traité met fin à tous les malheurs d'une guerre désastreuse ; la nouvelle doit vous en être agréable. La Suède ne pouvait continuer une guerre entreprise par suite d'une erreur politique, et qui en deux ans, a épuisé toutes ses forces. Mais la Finlande lui est ravie ; ses frontières sont fixées au fleuve du *Torneå*. O Finlandais, par cette paix, la couronne de Suède perd le tiers de son territoire ; elle perd la noble nation finlandaise, son appui le plus vaillant. Ce n'est point assez : l'armée suédoise perd le noyau (*Kärnan*), la portion la plus importante de sa force militaire. La mère patrie est brisée ; elle pleure de deuil et de regret sur ces sacrifices irréparables. Mais la sagesse du Tout-Puissant a réglé notre destin : il faut l'accepter avec courage, avec soumission.

« Soldats, camarades, frères, vous qui dans les

derniers combats, avez bravé avec tant de fidélité et de vaillance vos nombreux ennemis, vous qui les avez défaits en bataille rangée à Siikajoki, Revolax, Pulkkila, Lappo, Kauhajoki, Alavo, Lappfjärd, Etseri, Nummijärvi, Juutas, Idensalmi et en tant d'autres endroits; vous qui de votre propre main aviez repris la moitié de la Finlande; et qui, obligés par des forces supérieures à en repasser les frontières, avez combattu intrépidement pour la défense de la mère patrie; vous tous ici présents, vous êtes les restes précieux de la noble nation finlandaise et de ses braves soldats. C'est à vous que je viens, le cœur plein d'émotion, exprimer les remercîments du roi, des États du royaume, du peuple suédois, de l'armée suédoise, de mes compagnons d'armes, de moi qui vous parle, c'est-à-dire les remercîements de tous.

« Oui, la gracieuse satisfaction du roi, la tendre affection des États du royaume, l'admiration du peuple suédois, le respect plein d'amitié de l'armée suédoise, la reconnaissance de mes compagnons d'armes, mon dévouement personnel, voilà l'hommage qui vous est consacré et que je suis chargé de vous transmettre.

« Finlandais, mes frères, vos exploits sont grands, mais, la reconnaissance que je vous témoigne de la part de tous ne l'est pas moins. Pour un tel message il faudrait toute la puissance d'un orateur

éloquent, mais je suis un soldat. Soldat! que ce titre me rend fier puisque je l'ai reçu de vous, pour vous et avec vous. Écoutez donc les simples sentiments de mon cœur! Et vous, troupes suédoises, qui assistez à ce moment triste et solennel, soyez les témoins vivants de la reconnaissance sans bornes de la mère patrie! Suédois, soyez fiers d'avoir vu ces restes de l'armée de Finlande! souvenez-vous d'eux, vénérez-les. Voyez leurs corps épuisés, leurs visages pâles; ils portent les preuves de leur fidélité et des efforts courageux, mais inutiles, hélas! qu'ils ont faits pendant ces dernières années.

« O Finlandais, quand vous rentrerez dans votre pays, portez aussi les remercîments du peuple suédois à votre nation! Sachez que si vous nous quittez avec des habits déchirés, des membres mutilés, vous emportez en vous la preuve éclatante d'un vrai cœur de guerrier. Jamais vous ne serez les ennemis de la Suède, votre mère; j'en suis certain; vous l'aimerez toujours; et si vos nouveaux maîtres vous empêchent de lui manifester vos vœux et vos désirs, vous la bénirez, du moins, avec la langue mystérieuse de la pensée et du cœur. Rappelez cela à vos enfants; quant à nous, nous vous bénirons, nous vous vénérerons de génération en génération!

« J'ai une prière à vous adresser. Quand vous approcherez des lieux où nous avons battu nos enne-

mis, et que vous y verrez les collines de terre qui recouvrent les corps de nos camarades, donnez à leur poussière un soupir de bénédiction. Ils sont morts en héros, et leur cendre est gardée par les génies de la gloire. Vous connaissez les caprices du cœur humain; il se porte avec impatience vers un but qu'il se promet de ne jamais abandonner, et à peine quelques semaines se sont-elles écoulées que l'inconstance lui fait faire un autre choix. Le temps change tout; avec lui tout s'oublie; mais, je vous le jure, et vous le jurez avec moi, la fraternité des armes, cette fraternité scellée dans les combats, dans les dangers, le sang et la mort, ne se brise jamais. Ainsi donc nous sommes, vous et nous, mutuellement sûrs de notre amour; la fraternité des armes s'étend au delà des bornes de la vie; et la reconnaissance que je vous ai exprimée, que je vous exprime encore tient à elle par un lien indestructible. Finlandais, mes frères, puissent mes paroles être scellées par les larmes de sang de mes yeux; que ces larmes coulent en torrent et que chaque goutte vous confirme mon regret et mon amitié! »

Le contraste était frappant, dit Montgomery, entre la tenue des auditeurs auxquels Döbeln adressa ce discours. D'un côté les troupes suédoises admirablement équipées, les grenadiers de la garde dans leur brillant uniforme; de l'autre les débris de

l'armée finlandaise avec des vêtements sales, déchirés, des corps amaigris, des figures pâles, souillées de poudre, des membres mutilés. Quant à Döbeln, il portait le vieux surtout gris taché de sang, que ses soldats connaissaient si bien; sa tête découverte laissait voir le bandeau noir qui voilait la blessure dont un sabre ennemi avait sillonné son front; sa voix, quoique tremblante d'émotion, dominait le bruit de l'orage qui ce jour-là se déchaînait avec horreur. Les Suédois étaient touchés jusqu'aux larmes; mais les Finlandais sanglotaient; car pour eux, la voix de Döbeln, c'était l'adieu suprême de la patrie perdue : encore quelques jours, et ils devaient quitter la terre de Suède pour retourner, à travers les îles d'Åland, dans cette Finlande où déjà la Russie avait imprimé son sceau et arboré ses couleurs.

CHAPITRE V.

Monuments anciens. — Forteresses de Kastelholm et de Bomarsund. — Phares.

Les pays du Nord offrent en général un vaste champ aux explorations archéologiques. On a trouvé et on trouve encore en Islande, en Suède, en Norvége, en Danemark, en Finlande, en Laponie même des vestiges curieux du temps passé : pierres runiques, tertres funéraires, armes, instruments aratoires ou domestiques, etc. Matériaux splendides et dont l'authenticité irrécusable a permis de reconstruire dans presque toute son identité la vie primitive de ces fiers septentrionaux dont le nom et les exploits retentissaient jadis si haut à travers le monde.

Sous ce rapport, les îles d'Åland n'ont à produire qu'un contingent minime. Ce n'est guère qu'à *Siguilskär*, petite île située entre Grisslehamn et Eckerö, que l'on trouve un monument qui semble dater du temps des *Vikingar*. Il consiste en un bâtiment carré de vingt-quatre pieds de long sur vingt de large et six de haut. Il est en grès et paraît

avoir été couvert en planches; il est entouré d'un mur circulaire, sous lequel est percé un conduit pour l'écoulement des eaux. Quelle était la destination de ce monument? La tradition raconte qu'une reine chassée de son trône par ses ennemis le fit construire pour lui servir d'habitation. On a voulu y voir également un ancien lieu de prières, ou encore une résidence de pirates païens qui y enterraient leurs morts, ce que semblerait confirmer la découverte qui a été faite dans son enceinte d'une grande quantité d'ossements humains. Les paysans de *Signilskär* se préoccupent fort peu de toutes ces conjectures; mais ils vénèrent leur antique monument et l'appellent pieusement la *chapelle*.

Les édifices chrétiens, restes imposants du règne de la catholicité dans le Nord, sont assez nombreux aux îles d'Åland. On y voit entre autres, dans la paroisse de *Lemland*, les ruines d'une vieille église appelée chapelle de Saint-Olof, où l'on a trouvé, il y a quelques années, des monnaies contemporaines de la reine Marguerite et d'Erik XIII. Un décret de Gustave Wasa (1526), donne à penser qu'il existait à Åland plusieurs monastères tant d'hommes que de femmes. Celui de *Kökar* était remarquable entre tous; les murs qui en formaient le corps principal étaient encore en état de parfaite conservation en 1768; aujourd'hui il n'en reste

plus que quelques débris insignifiants; les matériaux provenant de leur démolition ont servi à construire l'église actuelle du lieu. L'ancien monastère de *Kumlinge* a eu le même sort. « C'est ainsi, dit un auteur finnois, que l'on a détruit dans notre chère patrie plus d'un précieux souvenir; on eût dû, ce semble, au contraire, les conserver avec d'autant plus de soin que le nombre n'en est pas considérable. »

La plus grande église et l'une des plus anciennes des îles d'Åland, est celle de *Sund.* Elle est consacrée à Saint-Jean-Baptiste et a cent vingt pieds de longueur sur cinquante de largeur. Quatre colonnes en pierre de grès en soutiennent la voûte. Le clocher, construit par la reine Catherine Stenbock, devint, en 1678, le 26 juillet, la proie d'un incendie si violent qu'il en fit fondre la cloche. On montre près du cimetière de *Sund* une pierre dite Pierre de la reine, *Drottningstenen*, parce que Catherine s'en servait pour monter à cheval lorsqu'elle se rendait à l'église. Le tableau qui est derrière l'autel est fort ancien; c'est une vaste sculpture représentant Jésus et Marie entourés des douze apôtres. L'orgue date de 1672.

Je rangerai encore parmi les monuments des îles d'Åland, bien qu'il ne s'agisse ici que d'une création purement naturelle, la grotte gigantesque de *Källskär*. Cette grotte formée comme tant d'au-

tres du même genre par le frottement continu des vagues de la mer sur les rochers, a douze pieds de profondeur et vingt-six de circonférence. Elle représente un vase parfaitement moulé avec le pied et l'anse; elle est si bien polie qu'il suffirait d'un léger brunissage pour lui donner un éclat superbe. Acerbi prétend que la grotte de *Källskär* servit aux habitants du pays de lieu de refuge pendant l'invasion des Russes en 1714.

Les îles d'Åland n'ont jamais eu que deux forteresses proprement dites : *Kastelholm* et *Skarpans* ou *Bomarsund*.

Kastelholm est fort ancien; on en fait remonter la fondation à Birger Jarl, en 1250. Il s'élève sur les bords d'un golfe, à environ quatre kilomètres de l'église de Sund. C'était le plus beau domaine féodal des îles; il fut occupé d'abord par les vassaux du roi de Suède, puis par ses baillis; enfin transformé en alleu que la couronne loua à des fermiers.

Bâti sur un promontoire, *Kastelholm* était, sans doute, jadis, complétement entouré d'eau; maintenant la mer le baigne seulement au midi et à l'ouest. Il se composait de deux vastes enceintes dont la façade intérieure avait cent six pieds de long sur soixante-deux de large; trois de ses côtés étaient occupés par des corps d'habitation; le quatrième qui faisait face à la mer consistait en un

mur épais, percé de meurtrières. La cour intérieure avait trente pieds de long sur vingt-quatre de large. Ainsi, *Kastelholm* était dans son temps une place considérable.

L'histoire de *Kastelholm* est riche en événements : on y compte, entre autres, des siéges pleins d'intérêt. En 1419 il appartenait à Bengt Pogvisch ou Pogevitsch ou Pouvisk (ce nom s'écrit de diverses manières), lequel portait sur son bouclier un loup lancé à la course. Cet homme vaillant le garda jusqu'à sa mort et le laissa en héritage à sa femme Uda ou Ida, de la famille de Königsmark, et à son fils Otto. « Celui-ci, dit la chronique rimée, s'estimait aussi bon que trois. Cependant, à peine eut-il vu l'armée finnoise, envoyée par Erik Puke (1434), s'avancer, sous les ordres de Johan Folkeson, près des murs de *Kastelholm*, qu'il se mit à trembler et à conjurer l'ennemi, au nom de Dieu, de lui laisser la vie, s'engageant à livrer spontanément le château. » On se rendit à sa prière : Erik Puke s'empara de *Kastelholm* et l'occupa jusqu'en 1437, époque à laquelle il le céda au célèbre Hans Kröpelin pour mille pièces d'or.

Hans Kröpelin étant mort en 1440, Carl Knutson qui était alors administrateur du royaume, entra en possession du château. Six ans plus tard, Knut Posse en fut nommé commandant. Knut Posse

était l'ennemi et le fléau des Russes ; il en avait fait un tel carnage dans les plaines de Wiborg que, longtemps après, on les entendait encore répéter dans leurs litanies cette prière curieuse : « *Du carnage de Wiborg et de Knut Posse, délivrez-nous, ô doux Seigneur Dieu !* »

En 1507, le mardi d'après la Saint-Jacques, *Kastelholm* fut brûlé par les Danois, qui étaient en guerre avec Svante Sture. Ils y revinrent en 1510, s'emparèrent de nouveau du château et le gardèrent jusqu'en 1521. Gustave Wasa y envoya alors Hemming von Brockenhus avec une armée pour les en chasser. Le commandant danois qui occupait *Kastelholm* était le brave Lyder Frisman ; il proposa à Hemming de terminer leur querelle par un combat singulier. Hemming était brave aussi ; il accepta, mais, se défiant de la loyauté de son ennemi, il fit ranger son armée en ordre de bataille, lui ordonna de veiller sur lui, et, au cas où il viendrait à succomber, désigna un nouveau chef pour la commander. Arrivés sur le terrain : « Je me bats, s'écria Lyder, pour toutes les dames et les jeunes filles du Danemark ! — Et moi, répliqua Hemming, je me bats pour mon seigneur et maître, Gustave Erikson. » Ainsi qu'il l'avait prévu, Hemming fut perfidement renversé de cheval et emporté au château. Lyder se précipita ensuite sur son armée ; mais, comme elle se tenait prête, il fut re-

poussé avec perte ; peu de temps après, *Kastelholm* tomba, enfin, au pouvoir des Suédois.

Un instant, au mois de juillet 1571, *Kastelholm* servit de prison : Erik XIV y fut enfermé au sortir du château d'Åbo, avant d'être transporté à Gripsholm.

Au commencement de 1599, lors de la guerre qui avait éclaté entre Sigismond et le duc Charles, les partisans du premier s'emparèrent de *Kastelholm* et y installèrent Salomon Ille en qualité de commandant. Vers l'automne de la même année, le duc Charles le fit attaquer par Joachim Scheel. Ille dut se rendre à discrétion et fut étranglé avec six autres prisonniers. On raconte qu'il fut surpris par l'ennemi au moment où il était à table avec ses compagnons d'armes dans une des salles du château, et qu'une balle pénétra alors dans cette salle. « Cette même balle, ajoute la chronique, se conservait encore soixante ans après l'événement au village de *Lappböle.* »

Les incendies et les assauts ennemis ont détruit peu à peu le château de *Kastelholm.* Durant les années 1644, 1745 et 1771, tout ce qui s'y trouvait de constructions en bois a été successivement la proie des flammes. On cessa du reste d'y attacher le moindre intérêt dès que les princes de Suède et les gouverneurs d'Åland eurent renoncé à y résider. Maintenant *Kastelholm* n'est plus qu'une ruine qui

croule et qui bientôt ne sera plus qu'un amas de poussière, si l'on ne prend des mesures pour arrêter sa chute. Les murs sont recouverts de broussailles et de plantes hybrides; les choucas et les pies font leurs nids dans ces mêmes lieux où tant de fiers guerriers ont jadis mangé et combattu. Au sud-est du château s'élèvent encore les débris d'une tour; les bâtiments de l'ouest ont été arrangés en magasins pour le service commun des habitants d'Åland; tout le reste est vide. J'ai passé devant *Kastelholm* : c'est un spectacle attristant. Vu le soir au clair de lune, on dirait d'un de ces monuments légendaires qui servaient d'habitation aux esprits fatals et où s'accomplissaient les mystères du sabbat[1].

Venons maintenant à *Bomarsund*. On se préoc-

1. Wilham Coxe, célèbre voyageur anglais, qui traversa les îles d'Åland au commencement de 1779, fait de *Kastelholm* la description suivante :

« .... Au milieu d'une plaine entre *Skarpans* et *Haraldsby*, on voit sur un rocher de granit rouge isolé les ruines d'un ancien château appelé Kastelholm, dont il est question dans l'histoire. Nous nous arrêtâmes par cette raison pour le considérer. La vue quoique bornée en est agréable; elle offre deux petits lacs, dont les bords s'élèvent doucement et sont couronnés d'un bois. Le château est bâti en partie d'un beau granit rouge, en partie de briques. C'est sur ce rocher solitaire qu'Éric XIV, fils et successeur de Gustave Wasa, fut enfermé en 1571 par son frère Jean III. On y voit encore dans le donjon un appartement qu'on nomme la chambre d'Érik; pour y entrer nous fûmes obligés de nous traîner sur les mains et sur les genoux, sous une arcade à

cupe beaucoup de cette forteresse; on a raison. A l'heure où j'écris ces lignes, elle est au pouvoir de nos armes. La dernière fois que je l'ai visitée, en 1852, elle n'était pas encore achevée; mais, ce qui était fait suffisait pour donner une idée exacte de ce qu'elle deviendrait un jour.

La forteresse de *Bomarsund* ainsi appelée du détroit de *Bomarsund*[1] dont elle couvre les bords, est encore désignée dans le pays sous le nom de forteresse de *Skarpans*, nom du village ou bureau de poste près duquel elle est située et où demeurent son commandant ainsi que la plupart des officiers de sa garnison. Quand on se dirige de *Skarpans* vers la mer, sur la ligne de *Wårdö*, on rencontre d'abord en face de soi, un vaste bâtiment casematé et armé de quatre-vingts à cent canons; c'est le corps principal de la forteresse; il domine

moitié enterrée dans un monceau de ruines. Nous pénétrâmes ainsi dans une grande salle voûtée, d'où nous passâmes dans une petite chambre, et étant montés au moyen d'une échelle en fort mauvais état, et qui avait déjà servi probablement au roi prisonnier, nous arrivâmes enfin par une trappe dans la chambre de ce prince. Elle a environ vingt pieds de longueur sur onze de largeur, elle est basse et voûtée. Une seule ouverture qui n'a que deux pouces de largeur tout au plus, permet au jour d'y pénétrer. »

1. Le détroit de *Bomarsund*, prolongé par celui de *Wargata*, sépare la paroisse de *Sund* et le continent d'Åland, *Fasta Åland* de l'île de *Wårdö*. En examinant la carte, on voit que le gouvernement russe ne pouvait choisir dans tout l'archipel de meilleure situation pour une place militaire.

le détroit, et pointe d'ensemble dans la direction de *Lumparland* où s'ouvre la passe par laquelle débouchent d'ordinaire les navires venant de la Baltique. Laissant ce bâtiment à droite, on trouve à gauche, mais sur un plan un peu plus élevé, et à une distance de quatre ou cinq cents mètres, une énorme tour crénelée et garnie de trente-deux canons : cette tour défend la place par terre et par mer. D'autres travaux s'élèvent encore, tours ou batteries, systématiquement distribués aux endroits les plus vulnérables, mais d'une importance secondaire; on a même fortifié la petite île de *Prestö*, située dans les parages de *Wårdö*, où l'on n'avait établi d'abord qu'une église du rit grec et un hôpital affecté aux soldats de la garnison de Bomarsund.

Quel est l'effectif de cette garnison? Il serait difficile, aujourd'hui, de l'indiquer d'une manière précise. Il a subi de grands accroissements depuis un an. Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que les forts et les casernes de Bomarsund ne semblent pas appropriés à une garnison normale de plus de deux mille hommes, à laquelle il faut ajouter, en outre, deux ou trois mille forçats; car Bomarsund n'est pas seulement une place militaire, c'est encore comme toutes les autres forteresses de l'empire russe un lieu de correction.

Les forts de Bomarsund sont construits en gra-

nit; le travail en est admirable; il se prolongeait depuis plus de vingt ans, quand les derniers événements ont éclaté. Le gouvernement russe n'y a épargné ni soins ni argent : il est vrai qu'il s'est bien gardé d'en grèver son budget; il a invité la Finlande à en faire les frais; et la Finlande, bien entendu, s'est empressée de répondre à un si haut témoignage de confiance[1].

J'ai dit plus haut que les îles d'Åland étaient pourvues de phares nombreux. Ces phares y sont nécessaires vu l'escarpement extraordinaire de leurs côtes, et la multitude d'écueils qui hérissent leurs eaux. On peut compter parmi les principaux et les plus utiles ceux de *Lågskär*, de *Ledsund*, *Nyhamn*, *Signilskär*, *Högsten*, *Utö*, etc. Les phares d'Åland sont généralement construits en bois, avec une base de granit. Une ou plusieurs petites maisons s'élèvent tout auprès pour le logement des hommes chargés de les entretenir et de les garder.

1. Par suite de cette construction, la Finlande s'est gravement obérée, et ce qui est plus cruel pour elle, elle a dû en recevant du gouvernement russe les prêts et les avances qu'il lui imposait, le reconnaître pour créancier. Tout ceci, on le comprend, s'est traité dans l'ombre et à l'insu des contribuables nationaux.

CHAPITRE VI.

Mœurs et coutumes des habitants des îles d'Åland. — Leur industrie et leur commerce. — Ålandais célèbres.

Bien que les habitants actuels des îles d'Åland soient d'origine suédoise, il est à croire que dans les temps primitifs, elles furent occupées par des Finnois et des Lapons. Comment expliquer autrement ces dénominations locales qui s'y rencontrent en si grand nombre telles, par exemple que *Lappo*, *Lapbole*, *Lapwas*, *Lappvesi*, *Jomala*, *Finby*, *Finström*, *Finno*, *Finko*, *Finholm*, etc.? A coup sûr, de pareils noms remontent à d'autres peuples qu'aux Scandinaves; et si ces derniers sont restés maîtres exclusifs du terrain, ce n'est sans doute qu'à la suite de ces guerres de race dont les sagas d'Islande et les runas finnoises racontent la mystérieuse histoire.

Les Suédois qui ont envahi les îles d'Åland y sont venus pour la plupart du Roslagen; quelques-uns leur donnent pour point de départ l'Upland ou l'Helsingland. Quoi qu'il en soit, à l'exception des îles de *Föglö* et de *Kökar* et de quelques autres, où l'on parle un dialecte assez corrompu, la langue en

usage chez les Ålandais est le suédois pur[1]. On ne rencontre guère qu'à *Eckerö* une sorte d'idiotisme, qui, du reste, n'atteint que la forme orthographique : ainsi les habitants de cette localité retranchent l'*h* de presque tous les mots qui l'admettent habituellement, tandis qu'ils ajoutent cette lettre à un grand nombre de ceux qui commencent par une voyelle. Par exemple, ils écrivent *härlig* pour *ärlig* (honnête) et *ärlig* pour *härlig* ou *herrlig* (superbe).

On a voulu comparer les Ålandais, pour les mœurs et le caractère, aux habitants de l'Upland. Cette comparaison prise à la rigueur ne leur sourirait, sans doute, que médiocrement, car de tous les habitants de la Suède, ceux de l'Upland sont ceux dont les écrivains du pays nous font la peinture la moins avantageuse. A les entendre, les Uplandais sont d'une frivolité rare, grands buveurs et paresseux insignes. Tel n'est, certes, pas le peuple d'Åland.

Pour apprécier ce peuple avec vérité, il faut se rappeler les diverses phases de sa destinée. Quel peuple fut jamais plus éprouvé que lui, soit par la nature, soit par les hommes! Il vit sous un climat fantasque qui ne se plaît, ce semble, que dans l'excès : tantôt torride, tantôt glacé, presque jamais

1. Cependant, au fur et à mesure que l'on s'approche de la Finlande, la langue vulgaire s'émaille de mots finnois; à *Wartsala* le finnois domine déjà exclusivemet.

tempéré. Le sol qui l'entoure n'a de lui-même aucune aptitude; il ne cède qu'à la violence. Voyez la mer! champ de tempête ou champ de glaces, elle le roidit ou le ballotte, rarement elle le berce. Quant à son existence politique, en est-il de plus troublée, de plus féconde en calamités? Il apparaît à peine au monde qu'il devient entre deux puissances rivales une proie éternellement convoitée. Pris par l'une, repris par l'autre, dévasté, protégé tour à tour, il ne sait jamais quel est son maître définitif, ni sur quel avenir il peut compter. Encore aujourd'hui, où en est-il? N'avait-il pas droit, après un demi-siècle d'occupation, de se croire à tout jamais inféodé à la Russie? Eh bien, l'Angleterre et la France débarquent audacieusement sur ses plages; elles y détruisent jusqu'aux vestiges les plus enracinés de la puissance russe et y arborent le drapeau de l'indépendance!...

Tant de vicissitudes ont influé gravement sur le caractère et le génie des habitants d'Åland. Remarquons, d'ailleurs, qu'ils ne sont pas les autochthones du pays; en y arrivant, ils y ont trouvé des Finnois, des Lapons, dont ils ont fatalement subi le contact, avant de les chasser ou de les absorber. Tout ceci doit être pris en considération.

Ainsi donc les habitants d'Åland se distinguent par des qualités et des défauts excessivement accidentés; on chercherait en vain dans leur vie mo-

rale cette barmonie, cette logique qui font l'apanage des peuples calmes, des peuples qui ont toujours joui paisiblement et librement d'eux-mêmes.

On attribue aux habitants d'Åland un grand courage ; il leur en faut, en effet, pour lutter contre l'inclémence de leur climat, contre l'âpreté de leur sol, contre les glaces ou les tempêtes des détroits qui les environnent. Mais, exercé dans un tel milieu, le courage n'est-il pas plutôt de la résignation et de la patience? Je ne sache pas que l'on cite de la part des Ålandais beaucoup de traits de vaillance spontanée; ils fléchissent au contraire en pareil cas; ce qui ne les empêche pas, le danger étant passé, de faire grand bruit de leur bravoure. Tout petit peuple est fanfaron; à plus forte raison s'il est courbé sous un joug inflexible. Ne pouvant déployer utilement sa force, il dissimule son dépit en faisant le beau.

Les habitants d'Åland sont, du reste, polis, officieux, pleins de prévenances; mais ils s'effarouchent aisément, et l'étranger qui s'aviserait de leur parler en maître serait fort mal venu. Ils ressemblent en cela à certains serfs russes qui baisent humblement les pieds à leurs seigneurs, tandis qu'ils relèvent fièrement la tête en face de l'homme qui n'a aucun droit sur eux. Phénomène psychologique qui accuse d'un côté un sentiment indélébile de la dignité humaine et de l'autre une conviction

pratique du droit de la force et de la vanité d'une résistance qui ne saurait aboutir.

Que dirai-je du désintéressement que certains auteurs prêtent aux habitants d'Åland? J'avoue que, pour ma part, j'y crois faiblement. Ils savent trop ce que l'argent coûte à gagner pour renoncer facilement à un gain légitime. Si vous entrez dans une chaumière, n'usez de l'hospitalité que l'on vous y offre qu'autant que vous vous sentirez en état de la bien rétribuer. Ici l'oubli vous serait infailliblement reproché ; on saura bien aussi, dans le cas où vous auriez donné trop peu, dilater votre générosité; mais on ne vous dira jamais que vous avez donné trop. Par exemple, une fois introduit dans une famille, il dépend de vous d'y être traité comme un de ses membres. Sombre, taciturne au premier abord, l'Ålandais ne tarde pas à passer du sourire timide à la gaieté la plus expansive. Il devient alors d'une prodigieuse loquacité, interrogeant à tort et à travers, répondant au hasard, semant les saillies et les fins propos. Dans tout cercle ålandais bien conditionné il y a toujours un loustic[1]. Le même

1. Acerbi raconte qu'entre les îles de *Wargata* et de *Kumlinge*, il eut pour guide un paysan d'environ cinquante-cinq ans, qui lui causa le plus vif étonnement par l'aisance et l'agrément de sa conversation, ainsi que par le bon sens de ses observations.

« Bien différent, dit-il, de ses compatriotes, toujours silencieux et incapables de donner le moindre renseignement aux voyageurs, ce paysan nous faisait, avec une politesse bien rare

sujet peut servir de thème aux conversations dans toute l'étendue des îles pendant une saison en-

pour un homme de son état et de ces climats, nombre de questions sur notre pays, sa situation, notre climat, ses productions naturelles, et une foule d'autres matières intéressantes. Le plaisir que nous éprouvions à l'entendre égalait la surprise que nous causait son intelligence.... Nous lui demandâmes de combien de milles il croyait que l'Italie fût éloignée d'Åland; il avoua qu'il ne pouvait nous le dire, mais qu'il pensait qu'il y avait beaucoup plus loin qu'en Danemark. Quand nous lui répondîmes qu'il y avait trois cents milles de Suède au delà du Danemark, il nous regarda avec la plus grande surprise, et après un moment de silence, il répliqua qu'il ne concevait pas quels motifs nous portaient à venir dans son pays et à dépenser tant de rixdalers pour lespostes. Sa conversation s'appliquait particulièrement au clergé qu'il se plaisait à tourner en ridicule, avec cette veine de gaieté, symbole ordinaire d'un bon esprit. Il était grand partisan de Gustave III, avec lequel, nous disait-il, il avait conversé, et il est indubitable qu'il l'aura amusé. Ne quittant jamais de vue son sujet favori, c'est-à-dire la satire contre le clergé (il s'agit ici du clergé des îles d'Åland, par conséquent du clergé luthérien), il y revenait constamment lorsqu'il terminait quelque digression que nous avions la complaisance d'écouter. « Gustave III, nous « disait-il, était un grand homme, un grand roi; et cependant « il ne prétendait pas à la moitié du respect et de la vénération « qu'exige de nous notre clergé. Ce clergé prêche l'humilité, « mais lui-même est possédé d'un esprit d'orgueil porté au delà de « tout ce qu'on peut croire. Nos prêtres de paroisses y jouissent « de bons revenus, vivent dans l'état le plus tranquille; et pour « que rien ne les trouble, ils prennent à gages de pauvres prê- « tres qui les suppléent les dimanches; quant à eux, ils ne font « rien autre chose que de rester paisiblement sur leur siége, et « recevoir les hommages des paysans qui passent près d'eux. « Cette paresse de leur part ne doit point être asssurément im- « putée au défaut de capacité ou de connaissance, car s'il s'élève « quelque différend sur le payement des diverses impositions qu'ils

tière ; c'est un motif sur lequel on brode des variations à l'infini. Lors de mon dernier voyage, en 1852, je n'entendis parler, depuis *Eckerö* jusqu'à *Brändö*, que de l'explosion d'une poudrière qui avait eu lieu récemment à Stockholm, et qui avait ébranlé, disait-on, une partie de la Baltique et du golfe de Bottnie. Je laisse à juger le nombre et la singularité des conjectures auxquelles se livraient les Ålandais pour expliquer cet événement.

La gaieté qui se manifeste chez l'habitant d'Åland ne va jamais si loin qu'elle dissipe complétement en lui la défiance qui fait le fond de son caractère. C'est l'homme qui a souffert, qui a été opprimé, trompé ; il est donc toujours sur le qui-vive. Qui lui répond que votre sourire ne masque pas une trahison ? Ce n'est qu'à la longue que vous pourrez arriver jusqu'à son cœur et qu'il se montrera définitivement à vous sans arrière-pensée.

« mettent sur le produit de nos heures, on les trouve aussitôt les « hommes les plus instruits et les plus sensés du monde. Non-« seulement ils sont bons calculateurs, mais ils savent encore « sur le bout des doigts toutes les lois, ordonnances et statuts du « royaume. » Je répète ici mot pour mot le discours de ce paysan pour donner une idée de sa manière de penser sur une matière qui intéresse aussi bien que tout autre le peuple de ces contrées. Mais ce qui nous rendait l'intelligence de cet homme plus étonnante, c'est qu'il n'avait reçu aucune éducation ni lu aucun ouvrage, en sorte que ce qu'il disait était le résultat de ses propres observations. »

Du reste cette défiance se reproduit journellement dans ses rapports avec ses voisins, ses amis, ses frères. Il n'est pas de peuple plus tracassier que le peuple d'Åland; au moindre prétexte il chicane; le procès est son élément. Il est convenu à Åbo qu'il n'existe dans tout le gouvernement aucun *krono-fogde* ni aucun *lagman* plus occupé que le *krono-fogde* et que le *lagman* du district d'Åland.

Les Ålandais étaient jadis fort supertitieux, ce qui tenait sans doute aux fréquents rapports qu'ils avaient entretenus à leur arrivée dans le pays, et longtemps encore après avec les Finnois et les Lapons, de tous les peuples du monde les plus enclins à la magie et aux sciences cabalistiques. On les voit aussi, même vers la fin du XVIIe siècle, se mêler de sorcellerie, et si l'on en croit certains documents recueillis dans les archives du consistoire d'Åbo, ils trouvaient à cela des encouragements dans leur propre clergé.

Du reste, tel était à cette époque le grand entraînement des pays du nord, et en particulier de la Suède, cette mère patrie des Ålandais. Remarquons qu'il ne s'agit point ici de cette sorcellerie que pratiquaient les anciens Scandinaves, et qui faisait partie de leur culte mythologique; il s'agit de la sorcellerie telle qu'elle était pratiquée pendant le moyen âge à l'occident et au midi de l'Europe, chez

les peuples chrétiens. Je donnerai à ce sujet quelques curieux détails.

Les premières manifestations de sorcellerie, en Suède, éclatèrent chez les Dalécarliens; c'était le 29 mai 1668. On raconta au gouverneur de Fahlun qu'une jeune fille âgée de huit ans avait été ensorcelée par une servante, et transportée par elle, en compagnie d'autres enfants, au sommet de *Blåkulla* (colline bleue), demeure de Satan. Le gouverneur en référa à l'évêque. La servante fut interrogée et convaincue. Bientôt, d'autres enlèvements furent signalés. On arrêta les coupables, on les mit aux fers; mais ils n'en continuèrent pas moins leurs courses nocturnes. Une enfant de douze ans, Gertrude Sven, déclara se trouver au service du diable depuis cinq ans; elle dit qu'au lieu d'aller à l'église, elle lui faisait visite, et qu'il abusait de son corps aussi bien que de son âme. Le bras séculier, requis contre la malheureuse, lui fit son procès et la brûla.

Une aussi impitoyable rigueur provoqua au plus haut point la curiosité populaire. La sorcellerie devint une mode, un entraînement, une frénésie. Plus les magistrats multipliaient les répressions et les violences, plus la foi du vulgaire se fortifiait. On ne pouvait s'imaginer que des gens éclairés attachassent tant d'importance à un néant. Les potences et les bûchers se dressaient partout, les églises reten-

tissaient des coups de verges administrés à des enfants. Un seul jour (le 15 avril 1671) vit à Fahlun la mort de quarante-sept victimes; soixante et onze succombèrent en deux mois dans l'Ångermanland. Mais la sorcellerie n'en portait pas moins haut la tête, Satan n'en recevait pas moins des milliers de visiteurs.

Parfois le ridicule se joignait amèrement à la cruauté. Un gouverneur de province, étonné de l'étrange vélocité que les sorcières déployaient dans leurs courses aériennes, s'avisa d'en conclure que leur pesanteur spécifique était inférieure à celle des autres femmes. La balance devint dès lors son principal instrument judiciaire. Il pesait les prévenues, et suivant qu'elles étaient lourdes ou légères, il les condamnait ou les absolvait. Un jour, une femme nommée Agneta Jön lui fut présentée; il prétendit, en la voyant, qu'elle devait peser 12 ou 16 lispunds (240 ou 320 livres); vérification faite, elle n'en pesait que 4 (80 livres). C'était donc une sorcière; il la fit pendre, puis brûler.

Ce qui contribua, plus que tout le reste, à accréditer la sorcellerie, c'est que des magistrats laïques et des pasteurs subalternes, la conviction de sa puissance monta bientôt jusqu'aux régions du haut clergé. Par un acte solennel du 13 mars 1736, le consistoire de Stockholm reconnut comme véridique tout ce qu'on racontait de *Blåkulla* et des pactes

conclus avec le prince infernal. Le pasteur de Nora, Jacques Abraham Eurenius, homme considéré pour ses lumières, confessa avoir été transporté lui-même sur la colline fatale, en société de rats immondes. Enfin, la commission établie à Upsal pour juger les sorcières alla jusqu'à déclarer, dans son rapport au roi, que si elle n'avait pas été chez le diable, elle avait, du moins, reçu sa visite.

Il est vrai que tous ces aveux ne ralentissaient en rien la sévérité des persécutions. Mais les sorcières s'en prévalaient pour se poser en martyres et renchérir sur les extravagances dont elles avaient déjà tourmenté la foi populaire. Elles semaient partout leurs maléfices, évoquaient la foudre et les tempêtes, ensorcelaient les vaches, bernaient les bergers et les troupeaux. A les entendre, elles se livraient avec Satan à des débauches sans nom, et de leurs hideux embrassements naissaient des cochons, des serpents, des rats, des crapauds, des monstres de toute forme. Je décrirai leur fantastique voyage à *Blåkulla*, tel que le peuple d'Åland se le raconte encore aujourd'hui, en tremblant, aux veillées d'hiver :

Blåkulla était une colline située dans les environs de Kalmar, et dont le peuple avait fait, je ne sais pourquoi, la résidence du diable. Plus tard, la sorcellerie se développant, chaque ville, chaque village eut son *Blåkulla*, en sorte que ce mot cessa peu à

peu de désigner une localité particulière pour prendre la signification générale d'enfer, *Helvete*.

Les sorcières ne se rendaient jamais à *Blåkulla* sans un nombreux cortége d'enfants, qu'elles enlevaient par des moyens magiques. Elles pénétraient dans les maisons à l'aide d'une aiguille qui, étant plantée dans les murs, y produisait soudain un si grand trou que l'on pouvait y passer à cheval et même en voiture. Puis le trou se refermait. Éclairées par un baume lumineux, qu'elles portaient dans une corne de bouc, les sorcières allaient droit au lit des enfants, et les réveillaient sans que personne s'en aperçût. Elles les invitaient alors à les accompagner à *Blåkulla*. Comment eussent-ils pu refuser ou appeler du secours? Elles les enlevaient, donc, et les déposaient sur les toits, en attendant que le nombre des enfants demandés par le diable fût complet. Ceci était de rigueur; autrement les sorcières s'exposaient à d'affreux traitements. La monture dont elles se servaient pour leur voyage infernal était soit un manche à balai, soit une poule, soit une vache, soit un renne, soit même un homme. Les Islandais prétendent qu'elles allaient à califourchon sur des *tibias* de cheval, et que tous les autres ossements qui se trouvaient dans les champs se pulvérisaient à leur approche. Comme toutes les sorcières d'un pays devaient entrer ensemble à *Blåkulla*, elles se donnaient rendez-vous

à la cime des clochers. N'y restassent-elles qu'un seul instant, elles en profitaient pour casser un morceau d'une cloche, et l'emportant avec elles à travers les nuages, elles le lançaient de là dans l'espace en prononçant cette formule blasphématoire : « Que Dieu ne laisse jamais approcher mon âme plus près de lui que ce morceau de métal n'approchera de la cloche à laquelle il a été enlevé ! »

En arrivant à *Blåkulla*, les enfants étaient introduits dans une salle éclatante de lumières. Satan les recevait assis sur son trône, ou couché sous une table à laquelle il était enchaîné. Chaque sorcière le saluait et le complimentait ; puis, se prosternant à genoux, lui présentait ses pupilles. Satan demandait aux enfants s'ils voulaient entrer à son service. Tous répondaient : Oui ! car le prince de *Blåkulla* rayonnait d'une telle majesté qu'il leur était impossible de n'en pas être fascinés. Alors il leur promettait joie et bombance pendant leur vie, et félicité sans fin après leur mort. Une poignée de main scellait leur pacte ; après quoi, Satan ayant marqué ses nouveaux clients en les mordant au front ou au petit doigt, inscrivait leur nom, en lettres de sang, dans un grand livre, et leur donnait à chacun, comme arrhes de ses bienfaits futurs, une pièce d'argent si énorme qu'elle eût pu servir de bouclier à un soldat franc.

En ce moment les sorcières s'évertuaient à brasser la bière, à distiller l'eau-de-vie, à apprêter les boudins et autres plats du banquet infernal. Les convives se rangeaient autour d'une vaste table ronde; on mangeait, on buvait, on fumait, on chantait, on se livrait au jeu et à la danse; et quelle danse! Tout cela entremêlé de mille folies et d'agréables tours de force, que Satan exécutait lui-même avec sa queue. Le sabbat terminé, l'intendant de *Blåkulla* donnait le signal du départ, et indiquait le jour et le lieu de la prochaine réunion. Ces réunions, en effet, n'étaient point invariablement fixées à *Blåkulla*. Elles se tenaient tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, suivant les circonstances et le caprice de Satan; par exemple, sur les rochers de l'île de *Jungfru*, dans le détroit de Kalmar, sous les poteaux de *Skanstull*, près de Stockholm, à la cime d'un haut clocher ou même à la pointe d'une aiguille.

Les enfants voués à Satan étaient de sa part l'objet d'un soin particulier. Ils recevaient à *Blåkulla* les leçons d'un maître qui leur apprenait à parodier le *Pater* et le *Credo*, à blasphémer le ciel et la terre, à maudire la mémoire et le cœur, les prêtres, les semences, et tous les oiseaux, excepté la pie, dont les sorcières prenaient quelquefois la forme. Les enfants renouvelaient le pacte qu'ils avaient conclu avec Satan, à toutes les grandes fêtes de l'année.

Rarement on voyait les sorciers à l'église; une botte de paille ou un cochon y tenait leur place, ce qui n'était remarqué, du reste, que par les familiers de *Blåkulla*. Ce qui préoccupait surtout ces derniers, c'était la délivrance de leur prince; ils avaient sans cesse les yeux attachés sur la chaîne de fer qui le retenait captif, prêts à briser par un dernier effort ceux des anneaux que le temps aurait déjà rongés. Mais au moment où ils croyaient toucher à leur but, le grand archange, descendant du ciel, remettait à neuf les fers de l'ennemi de Dieu.

Tels sont les récits que les habitants d'Åland font de *Blåkulla*. Si la tradition s'en est si vivement conservée dans leur mémoire, il ne faut pas s'en étonner. Les derniers protocoles du consistoire d'Åbo, où on voit les Ålandais mêlés à des faits de sorcellerie, ne datent que de 1673; la Suède elle-même n'a cessé de croire aux sorciers, du moins de les persécuter positivement, qu'en 1794. Aujourd'hui les Ålandais sont les moins superstitieux de tous les peuples du Nord; la vie réelle et positive les a étreints trop vivement pour leur laisser le temps de rêver aux esprits et de se bercer dans les chimères.

Quels sont les sentiments des habitants d'Åland à l'égard de la Russie? Cette question est délicate; elle renferme, d'ailleurs, uu côté politique, que le

caractère et les limites de ce livre ne me permettent pas de traiter. Ce que je dirai seulement, c'est que, Suédois d'origine, les Ålandais le sont aussi de cœur; ils aiment la Suède, cette vieille mère qui les a réchauffés pendant si longtemps dans son sein, et qui leur a donné leur langue, leurs institutions, leur religion, c'est-à-dire tous les éléments de leur vie sociale. Quant à la Russie, ils n'ont pas oublié, sans doute, les calamités effroyables dont elle accabla leurs pères, en 1714; mais depuis la paix de Frédrikshamn, la haine sombre qu'éveillaient ces odieux souvenirs, s'est peu à peu amortie. On ne saurait dire, en effet, que les Ålandais aient particulièrement souffert de la dernière conquête moscovite; ils ne sont point de ces peuples que l'on persécute, car ils n'offrent aucun élément de résistance. Si le gouvernement russe tient la Finlande sous un joug de fer, c'est qu'il craint en elle le développement d'une nationalité qui lui porte ombrage, et qu'il jalouse sa haute culture intellectuelle. Or, sous ce double rapport, les îles d'Åland sont parfaitement inoffensives. Livrés exclusivement aux soins matériels de la vie, leurs habitants ne se préoccupent ni de nationalité[1] ni de politique, et quand ils savent lire et écrire, ils se croient, la

1. L'habitant d'Åland toutefois, est très-fier de son pays. Quand vous lui demandez s'il est Suédois ou Finnois, il répond d'un ton ferme et en relevant la tête qu'il est Ålandais.

plupart, arrivés aux colonnes d'Hercule de l'intelligence.

Ainsi donc depuis 1809, les Âlandais n'ont aucun motif personnel de nourrir leur vieille haine contre les Russes : ce n'est pas à dire pour cela que leur domination leur soit sympathique ; ils éprouveraient au contraire la plus grande joie à en être délivrés et à rentrer de nouveau dans le giron de la Suède. Chez ces peuples du Nord la loi du sentiment est la loi suprême ; vous les verrez toujours prêts pour y répondre, à sacrifier leur tranquillité la plus assurée et leurs avantages matériels les plus évidents.

Les Âlandais ne sont pas riches ; mais la plupart jouissent d'une certaine aisance et vivent bien. Leurs maisons sont communément bâties en bois de sapin ; les chambres qu'ils habitent, assez vastes mais faiblement éclairées ; leurs lits, presque tous placés sur une soupente qui règne tout le long de la pièce à une hauteur de sept à neuf pieds, et que l'on divise au moyen de cloisons en planches, suivant le personnel de la famille, en un certain nombre de compartiments. On monte à cette soupente avec une échelle. Pendant l'hiver, les vieillards couchent sur une plate-forme en briques, pratiquée au-dessus du grand poêle ou fourneau qui occupe le centre de la pièce principale de la maison. Cette plate-forme, toujours chaude, offre un attrait irré-

sistible à ceux auxquels elle est affectée ; il est des vieillards qui ne la quittent presque pas de toute la saison ; après y avoir dormi, étendus pendant la nuit, ils s'y accroupissent ou s'y assoient les jambes pendantes durant le jour ; ils y mangent, ils y fument, et reçoivent du haut de ce singulier trône les gens du pays et les étrangers qui viennent les visiter.

Les habitations de quelque importance se composent toujours, indépendamment du corps de logis principal, de trois ou quatre autres petits bâtiments servant de hangars, de magasins et de bain. On appelle tout cet ensemble *gård*.

Le bain surtout est indispensable ; on en compte un par *gård*, ou tout au moins par petit village ou hameau. Les habitants s'y rendent chaque samedi ou veille de fête : c'est le prélude à tout repos, à toute réjouissance ; c'est aussi le remède souverain. Les femmes d'Åland, de même que celles de Finlande, se font souvent transporter dans le bain pour y accoucher. Il s'agit ici du bain de vapeur, ce que nous appelons bain russe.

Les habitants d'Åland sont très-religieux ; ils vont à l'église tous les dimanches, à pied, en charrette ou en bateau, pendant l'été ; en traîneau pendant l'hiver. Ils lisent la Bible dans l'intérieur des familles. Leur religion étant la même que celle des Suédois et des Finlandais, ils célèbrent comme

eux avec éclat les grandes fêtes de Noël et de Pâques. Libres de toute excentricité d'idées, ils n'ont donné, chez eux, aucun accès au piétisme ni à cette doctrine dite des lecteurs (*läseriet*), qui fait tant de prosélytes en Suède.

L'habillement des Ålandais n'a rien de particulier, si ce n'est cette lourde casquette de peau de loup dont j'ai parlé plus haut; ils se mettent à leur goût, et ne diffèrent guère, sous ce rapport, de nos paysans aisés. Pendant l'été ils portent de la bure ou du coton, pendant l'hiver du gros drap gris et des fourrures de peau de mouton.

Les fiançailles et les mariages se célèbrent, aux îles d'Åland, à peu près comme dans l'Upland. On s'y réjouit bruyamment, on y échange des cadeaux de toute sorte, on y mange, on y boit, on y danse. Une noce d'Ålandais dure plusieurs jours et coûte fort cher; c'est pour eux affaire d'amour-propre que de choisir pour la célébrer le milieu de l'été : ils veulent prouver par là qu'ils n'ont pas besoin d'attendre les produits de la moisson pour en faire les frais. Une danse assez curieuse a lieu dans certains villages, le soir du mariage, entre les gens de la noce : on l'appelle danse de la fiancée, *brud-dans*. Elle commence par une ronde, au milieu de laquelle se tient la mariée, en habit nuptial et les yeux bandés. La ronde tourne, tourne; la mariée étend les bras, cherchant à saisir une des dan-

seuses ; dès qu'elle en a touché une, elle lui met sa couronne sur la tête, ce qui veut dire qu'elle sera la première à se marier après elle. La jeune fille couronnée prend alors la place de la mariée et joue le même jeu. Quand trois jeunes filles ont été couronnées, une grande bataille s'engage. Les femmes y prennent part; elles cherchent à enlever la jeune mariée, les jeunes filles s'y opposent. Les hommes, de leur côté, s'efforcent de s'emparer de l'époux, que les garçons défendent. Enfin, la victoire reste aux hommes et aux femmes, et la danse reprend de plus belle.

Les cérémonies funèbres, chez les Ålandais, tiennent à la fois des usages de la Suède et de ceux de la Finlande.

Quand un Ålandais vient à mourir, on commence par envelopper son corps d'un suaire blanc ; puis, vingt-quatre heures s'étant écoulées, on le dépose dans une chambre froide, où il reste jusqu'au moment de l'inhumation, qui n'a lieu que longtemps après. Cette mesure, qui prévient les enterrements prématurés, donne lieu quelquefois, par suite de l'abandon où on laisse les morts ou les prétendus morts, à des accidents funestes. Ainsi, tandis que j'étais en Finlande, en 1842, une jeune femme, après un accouchement douloureux, étant restée de longues heures sans donner aucun signe de vie, on la crut morte, et on la transporta

dans la chambre froide : le lendemain, elle était accouchée d'un second enfant, mais cette fois elle avait réellement cessé de vivre. A la même époque, une jeune fille tomba en léthargie ; à l'immobilité de son corps, à l'absence de sa respiration, on jugea qu'elle avait succombé. Mais au lieu de la transporter dans la chambre froide, on la déposa, je ne sais par quel heureux hasard, dans une chambre de bain qui conservait encore un peu de chaleur. Au bout de quelques heures, la jeune fille était revenue complétement à elle, et avait recouvré toutes ses forces. Cependant elle n'osa pas rentrer dans sa famille avant le jour, de peur qu'on ne la prît pour un fantôme et qu'on ne cherchât à lui faire du mal.

Le jour de l'inhumation étant arrivé, on dépose le corps dans un cercueil de bois peint en noir, ou, lorsqu'il s'agit de gens riches ou aisés, faconné avec art et recouvert, çà et là, de plaques et de lames argentées. Si le mort est un enfant, le cercueil est peint en blanc et orné de fleurs et de dentelles. Ensuite le cortége, composé des parents et amis du défunt, se dirige vers l'église, où le prêtre dit les prières selon le rit luthérien. Enfin, de l'église on se rend au cimetière, et, sur le bord de la fosse, le défunt reçoit la dernière bénédiction du prêtre et le dernier adieu de ceux qui l'accompagnent. Après le convoi, les invités re-

tournent à la maison mortuaire, où on leur sert un repas. L'usage veut, du moins en Finlande, que chacun en emporte avec soi un craquelin ou une brioche. Il est à remarquer que depuis la maison mortuaire jusqu'à l'église, et même jusqu'au cimetière, la route est jonchée de petites branches de sapin. Des croix et des tombes s'élèvent sur presque toutes les sépultures; elles portent des épitaphes qui, la plupart, expriment une pensée profonde et sainte.

En Suède, où les mêmes coutumes existent, on lit cette sentence au fronton de la porte du cimetière de Gothembourg : *Tänk på döden*, « Pense à la mort! » Sur la route du canal de Gothie, non loin de la vieille église de *Wreta-Kloster*, j'ai trouvé une épitaphe vraiment admirable. Elle est inscrite sur la tombe du lieutenant Broms, mort en 1829 :

Kung se ditt öde,
Träll se din hvila,
Du sköna skåda dessa ben,
Du lärde dessa tomma hufvudskålar,
Du rike detta stoftet,
Du usle denna verld.

Roi, vois ta destinée,
Esclave, vois ton repos,
Beauté, vois ces os;
Savant, vois ce crâne vide;
Riche, vois cette poussière;
Pauvre, vois ce monde!

J'ai dit plus haut que les Ålandais vivent bien. Ceci naturellement est relatif. Nos paysans de France, ceux d'Angleterre, surtout, ne s'accommoderaient peut-être pas volontiers de leur ordinaire. Les Ålandais se nourrissent de pain de seigle, de poissons frais ou salés, de beurre, de fromage et de viande. Cette dernière, assez rare d'ailleurs, est maigre et peu avenante. Le pain est mince comme de la galette; on ne le cuit que deux ou trois fois par an; il est fait en forme de couronne, ce qui permet d'en enfiler les miches à de longues gaules suspendues au plafond de la chambre de famille. La dureté qu'il contracte, en se conservant, est telle que lorsqu'on veut s'en servir, on est obligé de le couper à coups de hache. Ce pain, toutefois, est excellent, et en plus d'une occasion je m'en suis régalé avec un vrai plaisir. Les Ålandais boivent une sorte de petite bière, dite boisson faible (*svagdricka*), que chaque *gård* fabrique lui-même en grande quantité, et de l'eau-de-vie de grains. Cette eau-de-vie, qu'un palais étranger trouverait au premier abord singulièrement nauséabonde, est fort estimée des habitants du pays; dans leurs excursions d'hiver, ils ne manquent jamais, lorsqu'ils sont en nombre, d'en emporter avec eux une barrique. Que de fois, pendant mon voyage de 1852, n'ai-je pas eu recours à celle de nos gens! Et certes, au milieu des neiges et des détroits glacés où nous

errions, un verre du meilleur cognac n'eût pas été plus vivement apprécié. Une autre boisson, à laquelle les Ålandais ne répugnent pas dans l'occasion, qu'ils recherchent même, c'est l'eau salée de la mer. J'ai vu souvent nos *rotkarlar* se coucher à plat ventre sur la glace, et y pratiquer un trou pour en humer quelques gorgées. Cela, disaient-ils, leur faisait du bien. Je crois, en effet, que la vigueur de tempérament dont jouissent les habitants d'Åland, tient en grande partie à la quantité de sel qu'ils consomment. Il en est de même en Finlande et dans toutes les provinces baltiques. Les Esthoniens, par exemple, qui certes sont des hommes aussi solides que les Ålandais, dépérissent dès que le sel leur est supprimé.

A l'exception des paroisses de *Kumlinge*, de *Foglö* et de quelques autres localités isolées de moindre importance, où le pays dépouillé n'offre que des sapins rabougris et de chétives broussailles, les îles d'Åland sont richement boisées; le bois même forme un article important de leurs exportations. Outre les arbres communs à tous les pays du Nord, tels que le pin, le sapin, l'aune et le bouleau, on y trouve encore le chêne, l'érable, le frêne, le tilleul, l'alizier, le noyer et l'if. Ces arbres, il est vrai, à l'exception du noyer, qui, par une sorte de compensation, abonde dans la paroisse de *Kumlinge*, privée, comme on sait, de toutes les autres espèces,

ces arbres n'y croissent pas en grande quantité; mais leur qualité est excellente et supérieure peut-être à celle que leurs similaires présentent dans les régions plus favorisées.

Quant aux céréales et autres végétaux, on en compte environ douze cents espèces, auxquelles le sol des îles d'Åland est plus ou moins propice. Ainsi on y cultive avec succès, et sur une grande échelle, le seigle et la pomme de terre; le seigle y rend jusqu'au septième grain. Mais le froment, l'orge, l'avoine, les légumes, ne s'y rencontrent qu'en proportion minime, et suivant les besoins particuliers des ménages. Depuis les dernières années, l'agriculture a fait de remarquables progrès dans les îles d'Åland; des champs fertiles et de vertes prairies s'étendent là où naguère on ne voyait que marais bourbeux et sauvages forêts. Cependant, il est encore certains points des îles, par exemple dans les parages de *Kökar*, où le sol a résisté jusqu'à présent à tous les efforts, et il n'est pas probable que l'on réussisse jamais à le féconder. Ceci explique pourquoi, prises dans leur ensemble, les îles d'Åland sont peu fortunées : ne faut-il pas que les endroits plus favorisés s'y sacrifient en faveur de ceux qui le sont moins? De là un équilibre qui donne au pays le nécessaire, mais qui lui retranche le superflu.

Le système agricole des Ålandais tient à la fois de

celui des Suédois et de celui des Finlandais. Ils font usage, en certains endroits, du défrichement par le feu (*svedja*) et sèment dans la cendre. Le fumier, du reste, ne leur manque pas. Ils moissonnent le grain avec la faucille, et le laissent sécher dans de vastes étuves avant de le battre. En général ils font de bonnes récoltes, des récoltes moyennes, du moins; mais il arrive aussi parfois que des insectes malfaisants, ou une gelée prématurée, détruisent leurs moissons dans leur germe. Les îles d'Åland n'ont point d'arbres fruitiers.

Les prairies de ces îles sont complétement abandonnées à la nature, ce qui ne les empêche pas de prospérer assez. Elles ne servent que pour les fourrages d'hiver. Pendant l'été, les Ålandais font paître leurs bestiaux dans les bois. On est surpris, quand on côtoie les îlots inhabités de l'archipel d'Åland, d'y voir surgir tout à coup, çà et là, de petits troupeaux bêlant, gambadant, s'effarouchant et prenant la fuite à votre approche, absolument comme des animaux sauvages. C'est, en effet, dans ces îlots que les habitants du pays transportent leurs chèvres, leurs brebis et leurs moutons, et qu'ils les laissent tant que dure la belle saison. De la sorte, ils s'épargnent le soin de les garder, et comme ils savent d'ailleurs qu'ils ne pourront s'échapper d'eux-mêmes, et que personne ne les enlèvera, ils sont sûrs de les reprendre quand ils voudront.

Cependant, ce singulier mode d'élever le bétail ne saurait aboutir à des résultats bien splendides. Les brebis et les vaches d'Åland sont de petite taille et de chétive apparence; il en est de même de ses chèvres et, jusqu'à un certain point, de ses chevaux, qui, toutefois, sont d'une vigueur peu commune. Ceci explique pourquoi la viande que mangent les Ålandais est si maigre et si sèche. En revanche, ils fabriquent un fromage d'un goût exquis. Celui de *Föglö* surtout, est fort renommé et s'exporte en grande quantité.

En même temps que les produits naturels que je viens de passer en revue, les Ålandais ont encore, pour servir à leur alimentation et à leur commerce, le butin de leur chasse et de leur pêche. Ils chassent le phoque ou veau marin et certaines espèces d'oiseaux de mer; ils pêchent le saumon, la perche et une foule d'autres poissons, parmi lesquels le *strömming* tient la première place. Ce petit poisson a quelque ressemblance avec nos sardines, mais il est plus fin, plus délicat; on le mange frais ou salé. Un roi de Suède défendit un jour, dit-on, par un édit, d'en ôter les arêtes : c'était, à ses yeux, faire insulte à la nature; il est vrai que les arêtes du *strömming* en renferment la partie la plus succulente, et elles sont d'une si excessive ténuité !

Le produit de la pêche du *strömming*, autrefois

si abondant, commence depuis quelque temps à diminuer. Il n'en forme pas moins le principal objet d'exportation des îles d'Åland. Cette exportation, qui entretenait naguère, encore, entre ces îles et Stockholm des rapports continus également avantageux aux deux parties, a dû, par suite des mesures récentes de la douane suédoise contre les produits finlandais, prendre une autre direction. Les Ålandais portent maintenant leur *strömming* et autres denrées vers les côtes orientales du golfe de Finlande, à Åbo, à Helsingfors; ils vont même jusqu'à Revel et à Saint-Pétersbourg; mais ces divers marchés, moins avides des produits ålandais que les marchés suédois, sont loin de leur compenser le débouché qu'ils ont perdu.

La supériorité du bois des îles d'Åland sur celui du continent finlandais, leur a valu le privilége d'alimenter presque exclusivement les chantiers d'Åbo des poutres, planches, mâts, etc. nécessaires à leur consommation. On voit aussi plusieurs armateurs d'Åbo, séduits par le bon marché que la main-d'œuvre offre sur les lieux, envoyer des ouvriers à Åland même, pour y construire des navires; les Ålandais, de leur côté, ont commencé à fabriquer de petits bâtiments dont ils se proposent de faire commerce. Ce point est un des plus intéressants à observer; il révèle un nouveau champ d'industrie que d'autres peuples peut-être que les

Finlandais et les Ålandais pourraient également exploiter.

Tel est donc l'état économique des îles d'Åland. A tout prendre, il est satisfaisant; s'il n'engendre pas le luxe, il supprime, du moins en partie, la misère et se rapproche du bien-être. Rappelons, d'ailleurs, que cette triple phase de la vie matérielle de l'humanité n'a rien d'absolu; elle n'est appréciable que d'après un degré de civilisation donné et l'effervescence relative des besoins. L'Ålandais, peuple simple et voisin de la nature, accoutumé à un destin sévère et à des luttes incessantes, n'aspire point aux jouissances factices, aux félicités de convention; le nécessaire lui suffit. Tel est son but, même lorsqu'il montre le plus d'âpreté au gain, ou qu'il s'oublie, parfois, à des manœuvres qui feraient douter de sa probité et de sa vertu. Mais, pour l'Ålandais, le nécessaire n'est-il pas le bien-être? Voyez-le s'avancer, droit, agile, riche de santé et de force; n'est-il pas heureux? J'avais parmi mes guides, lors de mon voyage de 1852, des hommes magnifiques: Eh! bien, comment vivaient ces hommes durant les huit ou dix jours que je les gardai avec moi? Du pain de seigle dur comme du bois, du beurre salé et de l'eau-de-vie de grain; point d'autres provisions. Ils portaient leur pain dans des sacs de peau de renne, leur beurre dans de petites boîtes en sa-

pin, qu'ils glissaient comme des tabatières dans la poche de leur gilet. Ils mangeaient sur le pouce, assis sur le bord d'un traîneau ou sur un glaçon ; et ils étaient d'une gaieté inaltérable, et ils supportaient avec une intrépidité qui ne se démentait jamais, les corvées les plus ingrates, les plus accablantes fatigues!...

Les îles d'Åland ne produisent pas seulement des hommes robustes; elles ont donné encore des noms estimés à l'Église, à la science et à l'armée. Ragvald II, qui occupait le siége épiscopal d'Åbo, en 1308 ou 1309, était Ålandais. C'était un prélat d'un caractère tout à fait approprié à son temps ; il bâtit le château fort de *Kuustö*, dont il fit sa résidence, et déclara la guerre aux Tavastiens, qui refusaient de lui payer la dîme[1]. Il eut à lutter contre les Russes, qui saccagèrent sa ville épiscopale et son château. Il mourut, dit Rhyzelius, après avoir réparé, autant qu'il lui était possible, les maux que la guerre avait causés à son diocèse.

Peter Ålänning, qui vivait à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle, était également originaire des îles d'Åland. C'était un des plus riches bourgeois de son temps et un des

1. La chronique à laquelle j'emprunte ces renseignements parle d'une dîme de peaux : *skinnstionden*. On sait, en effet, que la plupart des tributs auxquels étaient soumis les anciens Finnois, s'acquittaient en peaux d'écureuils.

magistrats municipaux de Stockholm les plus considérés. Les ecclésiastiques, comme les gens du monde, lui confiaient leur argent en dépôt. Ayant eu à se mêler d'affaires politiques, à l'occasion des troubles que les partisans du roi Albrecht excitaient dans le pays, il fut un instant emprisonné à Stockholm. Peter Älänning, suivant la coutume des gens riches de son époque, cherchait à gagner le ciel en comblant les églises de magnifiques présents. Il fonda en 1386 une prébende auprès de la cathédrale d'Åbo, sacrifiant à cette œuvre pie tous les biens qu'il possédait dans les îles d'Åland. Il fit une fondation du même genre auprès de la cathédrale d'Upsal, la dédiant à Dieu, à la vierge Marie, et aux saints martyrs le roi Olof et l'évêque Henri. Ce généreux et devôt Ålandais vivait encore en 1403.

Georgius Alanus, Christiern Alander et Henri Hassel, tels sont encore les noms des trois Ålandais que la chronique locale répète avec honneur. Ils illustrèrent l'université d'Åbo; le premier par ses leçons de physique et de botanique, les deux autres par leurs leçons d'éloquence. Henri Hassel, surtout, captivait tous les suffrages; on estime qu'il présida, à lui seul, cent trente-cinq thèses académiques.

Henri Hassel eut pour compatriote et pour camarade, le brave Wilhelm Carpelan qui naquit

à Grelsby, dans la paroisse de *Finström*, le 7 avril 1700. Dès l'âge de seize ans, Carpelan entra dans l'armée en qualité de sous-officier; il assista, en 1718, au siége de Fredrikshall; fut nommé colonel du régiment d'Ostrobottnie, en 1747, et prit, dix ans plus tard, une part active à la guerre de Poméranie. Forcé de capituler à Demmin, le 1er janvier 1758, il se trouva néanmoins dans la même année aux batailles de Passévak, de Gollnitz et de Rosenau. En 1759, placé à la tête d'une expédition navale, sur le *Frisch-haff*, il s'empara de treize navires et fit cinq cents prisonniers. En 1761, sous les ordres du feld-maréchal Fersen, il prit d'assaut la ville de Wallin, et repoussa l'attaque des Prussiens au camp de Barthan, après quoi il joua un rôle des plus actifs dans le Mecklembourg, pendant toute la campagne d'hiver. La fortune se montra peu favorable aux armes suédoises durant le cours de cette campagne; mais là où elle sembla leur sourire, ce fut en grande partie le résultat des efforts de Carpelan. Sa devise était : « Parler peu et faire beaucoup; » devise à laquelle il se montra toujours fidèle. Carpelan se retira du service en 1770. Le roi de Suède ajouta alors à son grade de général le titre de baron. Il mourut le 3 juillet 1788 et fut enterré à *Wilnäs*, dans le gouvernement d'Åbo.

CHAPITRE VII.

Chasses royales dans les îles d'Åland. — L'élan. — Le phoque.— Le loup. — Curieux détails.

Les îles d'Åland étaient jadis un lieu de chasse exclusivement réservé aux rois de Suède. C'était un beau et joyeux spectacle quand ils y arrivaient avec leur cour; tout le pays était en émoi; les cors résonnaient, les veneurs lançaient leurs meutes; et l'élan, traqué, harcelé, coupé de toute retraite, se précipitait éperdu à travers les bois et le long des détroits, brisant dans sa course les bouleaux nains et les pins naissants.

L'élan! C'était à lui seul en effet qu'on en voulait. Gibier vraiment royal, il atteignait dans les îles d'Åland à des proportions colossales; on le préférait au cerf et au chevreuil. Aussi, que de précautions pour écarter de lui toute atteinte fatale! Nul autre que le roi n'avait le droit de le chasser. Un des gouverneurs d'Åland, nommé Wulfsdorf, s'étant arrogé ce droit, on plaça auprès de lui pour le surveiller un certain Daniel Baur, avec le titre de maître ou capitaine de chasse, *jagmästare*. Ceci se passait en

1613. En 1620, par un décret du 20 août, Gustave-Adolphe fulmina *la peine de mort* contre quiconque aurait tué un élan dans les îles d'Åland. Et si, par une faveur particulière, ajoutait le décret, le coupable obtenait grâce de la vie, ses biens devaient être confisqués au profit de l'État et lui, exilé en Ingrie, pour y vivre misérablement jusqu'à la fin de ses jours. Dans le cas où la bête frauduleusement abattue n'aurait point été retrouvée, le meurtrier était passible d'une amende de quarante marks. Ce décret de Gustave-Adolphe fut renouvelé, mais avec quelques modifications, le 24 mars 1647, par sa fille la reine Christine. Le braconnier des îles d'Åland, tout en continuant d'encourir la peine de mort, se vit alors, en cas de commutation, exilé, non plus en Ingrie, cette sauvage province du royaume, mais à l'étranger, et seulement pour un temps limité.

L'histoire ne dit pas si, parmi les arrêts de mort prononcés en vertu des deux décrets que je viens de citer, il y en eut d'exécutés; en revanche, les exemples de bannissement sont nombreux. Les tueurs d'élans étaient ordinairement déportés dans cette partie de l'Amérique que l'on appelle *Nouvelle-Suède*. En 1617, un homme libre de *Saltvik* et un batelier de *Jomala*, convaincus d'avoir enfreint les décrets, furent dirigés, par ordre de la reine, sur cette colonie; ils y furent suivis, en 1653,

par un bourgeois d'Öregrund, qui avait commis le même crime. En vain les condamnés réclamèrent-ils contre tant de rigueur; le seul adoucissement qu'on leur accorda fut d'emmener avec eux leurs femmes et leurs enfants, s'ils voulaient y consentir. Cependant, de temps en temps, les juges se départaient de leur fidélité habituelle à la lettre de la loi : on vit des tueurs d'élans se racheter de la peine qui les menaçaient moyennant une amende de six bœufs; d'autres passèrent par le supplice des verges, ou subirent un emprisonnement temporaire dans une forteresse.

En 1714, avant l'envahissement des îles d'Åland par les Russes, tous les élans que l'on put y découvrir furent abattus et salés. Ainsi l'avait ordonné le roi de Suède. Ceux qui échappèrent tombèrent sous les balles des Russes. Ces grands massacres, exécutés successivement par les amis et les ennemis, détruisirent la race de l'élan dans toute l'étendue des îles d'Åland. On n'en vit plus que par moment quelques-uns errer çà et là dans les bois solitaires et sur les rochers isolés, jusqu'à ce qu'enfin, en 1778, le dernier fut mis à mort dans la terre de *Flaka*, près de *Lemland*. Il va sans dire que longtemps avant cette exécution suprême, les décrets de Gustave-Adolphe et de Christine étaient déjà tombés en oubli.

Aujourd'hui l'élan se retrouve encore en Suède,

en Finlande et même en Russie[1], mais il est loin de présenter cette grande taille, ces magnifiques proportions qui distinguaient celui d'Åland. Toutefois, ce n'en est pas moins un bel et noble animal, et les Nemrods du pays le chassent toujours avec ardeur, tandis que les poëtes le chantent avec enthousiasme[2]. Malheureusement, il est à craindre que la race de l'élan ne se perde bientôt dans tout le Nord : car, il n'est plus aujourd'hui de décret royal ou impérial qui le protége; un écrivain finlandais qui est loin, cependant, de regretter les mesures exorbitantes des temps passés, se plaint amèrement de voir le plus beau gibier du monde à la merci du premier garçon de ferme qui saura pointer un fusil ou brandir une hache.

Si les habitants d'Åland n'ont plus aujourd'hui pour accidenter leur vie, les péripéties solennelles de la chasse de l'élan, en revanche la chasse du phoque leur procure les émotions les plus saisissantes. Et, ici, ce n'est point un monarque qui s'arroge le droit exclusif de poursuivre la proie, ce droit appartient au peuple des îles tout entier.

Les phoques abondent dans la Baltique et dans

1. Voy. *Souvenirs de chasse* par Louis Viardot, p. 135 et suiv. Hachette et Cie.

2. Runeberg, le premier poëte de la Finlande, a intitulé la plus belle de ses œuvres, son œuvre nationale par excellence : les *chasseurs d'élan, Elgskyttarne.*

le golfe de Bottnie; on les y rencontre en troupes nombreuses, quelquefois même par centaines. Pendant le jour, ils restent assez volontiers dans l'eau; mais dès que la nuit approche, ils se répandent sur les pierres ou les rochers qui se dressent çà et là autour d'eux et y dorment immobiles jusqu'au lendemain matin. Quand vient l'hiver et que la glace a couvert entièrement les golfes et les détroits, on voit les phoques élever leur tête au-dessus de la surface solide, par des trous qu'ils y ont pratiqués[1], puis s'en élancer pour s'étendre au soleil et respirer l'air. C'est vers cette époque (du 2 au 24 février) que les femelles mettent bas; elles déposent leurs petits sur la glace nue, et tels qu'ils sortent de leur sein: elles les allaitent pendant huit ou dix jours, mais ce n'est guère qu'au bout d'un mois que les nouveau-nés sont capables de se procurer eux-mêmes leur nourriture et de se passer des soins de leur mère.

On prend quelquefois de jeunes phoques pour les apprivoiser. Ceci est facile. Le phoque, malgré ses membres épais et ses mouvements lourds, est très-intelligent. Il est, en outre, susceptible d'un attachement profond et d'une fidélité à toute épreuve.

1. Les phoques ne se servent pour percer les trous qu'ils font dans la glace, ni de leurs dents, ni de leurs pattes; ils n'emploient à cela que leur haleine qu'ils dirigent longtemps vers le même endroit.

Il suit son maître à la nage quand il est en bateau; il monte lui-même dans ce bateau et le garde quand son maître s'éloigne; il prend du poisson pour lui et pour son maître; il aime à jouer avec son maître, à lui faire des caresses et à en recevoir, etc. Von Bærs, dans son savant ouvrage sur la baleine, cite un trait curieux d'un phoque apprivoisé.

Ce phoque avait été pris tout jeune par un paysan, qui le logea dans sa cuisine. Peu à peu il s'apprivoisa tout à fait; il témoignait une grande affection aux habitants de la maison, jouait avec les enfants et obéissait à la voix de son maître aussi promptement et aussi fidèlement qu'un chien. Chaque jour, il allait se baigner dans la mer et en rapportait régulièrement avec lui un saumon ou tout autre poisson. Pendant l'été, il se chauffait volontiers au soleil, et pendant l'hiver, il ne s'étendait pas avec moins de plaisir devant le feu. Quatre ans s'étaient ainsi écoulés, lorsqu'une maladie qui défiait tous les remèdes s'abattit tout à coup sur les troupeaux du maître du phoque. Il se rendit auprès d'une vieille femme du pays, qui passait pour sorcière, afin de la consulter. Elle lui répondit que tout le mal avait pour cause l'introduction et le séjour dans sa maison de la bête impure. Le paysan s'empressa aussitôt de transporter le phoque au loin en mer, persuadé qu'il y resterait; mais le lendemain l'intelligent animal se retrouvait dans la cui-

sine, à sa place accoutumée. Le paysan le donna alors à un pêcheur, qui le jeta de nouveau à la mer, à une distance de plusieurs milles. Un jour et une nuit se passèrent sans que le phoque reparût; on s'en croyait délivré, quand tout à coup, vers le soir du second jour, une servante entendit gratter à la porte. Elle alla ouvrir : c'était le phoque, qui se précipita dans l'intérieur, en hurlant de joie. On chercha encore à le perdre, et en effet une semaine s'écoula sans qu'il fît mine de revenir. Enfin une nuit, pendant un effroyable orage, on entendit mêlés aux rafales du vent des mugissements plaintifs qui semblaient s'éteindre peu à peu. On n'y fit aucune attention ; mais le matin étant venu, on trouva le pauvre phoque en travers de la porte de la maison ; il s'était traîné jusque-là et y était mort de faim.

Ce n'est que fort rarement que les habitants d'Åland se donnent le plaisir d'apprivoiser des phoques; ils tirent de ces animaux un parti plus sérieux, plus lucratif[1]. Un seul individu de grosseur

1. Les habitants du Groënland se livrent, encore plus que ceux d'Åland, à la pêche du phoque. Le phoque est pour eux ce que le renne est pour le Lapon, ce que tous les animaux domestiques pris ensemble sont pour les peuples civilisés. Les Groënlandais estiment le bonheur ou le malheur de la vie d'après l'abondance ou la disette des phoques. On raconte que lorsque les premiers missionnaires chrétiens leur faisaient la description des félicités du ciel : « Il faut donc qu'il y ait là-haut, s'écriaient-ils, une bien grande quantité de phoques ! »

ordinaire peut leur rapporter de dix à quinze roubles (de 40 à 60 francs). C'est donc une excellente affaire pour les Ålandais qu'une chasse au phoque bien réussie.

Cette chasse a lieu ordinairement pendant l'hiver. Au mois de février ou de mars, de nombreuses flottilles composées de barques pontées, à la quille garnie de fer, montées chacune par huit hommes et approvisionnées de vivres pour deux ou trois mois, s'élancent sur la mer, au milieu des neiges et des glaces qui la couvrent de toutes parts. Quand on arrive en vue d'une montagne de glace, on fait halte et les chasseurs descendant de leurs bateaux vont l'explorer. Presque toujours elle cache dans ses anfractuosités un nombre considérable de phoques. Dès que les chasseurs les ont découverts, ils se précipitent sur eux et les abattent à coups de massue ou de bâton, ce qui doit être fait prestement, car, au moindre bruit, les phoques épouvantés se réfugient dans les trous qui leur ont servi de passage et disparaissent sous l'eau. Il ne reste alors que les petits qui, ne pouvant d'eux-mêmes gagner leur humide retraite, sont infailliblement capturés; mais le profit de cette capture est minime. Quand les trous sont trop multipliés, le chasseur doit se glisser sur le ventre jusqu'à ce qu'il soit à portée de sa proie. Souvent la chance veut qu'il arrive au milieu d'une

troupe de phoques qui se battent. Dans ce cas le bruit est tel que le chasseur, couvert d'ailleurs d'une peau de phoque et habile à imiter le cri de cet animal, les surprend et en tue un grand nombre avant qu'ils aient eu le temps de songer à fuir. Quelquefois aussi le froid est si vif qu'à peine le phoque est-il sorti du trou qu'il a réussi à percer, que ce trou est immédiatement refermé par la gelée. Plus de refuge alors pour la malheureuse bête ; elle tombe sous la main fatale du chasseur qui l'extermine à plaisir. On voit bien, il est vrai, des phoques qui essayent de se défendre ; ils mordent avec leurs dents redoutables les bâtons de leurs agresseurs ; ils vont même jusqu'à les attaquer ; mais leurs efforts sont vains ; peu aptes, de leur nature, à se mouvoir sur une surface solide, ils finissent infailliblement par succomber.

La chasse du phoque n'offre donc aucun danger pour l'homme du côté de l'animal qu'il poursuit ; mais que de fois ne risque-t-il pas de perdre la vie au milieu de ces plaines de glace sans fin où il s'engage ! Il suffit pour cela que le froid se détende pendant quelques jours ou qu'un furieux ouragan s'élève, double sinistre qui se produit, comme on sait, assez souvent dans les parages des îles d'Åland. Alors, l'immense surface se sillonne de crevasses profondes ; elle se brise en éclats et n'offre plus bientôt, au lieu d'une nappe unie, qu'un

champ bouleversé où d'énormes glaçons roulent au gré de la tempête, se mêlant, se heurtant les uns aux autres : horrible débâcle ! Que devient alors l'infortuné chasseur avec sa frêle embarcation ? Hélas! la plupart du temps il périt; ou s'il se sauve, ce n'est que par un miracle providentiel qui le laisse dans l'étonnement pendant tout le reste de sa vie. Un événement de ce genre qui eut lieu dans les eaux de Gottland, en février 1844, et où plusieurs centaines de personnes faillirent être englouties dans les flots, a pris place parmi les éphémérides lugubres de l'histoire de Suède.

Une autre chasse qui occupe les Ålandais pendant l'hiver, mais qui leur offre moins de profit que celle du phoque, est la chasse du loup. Les loups pullulent dans les îles d'Åland et y commettent d'horribles dégâts. On les y voit apparaître, surtout pendant les hivers rigoureux et prolongés. Alors ils dépouillent leur poltronnerie habituelle et font preuve d'audace Ils pénètrent en troupes jusque dans les villages et y livrent bataille. Les Ålandais en tuent un grand nombre et font commerce de leurs peaux.

Quant aux ours, si jamais ils ont fréquenté les parages des îles d'Åland, ils les ont complétement désertés aujourd'hui. On n'en rencontre plus guère que dans les parties qui touchent presque immédiatement au littoral finlandais ; et encore ne sont-

ils là que comme des animaux perdus. Ceci n'empêche pas les Ålandais de s'intéresser vivement à la chasse de l'ours, et il n'est pas rare de voir des paysans de *Wartsala*, par exemple, pousser leurs traîneaux jusqu'aux frontières de Finlande pour en tenter l'aventure.

Du reste, ces paysans qui, bien qu'Ålandais, ne parlent d'autre langue que le finnois pur, gardent fidèlement dans leur mémoire les curieuses traditions de *Suomi*[1]; ils les répètent avec amour dans leurs longues veillées de famille; une ***runa***, c'est pour eux tout un trésor!

On peut donc entendre de leur bouche cette étrange *runa* du ***Kalevala***[2], consacrée à célébrer ce que l'on appelait autrefois dans le pays la fête ou le festin de l'ours, ***Kouwon-Päälisel***, peinture fidèle d'une antique coutume que les chasseurs nationaux se plaisent encore à reproduire de temps en temps aujourd'hui. On y voit la grande idée que les anciens Finnois attachaient à la personnalité de l'ours: à leurs yeux, l'ours était un héros, presque un dieu. La *runa* qu'ils chantent en son honneur est une sorte d'apothéose. Je la citerai en terminant ce chapitre. C'est à la fois un morceau de singulière poésie, un chapitre d'histoire et un tableau de genre.

1. Nom poétique de la Finlande.
2. Epopée nationale des peuples de la Finlande.

LA FÊTE DE L'OURS.

VOIX DU CHASSEUR EXPLORANT LA FORÊT :

« Il faudrait maintenant que l'ours fût pris, que l'animal d'or fût tué, dans la douce *Metsala*[1], de peur qu'il ne dévore mes chevaux, qu'il n'égorge mes brebis et ne mette en fuite toutes mes vaches.

« Jadis j'étais aussi brave que tout autre, j'allais sans crainte affronter l'ours dans sa tanière. Maintenant les temps sont changés. La vieillesse m'aurait-elle donc rendu timide? Cependant je sens mon ardeur s'éveiller et me pousser à la chasse.

« Oui, je vais dans la forêt. O Mielikki, déesse des bois, Tellervo, fille de Tapio[2], mets tes chiens à la chaîne, mets un bandeau sur les yeux de l'ours, frotte ses dents avec du miel, remplis sa bouche de beurre pur afin qu'il ne sente point les traces du chasseur, quand il s'avancera vers sa tanière.

« Bel Otho[3], pomme splendide de la forêt, quand tu entendras l'homme venir à toi, cache tes ongles dans tes pattes, tes dents dans tes gencives, afin qu'elles ne puissent le blesser. O Otho! remue-toi

1. La forêt.
2. Dieu des bois.
3. Surnom de l'ours, de *osto*, front, animal au large front.

dans ta demeure, comme la gélinote dans son lit, comme l'oie dans sa couche de roseaux. »

L'OURS EST DÉCOUVERT; LE CHASSEUR LE FRAPPE ET LE TUE; PUIS IL S'ÉCRIE :

« O Dieu! sois béni; ô Créateur, sois loué, car tu m'as donné le bel Otho, l'or de la forêt.

« O mon unique, mon bel ours, superbe animal aux pieds de miel, ne te fâche point contre moi, ce n'est pas moi qui t'ai renversé, c'est toi-même qui es tombé sur les feuilles. Les routes d'automne sont si glissantes, les nuits d'automne sont si sombres! »

LES CHASSEURS SE RASSEMBLENT; ILS CHARGENT L'OURS SUR LEURS ÉPAULES ET LUI CHANTENT EN L'EMPORTANT AU VILLAGE :

« Viens, hôte illustre des bois, viens, gloire de la forêt; sors au plus vite de ces régions étroites, de ces chemins resserrés; viens vers la foule des héros, vers la nombreuse assemblée des hommes. Là, depuis longtemps, une habitation s'élève, bâtie sur des pieds d'argent, appuyée sur des piliers d'or. Conduisons-y notre hôte, introduisons-y notre grand étranger; là, il sera entouré de soins, il mangera du miel, il boira de l'hydromel nouvellement fermenté.

« Viens donc, loin de ce nid étroit, laisse ces

coussins de feuilles, laisse ton lit de genévriers; tu reposeras sur des coussins rouges, tu dormiras sur un lit de soie; balance-toi au milieu des monceaux de neige, comme le nénufar dans les ondes, bondis sur les feuilles de la forêt, comme l'écureuil dans les branches. »

LES CHASSEURS APPROCHENT DU VILLAGE; ILS SONNENT BRUYAMMENT DU COR; LES HABITANTS S'ÉCRIENT :

« Écoutez, écoutez le son qui vient de la plaine, la voix de l'oiseau de corne, la flûte de la vierge de la forêt. »

TOUS LES HABITANTS SE PRÉCIPITENT HORS DE LEURS MAISONS; UN D'EUX INTERROGE LES CHASSEURS :

« La forêt vous a-t-elle donné une proie? Le roi de la forêt vous a-t-il donné un lynx, ô vous qui revenez en chantant, qui marchez avec tant de joie avec vos *suksis*[1]? »

UN CHASSEUR :

« Oui, la forêt nous a donné une proie : ce n'est ni une loutre ni un lynx; voilà celui que nous chantons, il marche avec nous; la vapeur de la forêt a pénétré jusqu'ici[2]; oui, le grand Otho

1. Raquettes pour marcher sur la neige.
2. Il s'exhale du poil de l'ours, quand il sort de sa tanière humide, une espèce de vapeur qui se répand dans l'atmosphère de la forêt où il habite.

s'avance enveloppé de ses fourrures. Et maintenant je vous salue avec Dieu, dans vos petites demeures, dans ces sentiers foulés par les pieds des jeunes filles, dans ces *tupa*[1] nettoyées par les femmes. Si l'hôte ne vous est point agréable, que vos portes se ferment; si, au contraire, il vous est agréable que vos portes restent ouvertes. »

L'ORATEUR DU VILLAGE RÉPOND :

« O Dieu, sois béni; ô Créateur, sois loué, puisque tu nous as donné le bel Otho. Salut, ô toi qui viens au milieu de nous; salut, bel ours aux pieds de miel. J'ai souhaité toute ma vie, j'ai attendu pendant tous les jours de ma florissante jeunesse que l'argent de la forêt vînt chez nous, que l'or de la forêt approchât de nos demeures, que la corne de *Tapio* retentît à mes oreilles. Oui, je l'ai attendu comme on attend une année féconde, comme le *suksi* attend la neige, comme la jeune fille attend un fiancé. Le soir, je me tenais à la fenêtre, le matin je montais sur le toit; et je restais des mois entiers au milieu du chemin du village. »

LE CHEF DES CHASSEURS DIT :

« Est-il ici quelqu'un qui veuille me recevoir, maintenant que je reviens des régions de Tapio? »

1. Chaumières finnoises.

L'ORATEUR DU VILLAGE :

« Certainement il en est ici qui veulent te recevoir. Déjà depuis longtemps la bière est prête et attend l'hôte qui doit la boire. »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« Où l'étranger sera-t-il conduit? où l'hôte d'or sera-t-il placé? »

L'ORATEUR DU VILLAGE :

« Que l'étranger soit conduit, que l'hôte d'or soit placé dans la *tupa* de sapin, dans la maison de bouleau. »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« O mon unique, mon bel Otho, il faut donc marcher encore, il faut entrer dans la *tupa* de sapin, dans la maison de bouleau.

« Prenez garde, pauvres femmes, que le troupeau ne vienne à passer et à être vu, quand l'ours entrera dans la *tupa*, quand le museau barbu sera introduit dans la maison.

« Enfants, sortez du vestibule; jeunes filles, ne restez point à la porte, quand le héros, quand le noble entrera.

« N'aie pas peur, ô mon ours, de nos jeunes filles, ni de nos femmes, ni des têtes couvertes d'un chapeau, ni des jambes revêtues de bas. Tou-

tes les femmes se cacheront dans un coin, quand le héros, quand le noble entrera. »

LE CHEF DES CHASSEURS, EN ENTRANT DANS LA TUPA :

« Que Dieu répande la paix sur cette humble demeure! Où conduirai-je mon or? où placerai-je mon petit oiseau[1]? »

LE MAÎTRE DE LA TUPA :

« Salut, ô toi qui viens nous visiter; salut, bel ours aux pieds de miel, qui entres dans cette humble cabane. Conduis ton or, place ton petit oiseau à l'angle de notre banc de fer, sur la planche épaisse. »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« O mon unique, mon bel Otho, il faut maintenant qu'on examine ta peau, qu'on contemple tes beaux poils; mais ne crains rien, on ne te fera point de mal, ta peau hérissée ne sera point arrachée par des mains misérables pour servir d'ornement à des hommes méchants. »

1. La langue finnoise applique souvent aux objets les plus grands et les plus monstrueux, lorsqu'ils ont de la valeur, les épithètes qui ne conviennent qu'à des objets mignons et délicats.

L'OURS EST ÉTENDU SUR UNE PLANCHE, ÉCORCHÉ, DÉPECÉ; LES MORCEAUX LES PLUS SUCCULENTS DE LA CHAIR SONT MIS SUR LE FEU; LE FESTIN EST SERVI; ALORS LE CHEF DES CHASSEURS DIT :

« O douce mère de la forêt, ô roi des bois, Tellervo, vierge de Tapio, venez tous à la fête de l'ours, aux noces du bel Otho. Il y a ici beaucoup à manger, beaucoup à boire, beaucoup à garder pour soi, beaucoup à distribuer dans le village. »

UN DES CONVIVES :

« Où le bel Otho est-il né? où la belle crinière a-t-elle grandi? Est-ce sur la voie qui conduit au bain, ou sur celle qui mène à la fontaine? »

LE CHEF DES CHASSEURS :

« Otho n'est point né dans un lit, il n'a point dormi dans une crèche. Le bel Otho est né, la belle crinière a grandi dans les régions voisines de la lune et du soleil, dans la patrie des étoiles, sur les bras splendides d'*Otawa*[1]. Ukko, le roi splendide des cieux, le vieillard très-haut, jeta dans l'eau un flocon de laine, et ce flocon, poussé par les vents, enflé par la vapeur de l'eau, fut porté par les vagues de la mer jusqu'aux rivages

1. La grande *Ourse*. Cette origine attribuée à l'ours est bien dans le génie de la poésie finnoise.

des îles en fleurs, jusqu'au promontoire que fréquentent les abeilles.

« Mielikki, la douce vierge de la forêt, la femme courageuse de Tapio, s'élança au milieu des vagues, prit le léger flocon de laine et le cacha dans son sein. Ensuite, elle le déposa dans une petite corbeille d'argent, dans un beau berceau d'or, et elle le suspendit à un des arbres chevelus de la forêt.

« Et maintenant elle berce doucement son bien-aimé; elle nourrit son doux Otho, sa belle crinière, au pied de l'humble bouleau, dans la petite forêt de pins, parmi les fleurs riches de miel.

« Mais l'ours n'a pas encore de dents, et les ongles manquent à ses pattes. Mielikki va partout en chercher; elle en cherche sous l'écorce des arbres durs, dans le cœur des troncs brûlés; elle en cherche sur les collines verdoyantes, dans les plaines couvertes de pins, dans les champs riches d'arboisiers. Or un pin, un bouleau s'élevaient sur une colline. Dans le pin brillait un rameau d'argent, dans le bouleau un rameau d'or. Mielikki arracha ces rameaux avec la main, et en fit des dents et des ongles pour l'ours.

« Et elle bâtit une tupa de bois de prunier, et elle voulut que l'ours l'habitât, au lieu de parcourir les marais, d'errer dans les bois, de s'égarer dans les plaines. C'est de là que notre Otho est venu, que notre hôte d'or a été amené. »

APRÈS CETTE EXPLICATION DE L'ORIGINE DE L'OURS, ET LE FESTIN ÉTANT TERMINÉ, LES CHASSEURS SE METTENT EN DEVOIR D'ARRACHER LES DENTS AU NOBLE ANIMAL; TACHE DIFFICILE, CAR IL FAUT LES DÉTACHER SANS EMPORTER LE MOINDRE LAMBEAU DE GENCIVE; ON FAIT POUR CELA DES CONJURATIONS DE TOUTES SORTES; ENFIN, LA TÊTE DE L'OURS EST SUSPENDUE A LA CIME D'UN PIN ÉLEVÉ; ET LE CHEF DES CHASSEURS CLÔT LA FÊTE PAR CETTE PRIÈRE :

« Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que la joie retentisse dans les noces des héros de la forêt, dans le beau festin de la vierge des bois.

« Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que le chemin soit désigné dans la forêt, que des signes soient gravés dans les arbres pour notre troupe de chasseurs, nos nombreux héros.

« Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que la corne de Tapio résonne, que la flûte des bois soit entendue dans ces petites demeures, dans ces étroits sentiers. »

CHAPITRE VIII.

Climat et température des îles d'Åland. — Longévité de leurs habitants. — Particularités locales.

Le climat des îles d'Åland est en général d'une remarquable salubrité. Depuis la famine et la peste qui les éprouvèrent si cruellement, quoiqu'à un moindre degré que les autres pays du Nord, en 1697, on n'y rencontre aucune maladie épidémique. Dans toute la période séculaire de 1748 à 1848, elles n'offrent que neuf années où les décès l'emportent sur les naissances ; encore sur ces neuf années la guerre, et par conséquent la mortalité exceptionnelle qu'elle entraîne après elle, en prennent au moins trois. Les épizooties sont également fort rares dans les îles d'Åland. Quant aux maladies qui affligent le plus ordinairement leurs habitants, la fièvre est celle qui fait le plus de victimes.

Ce qui prouve, du reste, jusqu'à quel point ces îles sont salubres, c'est l'âge avancé auquel parviennent la plupart des Ålandais[1]. Plus du sixième

1. Dans les îles d'Åland, comme dans la Finlande, les régions

dépassent cinquante ans ; les centenaires y sont à peine une exception. Et remarquons que, loin d'inspirer la répulsion ou la pitié par une apparence de décrépitude et de ruine, les vieillards d'Åland sont pleins de force et de vigueur, dispos, prompts au travail ; la jeunesse honore leurs cheveux blancs, car elle y voit le symbole d'une vie dignement remplie, d'un noble et vertueux caractère.

« Un vieillard, dit un poëte finlandais, me paraît semblable à un roi ; à la fin de sa vie, au terme de sa longue course, il est aussi riche de victoires, aussi digne d'envie.

« Les tempêtes du temps ne grondent plus sur sa tête ; chacun de ses voisins salue avec joie sa puissance ; et la volonté superbe et les passions farouches ont fui loin de son tranquille royaume.

« Son peuple, c'est la troupe harmonieuse de ses désirs doucement reposés, de ses souvenirs encore vivants de jours coulés dans la paix.

« Son sceptre, le bâton qui soutient ses pas; son château fort, la tombe qui l'attend ; son éclat

montagneuses et couvertes de bois sont les plus favorables à la santé. Il n'y meurt guère qu'un individu sur cinquante ; dans les campagnes, en général, un sur trente-cinq ou quarante. D'après un recensement fait en Finlande en 1840, il s'y trouvait deux cent neuf personnes, dont cinquante-quatre hommes et cent cinquante-cinq femmes qui avaient dépassé leur quatre-vingt-dixième année : c'était un sur sept mille environ.

royal, la sérénité de son front ; sa couronne, les tresses ondoyantes de sa blanche chevelure. »

Rien de plus variable que la température des îles d'Åland. On y passe en quelques jours, souvent en quelques heures, par les extrêmes les plus opposés. Vous partez d'une station de poste, avec trois ou quatre degrés de froid, vous arrivez à la station suivante avec dix, quinze et même vingt degrés. La chaleur se comporte de même : de zéro, elle monte en un clin d'œil à une hauteur incroyable. Les Ålandais, accoutumés à ces vicissitudes, emportent toujours avec eux dans leurs excursions des vêtements supplémentaires ; c'est une épreuve pour leur courage et non un danger pour leur tempérament. J'ajouterai que, sous ce rapport, les étrangers rivalisent merveilleusement, la première année de leur séjour, du moins, avec les naturels du pays. Par exemple, ils supportent beaucoup mieux qu'eux la rigueur du froid. Lors du premier hiver que je passai en Finlande, en 1843-1844, le thermomètre marqua pendant six semaines 40° centigrades au-dessous de zéro ; les loups venaient dévorer les chiens dans les villes ; on n'osait aller en soirée qu'armé d'une carabine, ou tout au moins d'un couteau de chasse. Eh bien ! une aussi effroyable température, une température que les Finlandais eux-mêmes regardaient comme une calamité exceptionnelle pour leur pays ne put me déterminer à

me couvrir de fourrures. Il est vrai que les hivers suivants, qui certes étaient loin d'avoir la même violence, ce n'était point trop pour m'envelopper moi et garnir mon traîneau, que de la dépouille de trois ours.

Le froid n'est réellement sensible à l'homme, sous ces latitudes polaires, que durant les voyages de longue durée. Tant qu'il ne sort pas de chez lui il en souffre peu. Pour ne parler que du simple paysan, sa maison ou sa chaumière est généralement confortable : qu'il y brûle du bois ou des broussailles, qu'il y allume un brasier dans un poêle de briques ou sur une dalle de granit au milieu de la chambre commune, il y fait chaud. Les fenêtres qui, chez nous, livrent inévitablement passage à l'air glacé du dehors, n'ont pas cet inconvénient chez lui; elles sont doubles, hermétiquement fermées ou plutôt collées; puis, entre les deux châssis s'étend une couche de sable fin, plantée de cinq ou six cornets de papier remplis de sel destinés à boire l'humidité. Est-il rien de plus ingénieux? Il ne s'agit ici que du paysan aisé : à Åland, comme ailleurs, le pauvre souffre.

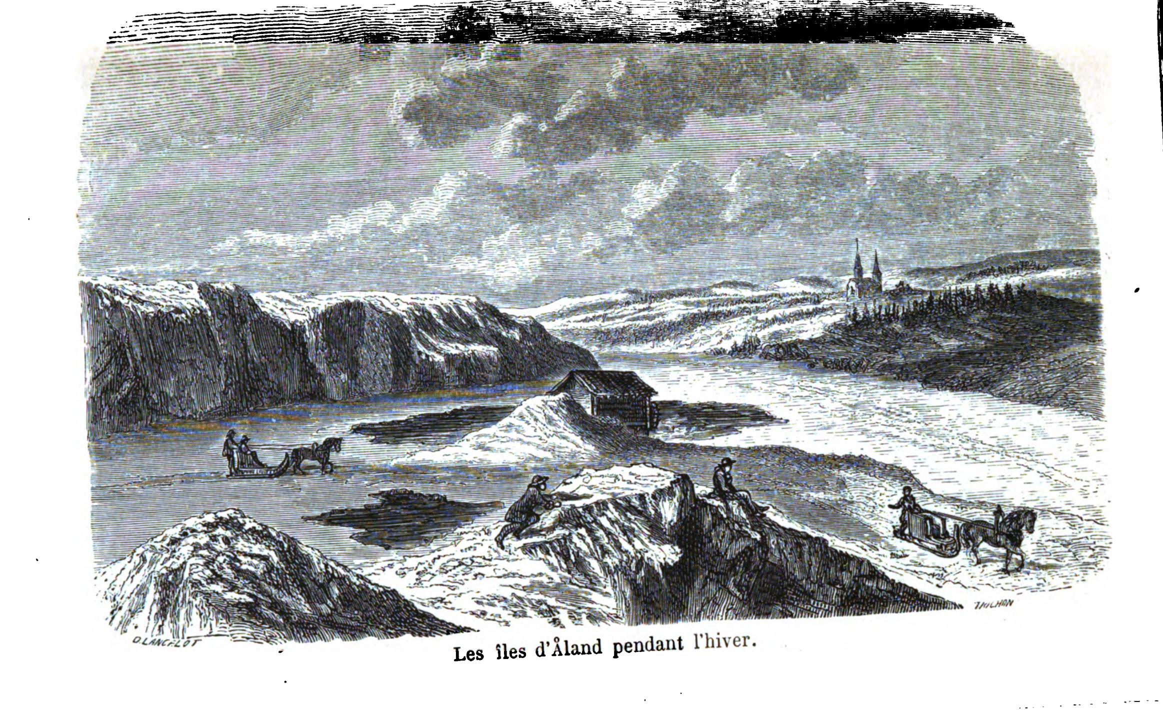
Chaque hiver, régulièrement, les lacs et les petits détroits qui baignent les îles d'Åland sont pris par les glaces; on les traverse à pied, à cheval ou en traîneau. Il suffit pour cela que la glace ait quatre pouces d'épaisseur. Toutefois, en pareil cas, il faut

user de prudence et ne s'engager qu'un à un sur la croûte légère. Beaucoup d'Ålandais périssent pour avoir négligé ces précautions. On ne peut se risquer définitivement en groupes et avec de lourds chargements que lorsque la glace est descendue au moins à douze pouces.

Si les lacs et les petits détroits des îles d'Åland gèlent régulièrement chaque hiver, il n'en est pas ainsi des grandes passes qui coulent entre elles et la Finlande, encore moins de la mer qui les sépare de la Suède.

Le *Delet*, le *Skiftet* et le *Lappvesi* gèlent bien, il est vrai, dans leurs parties les plus étroites; mais ils restent libres, du moins la plupart du temps, partout où ils présentent une large étendue. On a vu, dans les descriptions de mon voyage, les difficultés que j'ai éprouvées à les traverser.

Quant à la mer d'*Åland*, il faut un hiver tout à fait exceptionnel pour l'enchaîner et la durcir au point de la transformer en route solide et sûre. Un tel phénomène était jadis presque inouï; les habitants d'Åland l'ayant vu se produire en 1546 crièrent au miracle. Depuis cette époque, il est assez fréquent, et il tend, ce semble, à le devenir toujours davantage. Les années 1709, 1799 et 1809 sont citées, jusqu'à présent, comme celles où la mer d'*Åland* a été le plus solidement et le plus complétement prise par les glaces. Acerbi, qui la traversa



Les îles d'Åland pendant l'hiver.

à la seconde de ces trois époques, le 15 mars 1799, en fait une description que je crois devoir reproduire :

« Je m'attendais, dit-il, à parcourir une plaine sans autre limite, pour ainsi dire, que l'horizon, dont l'uniforme et monotone aspect ne m'inspirerait qu'une fastidieuse mélancolie, et dont la surface plane ne me présenterait aucun danger. Mais, combien mon étonnement, mon admiration mêlée d'inquiétude, d'effroi même, augmentaient à mesure que nous nous éloignions davantage de notre point de départ! Cette mer glacée, d'abord unie, devenait insensiblement inégale, raboteuse, ondulée; le simulacre des flots sillonnait sa superficie; il semblait que la main de l'hiver, en touchant tout à coup le dos de la vague écumante, l'eût engourdie par sa puissance et que, surprenant dans leur redoutable désordre ces monts humides que soulèvent les tempêtes, il leur eût commandé leur épouvantable immobilité. Tantôt d'énormes masses de glace amoncelées les unes sur les autres s'élevaient en rochers dont les fronts décharnés semblaient suspendus dans les airs; tantôt, pyramides aiguës, elles prolongeaient vers les cieux leurs aiguilles menaçantes. Phénomène inouï, indicible confusion, dont l'inconcevable chaos n'offrait, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, que des colosses d'un cristal transparent, brisés, dispersés, épars, tantôt couverts d'une neige d'albâtre, tantôt resplendis-

sants des feux de la lumière, tantôt azurés par
verdâtre outre-mer des stalactites qui portaient to
à la fois dans l'âme, par leur imposant et terrib
spectacle, l'admiration, l'épouvante et l'horreur.

William Coxe, qui précéda de vingt ans Acer
dans ses voyages à travers le Nord, arriva sur l
bords de la mer d'*Âland*, le 15 février 1779; il
trouva absolument dans le même état où je l'
trouvée moi-même il y a deux ans, à peu près à la
même date. On lira sans doute avec intérêt le récit que fait l'illustre voyageur de cet épisode curieux de ses longues pérégrinations; c'est le pendant exact de celui qui m'est personnel et que j'ai raconté plus haut :

« Après avoir vu *Kastelholm*, nous continuâmes notre route pendant la nuit. La neige étant toute fondue, elle fut fort ennuyeuse et désagréable. Nos traîneaux ne pouvaient avancer que lentement sur un chemin plein de sable et de rocs; aussi nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du matin à la côte de l'ouest, où nous devions nous embarquer. Le vent étant directement contraire, nous allâmes loger à la poste, où nous nous reposâmes à regret. Mais, à dix heures du matin, on nous réveilla avec l'agréable nouvelle que le vent avait changé, et que nous pourrions traverser le golfe.

« Le seul vaisseau couvert qu'il y eût dans ce lieu était pris par les glaces. Il ne nous resta d'au-



Grisslehamn et la mer d'Åland pendant l'hiver.

tres ressources que deux bateaux ouverts, montés d'un pilote, de cinq ou six pêcheurs et d'environ dix paysans; mais le temps était beau, nous n'hésitâmes pas à nous embarquer à midi.

« D'abord nous vîmes plusieurs îles dont une parut habitée. Mais, depuis la dernière de ces îles, la mer est entièrement libre et ouverte. Le vent ayant varié, nous ne pûmes arriver de jour qu'à six milles de la côte; là nous fûmes surpris par la nuit et par un gros temps. La mer était très-agitée, la côte couverte d'écueils, notre barque n'était qu'un misérable bateau de pêcheur découvert, la plus grande partie de notre équipage n'avait aucune expérience. Nous commençâmes donc à craindre de ne pouvoir résister à la tempête, et notre inquiétude ne fit que s'accroître jusqu'à minuit avec la tempête, quand enfin, à force de ramer et de faire des bordées, nous nous trouvâmes sous le vent d'une côte très-élevée.

« Nous pliâmes sur-le-champ nos voiles, et nous ramâmes longtemps sans pouvoir trouver un endroit propre à débarquer, à cause des brisants dont cette côte était hérissée. Après plusieurs tentatives inutiles, nous poussâmes enfin le bateau contre la côte, et débarquant avec beaucoup de peine sur une éminence de glace voûtée, nous nous traînâmes sur les mains avec une extrême difficulté jusqu'à la terre. Là, nous échappâmes à

un autre danger que nous ne connaissions pas; car on nous apprit dans la suite que ces sortes de monticules de glace sont d'ordinaire remplis de trous, dans lesquels on ne peut tomber sans y trouver une mort certaine.

« Après avoir échappé à tous ces périls, un guide nous conduisit à Grisslehamn, à trois milles de là, par un chemin très-rude, au travers des bois, dans la neige à moitié fondue, quelquefois dans l'eau jusques à la cheville, chancelant et tombant à plusieurs reprises. Mais enfin nous nous trouvions extrêmement heureux d'être sur terre, car le vent soufflait avec une extrême violence, et la mer mugissait avec furie entre les rochers de la côte. A trois heures du matin, nous fûmes à l'auberge, et à cinq heures, l'autre bateau, avec nos domestiques et notre bagage, arriva après avoir couru de plus grands dangers que nous. Nos matelots n'avaient presque pas cessé de pousser des cris, tant leur frayeur avait été grande, et notre courrier de faire des signes de croix et de s'écrier : *Domine, non sum dignus mori.*

Telle est donc la mer d'Åland : mer de glaces et de tempêtes, barrière formidable que la nature a élevée entre la Suède et les îles d'Åland, et que l'hiver, le long hiver du Nord, ne permet presque jamais d'affronter impunément. Il n'en est point ainsi du *Delet*, ni du *Lappvesi*, ni du *Skiftet;* le

froid qui n'aboutirait qu'à encombrer la mer d'Åland de glaces flottantes, et à la rendre inaccessible, suffirait à durcir leurs vagues et à en faire un pont inébranlable. C'est assez dire qu'il peut arriver que les îles d'Åland voient leurs communications radicalement interrompues avec la Suède par le même phénomène qui les reliera plus immédiatement à la Finlande. En pareil cas, la douleur des insulaires est grande ; ils restent comme isolés du pays qui leur est le plus cher; et s'ils y ont laissé des parents ou des amis, ils ne peuvent en recevoir des nouvelles que par le détour interminable de la Laponie.

Le printemps ne vient que tard aux îles d'Åland; le soleil de juin brille déjà à l'horizon que souvent on l'attend encore. Il est, d'ailleurs, froid, aride, et tristement tourmenté par les vents du nord.

En revanche, l'été est splendide, plein de fleurs et de lumière. De la mi-juin à la mi-juillet, les nuits n'ont point d'obscurité; le crépuscule du soir se prolonge jusqu'à ce qu'il s'évanouisse dans le crépuscule du matin. « Pendant les étés du Nord, dit un poëte du pays, le soleil ne se couche pas dans le sein de la terre; il l'effleure légèrement d'un baiser et remonte glorieux à l'horizon. »

J'ai parlé plus haut des vicissitudes de la température des îles d'Åland. Ces vicissitudes se manifestent autant et plus encore peut-être à l'époque

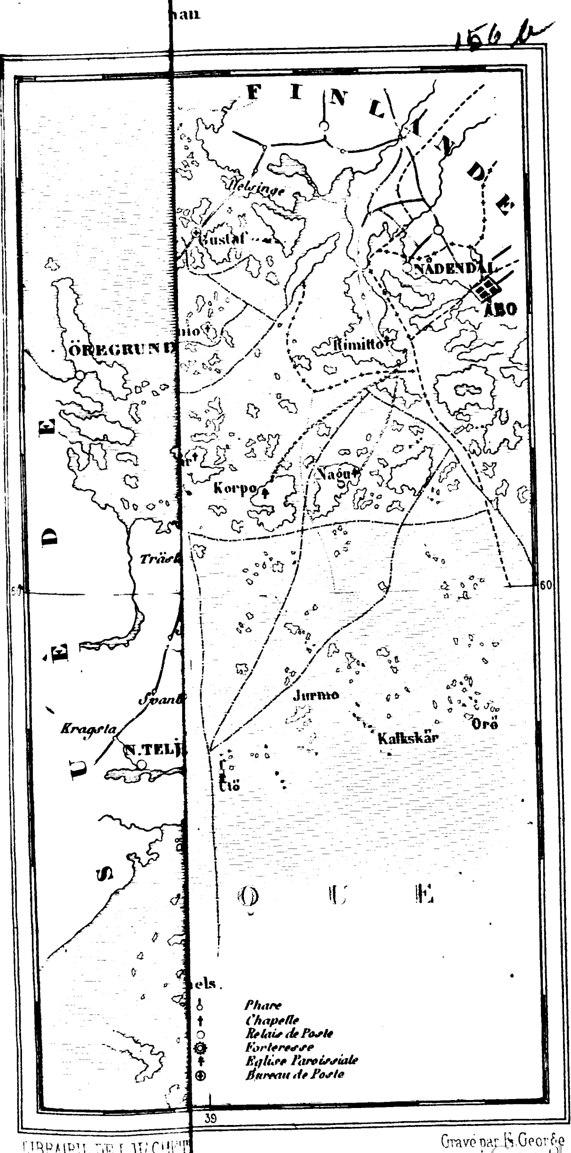
de l'automne qu'à l'époque de l'hiver. L'automne peut finir en octobre, en septembre même, comme il peut se prolonger jusqu'en décembre. Ce dernier cas est rare; car ordinairement, dès la mi-novembre, le thermomètre descend, à Åland, à huit et à dix degrés, la neige tombe, les détroits gèlent. Mais, en général, l'automne y est clair et beau; les paysans en profitent pour activer leur mouvement de cabotage. Heureux ceux qui ont pu rentrer au port avant le mois d'octobre! Ce mois est funeste aux marins; il ne se passe pas d'années qu'il ne sème la mer et les détroits d'Åland de nombreux naufrages. Un rapport inséré dans le journal officiel de Finlande, du 12 décembre 1850, constate, dans ce genre, des faits lamentables, tant il est vrai que les Ålandais ne sont jamais sûrs de leur destin. Nous les avons vus passer par toutes les péripéties de la paix ou de la guerre, ballottés d'un maître à un autre maître, tourmentés dans leurs biens et dans leurs travaux, dans leurs aspirations intimes et dans leurs usages séculaires, exaltés par l'espérance et brisés par le désespoir; ce n'est point assez; il faut encore que la nature se joigne aux hommes pour combler leur misère; il faut qu'ils soient éternellement à la merci des saisons les plus mobiles et du plus perfide des éléments.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.



FINLANDE
Helsinge
Gustaf
NÅDENDAL
ÅBO
Rimitto
ÖREGRUND
Korpo
Nagu
Jurmo
Kalkskär
Orö
Utö
N.TELJ
Kragsta
60
60
39
Phare
Chapelle
Relais de Poste
Forteresse
Eglise Paroissiale
Bureau de Poste

[illegible]

